368/A

RECHERCHES

SUR

LES FIEVRES,

Selon qu'elles dépendent des variations des saisons, & telles qu'on les a observées à Londres, ces vingt dernieres années-ci;

Avec des Observations de pratique sur la meilleure maniere de les guérir.

Par M. Guillaume Grant, D. M.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME TROISIEME.

A PARIS,

Chez Vincent, Imprimeur-Libraire, rue des Mathurins, hôtel de Clugny.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.

WELLCOME
HISTORICAL
MEDICAL
LIBRARY

ESSAI

SUR

LA FIEVRE PESTILENTIELLE DE SYDENHAM,

COMMUNÉMENT APPELLÉE

FIEVRE DE CAMP, DE VAISSEAU, D'HOPITAL ET DE PRISON.

INTRODUCTION.

CEux qui s'appliquent sérieusement à l'étude des maladies, sçavent qu'il faut la plus grande attention & la plus grande intelligence pour en approfondir la nature, & qu'il n'est pas possible, sans beaucoup de sagacité & de circonspection, d'assigner le traitement qui convient à chaque maladie, dans ses différents temps & ses différentes circonstances.

Pour traiter les maladies, il faut d'abord les connoître, & pour les connoître, il faut les voir souvent, les observer avec attention, & les considérer dans leur invasion, leur progrès, leur plus haut degré, leur déclin & leur terminaison. Ce n'est que

de cette maniere qu'on peut découvrir leur véritable caractere, & parvenir à distinguer chaque maladie de toutes les autres par ses symptômes caractéristiques.

Cette science est en effet très-difficile à acquérir. Les maîtres, les livres, ou une connoissance des autres sciences, ne servent que d'un foible secours; il est cependant vrai qu'ils ont leur utilité, & qu'ils peuvent favoriser l'étude de la médecine. Mais pour devenir un praticien consommé dans l'art de guérir, le plus sûr moyen consiste à s'attacher long-temps & sans relâche au lit des malades, & à observer avec beaucoup de sagacité, d'attention & de patience. Je pourrois encore ajouter qu'il est nécessaire d'avoir reçu de la nature un esprit propre à cette

étude, & d'y être porté par un goût naturel.

Hippocrate & Sydenham, qui poſſéderent ces qualités, ont été, au jugement de tous les médecins, les praticiens les plus habiles, ſur-tout dans le traitement des fievres, quoiqu'il ne paroiſſe pas qu'ils aient eu une connoiſſance étendue des autres ſciences : & l'on remarquera que ceux qui ont ſuivi leurs traces ont été les ſeuls qui, depuis eux, aient perfectionné la médecine & aient réuſſi dans ſa pratique.

Convaincu de cette vérité, j'ai depuis long-temps conſacré tout mon temps à l'obſervation & à la contemplation des maladies, & particuliérement des fievres, qui ſont les plus communes & les plus funeſtes. Je me ſuis par-là mis en état, aidé

d'ailleurs du ſecours de mes amis, tant dans ma patrie que dans les pays étrangers, de faire dans cette partie ſi intéreſſante de la médecine quelques découvertes, qui, comme j'oſe l'eſpérer, contribueront non-ſeulement à la perfectionner, mais encore à multiplier les ſuccès de la pratique en général.

Je vais à préſent expoſer la méthode que j'ai ſuivie dans ce travail pénible & difficile. Pour parvenir à la connoiſſance juſte & préciſe de chacune des fievres, j'ai jugé néceſſaire de les diviſer en claſſes, pour les diſtinguer, ſelon qu'elles different eſſentiellement l'une de l'autre, à raiſon de l'invaſion, du progrès & de la terminaiſon. J'ai rangé ces claſſes ſous des dénominations particulieres, &, afin de procéder avec toute la netteté & la

clarté poſſible, j'ai exactement recueilli & diſtingué toutes les différentes fievres qui ont été obſervées juſqu'à préſent, conformément aux deſcriptions qui en ont été faites dans les écrits des meilleurs obſervateurs, auſſi bien que dans les Journaux de ma pratique particuliere.

Ma premiere diviſion générale des fievres fut en *communes* & *non communes*. Par fievres *communes*, j'entends celles qui paroiſſent dans le cours de chaque année, & qui reviennent à peu près réguliérement, enſorte qu'elles paroiſſent dépendre principalement du changement de la ſaiſon & des qualités ſenſibles de l'air, jointes à quelque faute commiſe dans les autres choſes non-naturelles. Ainſi elles peuvent être conſidérées comme épidémiques, mais on ne doit pas

les regarder comme contagieuſes.

Les fievres *non communes* ne paroiſſent pas chaque année, elles n'appartiennent pas à telle ou telle ſaiſon; elles ſe manifeſtent ſubitement, inopinément & irréguliérement. Ces fievres ſont contagieuſes, & peuvent par ce moyen devenir épidémiques.

En conſidérant toutes les fievres *communes*, j'ai découvert qu'une moitié de ces fievres participoit de ce que nous appellons inflammation; & que l'autre moitié étoit unie avec ce que nous appellons putridité. Dans les premieres, le ſang eſt viſqueux, & la fibre eſt tendue: dans les autres, le ſang eſt diſſous, & la fibre eſt relâchée. Voilà les deux *genres* principaux des fievres *communes*. J'ai encore obſervé que les fievres inflam-

matoires étoient très-fréquentes dans l'hiver & dans le printemps; & les putrides, dans l'été & dans l'automne.

Mais cette diviſion étant trop générale, j'ai encore ſubdiviſé chaque *genre* en quatre *eſpeces*. J'ai diſtingué les fievres de l'hiver & du printemps en fievres inflammatoires ſimples, fievres inflammatoires catarrheuſes, fievres inflammatoires humorales, & fievres inflammatoires intermittentes. J'oſe avancer qu'il n'y a aucune des fievres *communes*, connues juſqu'à ce jour, qui ne puiſſe être claſſée ſous l'une ou l'autre de ces huit *eſpeces*; & même toutes les autres maladies aiguës ou demi-aiguës, qui arrivent dans la même ſaiſon, quoiqu'elles different, à raiſon de quelques ſymptômes, de la fievre réelle qui donne le nom à la

conſtitution générale, paroiſſent néanmoins dépendre de la même cauſe, d'autant plus qu'elles cédent au même traitement. D'où je conclus qu'elles ſont de la même nature, & qu'elles ne doivent être conſidérées que comme des variétés de la même eſpece.

Ainſi la dyſſenterie, le rhumatiſme & les autres maladies de conſtitution catarrheuſe, céderont toutes au même traitement, qui réuſſit dans le vrai catharre, avec quelques légeres différences, néceſſaires peut-être pour modérer les ſymptômes urgents, dépendants de la nature de l'organe attaqué. Il eſt certain que, dans ces maladies, nulle autre méthode ne ſera ſuivie d'un auſſi heureux ſuccès. Pareillement, la colique, la jauniſſe & les intermittentes du printemps céde-

ront, malgré la diverſité des ſymptômes, au même traitement qui réuſſit dans la fievre humorale ou épidémique de cette conſtitution.

J'ai ſuffiſamment parlé de ces maladies & de l'éréſipele, dans la premiere partie de cet ouvrage, pour faire connoître leur différence ſpécifique, & la méthode particuliere de traiter chacune d'elles.

J'ai enſuite recherché dans la ſeconde partie la nature des fievres *non communes;* & j'ai trouvé qu'elles n'étoient pas produites dans le corps comme les fievres *communes*, qu'elles n'étoient pas l'effet des fautes commiſes relativement à quelqu'une des choſes non-naturelles, mais qu'elles étoient produites par un véritable poiſon, abſorbé & re-

tenu dans le corps (*a*). Ces fievres ſont au nombre de huit. Elles different eſſentiellement entr'elles : chacune exige une méthode de traitement diſtincte & particuliere ; & la connoiſſance parfaite qu'on a de l'une ne mene pas, autant qu'on pourroit d'abord ſe l'imaginer, à la connoiſſance parfaite de l'autre. Elles ſont par conſéquent diſtinguées par leurs

---

(*a*) Il y a une grande quantité de poiſons ; mais celui dont nous parlons ici eſt cette matiere morbifique, dont les miaſmes ſont contagieux. Lorſqu'elle pénétre dans le corps humain, & qu'elle y eſt retenue un certain temps, elle en aſſimile les ſucs à ſa nature, & produit une fievre par laquelle elle eſt pouſſée vers quelqu'endroit de la peau, ou des poumons, ou des inteſtins, ou eſt dépoſée ſur les glandes lymphatiques, pour y reſter éloignée du cours ordinaire de la circulation, juſqu'à ce qu'elle ſoit entiérement chaſſée par les efforts de la nature, ou par la force des médicaments.

noms particuliers, ſçavoir, la peſte, la petite-vérole, la petite-vérole volante, la rougeole, la rougeole des petits enfants, la coqueluche, l'angine maligne & la fievre peſtilentielle de Sydenham.

J'ai auſſi fait quelques obſervations ſur ces fievres *non communes*, & j'ai traité amplement de l'angine maligne. Quant aux ſept autres, il me paroît que les praticiens, généralement parlant, ſont aujourd'hui bien inſtruits de ce qui concerne la petite-vérole & la rougeole; que la petite-vérole volante & la rougeole des petits enfants, quoique les effets d'un véritable poiſon, ſont d'une nature ſi bénigne, qu'elles exigent rarement leurs ſecours; mais qu'ils n'ont pas encore des notions certaines ſur la coqueluche. Pour moi, j'avoue que je ne

ſuis pas ſatisfait de mes connoiſſances ſur cette derniere maladie, &, qu'à l'égard de ceux qui en ont été attaqués & qui ont été confiés à mes ſoins, je n'ai fait juſqu'à préſent que modérer les ſymptômes les plus graves. C'eſt la nature, j'oſe le dire, qui a opéré à la longue la guériſon totale, & tous mes efforts n'ont eu d'autre effet que de prévenir les progrès funeſtes de la maladie.

Je deſire que l'expérience prononce en faveur de la ciguë, & que cette plante ſoit le véritable ſpécifique de la coqueluche. Nous avons beaucoup d'obligations au docteur Butter, qui nous a communiqué ſes idées & ſes découvertes ſur cet objet important.

Je n'ai jamais vu la peſte, enſorte que je ne puis rien dire de

cette maladie terrible, d'après mes propres obſervations. Il ne me reſte donc à préſent à conſidérer que la fievre peſtilentielle de Sydenham, que j'ai ſouvent eu occaſion d'obſerver. Quoiqu'elle ſoit ſi fréquente & ſi funeſte, il ne paroît pas qu'elle ſoit encore bien connue de la plus grande partie des médecins. C'eſt un double motif pour en faire l'objet de nos recherches.

En traitant de cette maladie, j'ai été obligé, pour plus grande clarté, de faire quelques répétitions, & de tranſcrire quelques paſſages aſſez longs des autres auteurs qui en ont parlé avant moi. Par ce moyen, l'eſprit du lecteur ſera plus ſatisfait, & il aura une expoſition plus nette & plus complette du ſujet en queſtion, que s'il étoit obligé d'interrompre la chaîne des raiſon-

nements pour feuilleter d'autres écrits, & recourir aux paſſages cités.

Il eſt à propos, avant de finir cette Introduction, d'expliquer le ſens dans lequel il faut prendre ces mots *malins* & *malignité*, dont je me ſers ſouvent dans le cours de cet Ouvrage.

Lorſqu'une matiere morbifique très-*virulente* eſt ſi long-temps retenue dans le corps, qu'elle attaque les fonctions vitales, & occaſionne des ſymptômes particuliers, qui menacent d'une deſtruction prochaine, & qui ne ſe calment pas par les moyens auxquels les ſymptômes de même nature, dans les fievres *communes*, cedent ordinairement, j'appelle ces ſymptômes *malins*, & leur cauſe *malignité*.

RECHER-

RECHERCHES
SUR
LES FIEVRES.

CHAPITRE PREMIER.

De la Fievre peſtilentielle en général.

QUOIQUE Sydenham traite de la fievre peſtilentielle & de la véritable peſte dans le même chapitre, probablement parce que ces deux maladies exerçoient leurs ravages à Londres dans le même temps, il convient qu'elles étoient deux fievres fort diſtinctes. En effet, la peſte ne dura que les deux années 1665 & 1666, tandis que la fievre peſtilentielle,

déja très-commune à Londres plusieurs années auparavant, le fut encore plusieurs années après, & y régna même dans des temps très-postérieurs. Mais elle a souvent lieu sans qu'on la reconnoisse, parce qu'on n'est pas assez au fait des signes qui la caractérisent.

J'ai souvent rencontré la fievre pestilentielle. Quant à la véritable peste, je ne l'ai jamais vue; je n'ai même observé les charbons qu'une fois; & je ne me souviens pas d'avoir jamais remarqué sur les cadavres ce signe, par lequel les visiteurs de Londres distinguoient précédemment la véritable peste, & en conséquence de quoi ils faisoient leur rapport. Cela mérite attention, parce qu'il y a des gens qui, faciles à s'effrayer, & n'étant pas d'ailleurs familiarisés avec les méchants symptômes qui accompagnent quelquefois les fievres, sonnent l'alarme aussitôt qu'ils les voient, & concluent précipitamment pour la peste. On a vu dans la fievre pestilentielle des tumeurs aux aînes & aux parotides;

mais elles ne ſont pas critiques, & elles ne ſe terminent pas par une véritable ſuppuration.

Je crois que la véritable peſte ne peut naître dans ce pays, ſi l'on n'y apporte le germe de cette maladie, & que la température de notre climat n'eſt pas propre à en favoriſer la propagation. En effet, s'il en étoit autrement, elle n'auroit pas diſparu d'une maniere ſi abſolue dans l'eſpace de deux années; & le bonheur que nous goûtons de ne l'avoir pas vue ſe manifeſter de nouveau depuis cent huit ans, confirme ce qu'en a dit Sydenham, dans le chapitre où il établit ainſi ſon opinion. « Je ſoupçonne très-fort que la diſpoſition » de l'air, quoique contagieuſe, n'eſt » pas capable par elle même de produire la peſte; que cette maladie, » exiſtant toujours dans quelqu'endroit, eſt tranſportée par les particules contagieuſes, ou par l'arrivée de quelque perſonne peſtiférée, d'un lieu infecté dans un lieu » ſain; & quelle n'y devient pas épidémique, ſi elle n'eſt favoriſée par

» la conſtitution de l'air. Autrement
» je ne comprendrois pas comment
» il arrive que, dans le même climat,
» une ville voiſine de celle où la
» peſte exerce ſes plus cruels rava-
» ges, peut en être exempte, en in-
» terrompant toute eſpece de com-
» merce & de communication avec
» le lieu infecté, ainſi que l'a fait le
» *Grand-Duc*, dont la prudence em-
» pêcha, il y a quelques années, la
» peſte qui déſoloit la plus grande
» partie de l'Italie, de s'étendre da-
» vantage & de pénétrer dans la Toſ-
» cane (*a*).

(a) *Intereà, aëris diſpoſitionem quantumvis λοιμώδη peſti ſuſcitandæ per ſe imparem eſſe vehementer ſuſpicor, quin peſtilentiæ morbum alicubi ſemper ſuperſtitem, aut per fomitem, aut per peſtiferi alicujus appulſum, è locis infectis in alios deferri; ibidemque non niſi accedente ſimul idoneâ aëris diatheſi popularem fieri. Aliàs enim non aſſequor, qui fiat, ut in eodem cœli tractu dum unum aliquod oppidum peſte graviſſimè affligitur, aliud non longè diſſitum, omnem commercii neceſſitudinem cum loco contagioſo cautè inhibendo, prorsùs immune ſe præſtiterit; quemadmodum non ante multos an-*

Richard Méad eſt du même ſentiment, comme on en peut aiſément juger par ces paroles. « Il paroît, dit-il, » que la peſte eſt un véritable poiſon, » qui, né & entretenu dans les parties méridionales du monde, ſe répand par le commerce dans les différents pays. Il exiſte principalement en Turquie, où, par une certaine circulation, il paſſe des hommes aux marchandiſes, & des marchandiſes aux hommes. La négligence ſtupide des peuples de cette » contrée eſt ſans doute une des cauſes du malheur qui les afflige continuellement ; mais lorſque l'intempérie de l'air ajoute encore des forces à la contagion répandue parmi » eux, c'eſt alors qu'on la voit faire » les ravages les plus funeſtes. Les » uns reçoivent des autres les miaſmes contagieux, & ils s'inſinuent

---

nos peſti per univerſam ferè Italiam *immaniter graſſanti*, Magni Ducis *cura atque prudentia aditum in* Hetruriæ *fines penitùs intercluſit.*

Thom. Sydenham opera medica. Edit. Genev. in 4°, 1757, *tom.* 1, *ſect.* 2, *cap.* 2, *pag.* 65.

» auſſi dans le tiſſu plus lâche des » marchandiſes. Celles-ci, reſſerrées » & emballées, ſont tranſportées » chez d'autres nations ; &, lorſqu'el- » les y ſont déployées, elles rendent » leur premiere liberté aux miaſmes » peſtilentiels, qui donnent naiſſance » à la peſte, ſi elle eſt d'ailleurs fa- » voriſée par la diſpoſition de l'air; » car, lorſque cette derniere circonſ- » tance n'a pas lieu, ils ſe diſperſent, » & ne produiſent pas de plus grands » maux. Il faut enfin conclure que » l'air ne ſuffit preſque jamais pour » répandre ces miaſmes à une grande » diſtance, & que la contagion ne » s'étend pas au loin, lorſqu'on ne » lui laiſſe aucun accès dans les lieux » voiſins, en interrompant toute eſ- » pece de communication (*a*). »

(a) *Apparet, peſtem eſſe reverá venenum, quod in meridionalibus mundi partibus enatum atque educatum, commercio per varias regiones diffunditur, Turciæ verò præcinuè immoratur, ubi circuitu quodam, ab hominibus in merces, à mercibus in homines delabitur. Cui quidem perpetuæ calamitati favet ſtupida populorum*

S'il est vrai que l'Egypte ait donné naissance à la petite-vérole, l'Amérique méridionale à la vérole, l'Arabie à la peste, & l'Archipel à l'angine maligne, il faut avouer que voilà quatre fléaux bien suffisants pour contrebalancer toutes les productions utiles ou agréables que nous retirons de ces contrées.

---

horumce circà pestem negligentia ; cùm verò aëris inclementia sparso stimulos addit contagio, summâ ibi furere vehementiâ observatur, tum præcipuè hauriunt alii ab aliis morbi contagia, seminaque mercibus insinuant, quæ laxiorem texturam mollioremque substantiam obtinent ; hæ verò compactæ coërcitæque ad alias deferuntur regiones, quæ ubi advectæ in lucem evolvuntur, incarcerata contagii semina simul emittunt, morbumque, si aëris conditio consentiat, brevi producunt. Quæ si desit in aëre conditio, dispersa illa effluvia latèque per auras disjecta, nullum ulteriorem inferunt injuriam. Id demùm concludere est aërem hujusmodi effluviis ad ingentem distantiam disseminandis vix unquam sufficere, nec latè grassari calamitatem, si omni intercluso commercio, nullus ad viciniora loca aditus contagio relinquatur.

Richard. Mead, opera omnia. Paris, 1757. *tom.* 1, *de Peste. part.* 1, *cap.* 2, *pag.* 247.

Quoi qu'il en ſoit, la fievre peſtilentielle eſt d'une eſpece fort différente. On doit la conſidérer comme une plante indigène. Elle eſt fréquente dans cette ville; il n'eſt pas de pays où elle ne puiſſe ſe manifeſter; & par conſéquent elle mérite de notre part l'attention la plus ſérieuſe.

Quoique la fievre peſtilentielle differe eſſentiellement de la peſte, il y a quelques circonſtances particulieres par leſquelles ces deux fievres ont une reſſemblance réciproque. Ainſi, 1° elles ſont l'une & l'autre contagieuſes, ou capables de ſe reproduire dans les corps ſains; 2° les ſymptômes ordinaires dans les fievres leur ſont communs; 3° les ſymptômes particuliers aux fievres malignes, la proſtration ſubite des forces, l'abattement des eſprits & la timidité, ſont ſur-tout remarquables dans la peſte & dans la fievre peſtilentielle, auſſi bien que le caractere de crainte ou de chagrin imprimé ſur le viſage, à proportion du degré de ſanté, de force, & d'autres circonſtances dans leſquelles ſe trouve alors le malade;

4° les sueurs promptes procurent du soulagement dans l'une & dans l'autre, & elles sont quelquefois jugées critiquement par une sueur qui vient dès le commencement, & qui dure long temps; 5° le virus qui produit chacune de ces fievres, offense considérablement tout le système nerveux, comme il paroît par l'abattement total des esprits, & la prostration universelle des forces: il est aussi très-subtil, car autrement il ne pourroit pas être évacué, dans un état de crudité, par une sueur qui sort dans tout le commencement de l'invasion. Voilà les cinq circonstances particulieres, à raison desquelles la véritable peste & la fievre pestilentielle paroissent se ressembler dans le commencement. Mais, lorsqu'elles ont duré assez long-temps pour se développer, c'est alors que l'on apperçoit aisément leurs symptômes particuliers, & que l'on voit la nature procéder à l'expulsion du virus d'une maniere particuliere & propre au caractere de chacune.

En suivant exactement ces fievres

dans leur progrès, nous remarquons que le virus qui produit la fievre peſtilentielle, quoiqu'ayant le pouvoir d'aſſimiler nos ſucs, & quoique réſiſtant fortement à la puiſſance de nos organes deſtinés à faire la coction, peut cependant être altéré au point de ſortir du corps par les émonctoirs naturels, dans un certain temps de la maladie : au lieu que le virus qui produit la véritable peſte, plus intraitable, aſſimile à ſa propre nature une grande quantité de nos ſucs, s'il n'eſt pas ſubitement évacué dès le commencement; attaque tout le ſyſtême lymphatique, & ulcere ou détruit quelques glandes de ce ſyſtême, pour ſe procurer une iſſue nouvelle, contre nature, & particuliere à lui même, comme on voit arriver dans la vérole & la petite-vérole. Ce dernier effet paroît donner naiſſance aux bubons & aux parotides, qui ſont de véritables ulcérations des groſſes glandes lymphatiques : & les charbons eux-mêmes ſont de la même eſpece.

Mais, pour nous borner à la fievre

peſtilentielle, & pour en rechercher la nature, nous devons conſidérer, 1° les cauſes qui produiſent originairement le germe; 2° ce que l'expérience nous enſeigne ſur l'effet qu'un germe, ainſi produit, a ſur une perſonne en parfaite ſanté; 3° l'effet de ce germe ſur une perſonne dont la ſanté eſt dérangée, ſoit par une conſtitution naturelle, ſoit par la ſaiſon ou par d'autres circonſtances; 4° la méthode la plus raiſonnable, la plus convenable & la plus efficace pour traiter cette fievre, ſuivant ſa nature particuliere, & les circonſtances propres à chaque individu, autant que l'expérience nous en a inſtruit juſqu'à préſent.

Si quelqu'un ſe tient expoſé au ſoleil, de façon que ſon ombre puiſſe être peinte ſur un mur blanc, il connoîtra aiſément qu'il s'exhale une vapeur de toutes les parties de ſon corps, ſemblable à celle que l'on voit s'élever d'un tas de fumier. Or, cette vapeur eſt ſubtile, âcre, & d'une mauvaiſe odeur. Si elle eſt retenue dans le corps, elle devient morbifique;

mais si elle est réabsorbée, elle produit les effets les plus funestes.

Par conséquent, si plusieurs personnes sont long-temps rassemblées dans un lieu fermé, où l'air ne puisse pas assez pénétrer, de maniere à aspirer & à avaler avec leur salive les vapeurs qui s'exhalent de leurs corps, elles en ressentiront bientôt les méchants effets. Elles les éprouveront encore davantage, s'il en est quelques-unes qui soient malades, & surtout si les mauvais ulceres, les caries, les salivations mercurielles, les dyssenteries, ou les fievres putrides sont les especes de maux qui les affligent. La chaleur, les aliments de mauvaise qualité, la malpropreté, & le chagrin ajouteront à leur misere, & enfanteront bientôt le germe d'une fievre pestilentielle, dangereuse non-seulement pour elles, mais encore pour toutes celles qui les visiteront, ou avec qui elles auront quelque communication. Voilà pourquoi la fievre pestilentielle est si fréquente dans les prisons, les hôpitaux, les vaisseaux, les camps & les villes assiégées.

Le même effet eſt encore produit par les aliments gâtés, les mauvaiſes eaux, & la puanteur qui s'exhale des cadavres après les batailles, ou des inſectes morts, lorſque les eaux ſtagnantes ont été deſſéchées par la chaleur de l'été. Mais on a remarqué que les vapeurs produites par les bœufs, les vaches & les brebis n'étoient pas ſi pernicieuſes, & que l'on pouvoit ſéjourner & dormir, ſans danger, dans les étables remplies de ces beſtiaux : d'où il paroît que la puanteur qui s'exhale des excréments humains ou de ceux des animaux carnivores, eſt la plus pernicieuſe.

Il eſt encore une autre maniere de produire le germe de la fievre peſtilentielle, & je ne l'ai que trop ſouvent remarquée : je veux parler du mauvais traitement des fievres ordinaires, par lequel elles prennent auſſi un caractere de malignité. Ces fievres ainſi dégénérées ſont de la même eſpece que la fievre peſtilentielle : ceux qui en ſont attaqués exhalent une vapeur qui devient auſſi contagieuſe : & elles exigent un traitement à peu

près ſemblable, comme nous le verrons par la ſuite.

Le germe de la fievre peſtilentielle, une fois produit, ſe répand aiſément par la contagion, & attaque promptement les perſonnes d'une conſtitution molle, ou celles dont le ſang eſt appauvri par les mauvais aliments, les longues maladies, les grandes évacuations, ou les peines d'eſprit: & alors il fait un progrès rapide. Mais s'il eſt compliqué avec quelqu'une des fievres communes, dont nous avons traité précédemment, il en réſulte une nouvelle fievre d'une nature compoſée, comme nous le verrons encore par la ſuite.

Cette contagion fait moins d'impreſſion ſur les perſonnes actives, animées, qui iouiſſent d'une bonne ſanté, qui menent un genre de vie régulier, qui pratiquent la tempérance, & qui ont ſoin de s'entretenir dans la propreté. L'air pur, ſec, froid, & la conſtitution inflammatoire, s'oppoſent à ſes progrès. Cependant on l'a vue quelquefois compliquée avec la véritable inflamma-

tion, ſouvent avec le catarrhe, & très-fréquemment avec la fievre humorale ou dépuratoire de Sydenham. Mais comme les fievres putrides & bilieuſes mal-traitées ſont très-propres à produire cette contagion: de même, dans les conſtitutions épidémiques putrides & bilieuſes, elle ſe répand toujours davantage & acquiert plus de forces.

A cet égard, elle a quelque rapport avec la petite-vérole & l'angine maligne, quoiqu'aucune de ces maladies n'ait pris ſon origine dans ce pays: mais elle en differe à raiſon d'autres circonſtances particulieres fort différentes. Le poiſon de la fievre peſtilentielle paroît s'épuiſer par degrés, enſorte qu'il fait le plus grand mal au premier qu'il attaque, qu'il eſt plus doux chez le ſecond, & qu'il conſerve à peine aſſez de force pour ſe communiquer au-delà du troiſieme. De cette maniere il eſt bientôt épuiſé, s'il n'eſt pas régénéré en quelqu'endroit par les cauſes dont nous avons parlé; & il eſt heureux pour ce pays que l'action des puiſſances

de notre corps destinées à opérer la coction, ait sur la nature de ce poison un effet assez considérable pour le détruire par degrés; car, sans cela, il n'y auroit pas d'obstacle qui pût empêcher la fievre pestilentielle de devenir par tout le royaume aussi générale & aussi permanente que la petite-vérole & l'angine maligne, maladies qui n'ont rien perdu de leur force par la rigueur des hivers, à laquelle la peste a cédé : seulement nous les traitons mieux que nos prédécesseurs, voilà pourquoi elles sont moins formidables qu'elles ne l'ont été.

La saison & la température de l'air font que cette fievre se communique plus ou moins, presqu'en proportion du degré de froid & de sécheresse qui retardent la contagion, ou du degré de chaleur & d'humidité qui la favorisent. D'après l'observation que j'ai faite il n'y a pas long-temps, je regarde comme évident que le froid & l'humidité ont le pouvoir d'empêcher la fievre pestilentielle de se répandre.

PREMIERE OBSERVATION.

Un jeune homme, après avoir passé quelques jours avec deux de ses amis, enfermés dans la prison de Newgate, revint chez lui attaqué de la véritable fievre pestilentielle. Je le vis le septieme jour. Il étoit couvert de taches pétéchiales, grosses comme des têtes d'épingles. Sa peau étoit humide, & exhaloit une odeur désagréable. Ses selles devinrent insensiblement claires, crues, noires & très-fétides. Il avoit un délire considérable. Il vécut dans cet état pendant trois jours. Sa femme & sa mere ne le quitterent pas un instant ni jour ni nuit : elles apporterent tous leurs soins pour lui administrer les différents remedes, ou pour l'entretenir, autant qu'il étoit possible, dans la propreté, & elles se firent souvent aider par d'autres personnes, parentes ou amies. Cependant elles échapperent toutes à la contagion.

J'ai attribué cela au temps très-froid qu'il faisoit alors, au soin qu'on eut d'arroser continuellement tout

l'appartement avec du vinaigre; & à la précaution dont uſerent les aſſiſtants d'en reſpirer ſouvent, & de boire du vin pur. Dans quelques autres cas où l'on ne prit pas les mêmes précautions, & où le temps étoit moins favorable, les ſuites furent fort différentes.

La fievre peſtilentielle ſe termine ordinairement par une ſueur chaude univerſelle, qui vient dans tout le commencement, ou par une légere diarrhée qui dure quelques jours, ou par des ſueurs modérées ſouvent répétées. La criſe par la ſalivation n'eſt pas fréquente : cependant je l'ai obſervée plus d'une fois. Mais je n'ai jamais vu dans cette fievre les bubons ou les charbons critiques. S'ils ont eu lieu, je préſume que la diſpoſition des humeurs étoit très-inflammatoire, & que les ſaignées convenables ont été négligées.

Il paroîtroit donc que nos forces vitales ſont capables de chaſſer le poiſon de la fievre peſtilentielle, quoiqu'elles ne ſoient pas toujours ſuffiſantes pour le dompter. Toute-

fois on a vu quelques perſonnes vivre long-temps avec lui, & ſe rétablir enfin ſans aucune évacuation ſenſible, comme ſi la force naturelle de leur conſtitution eût ſubjugué l'ennemi qui l'attaquoit. Mais, dans ce combat long & opiniâtre, le ſyſtême nerveux a ſouffert conſidérablement, & la ſanté eſt reſtée altérée.

Vers la fin de cette fievre, le ſang eſt toujours d'une conſiſtence lâche, & les matieres contenues dans les inteſtins deviennent âcres & fétides; d'ou on l'a appellée *fievre putride* ou *maligne*, mais improprement; car, quoique la fievre putride de Juillet ou des jours caniculaires, mal traitée, ſoit propre à la produire, & quoiqu'une conſtitution putride la contracte promptement & en ſouffre beaucoup, nous voyons cependant mille fievres putrides par an dans cette ville, ſans les ſymptômes particuliers de cette malignité. Un homme entiérement épuiſé par le ſcorbut de mer, eſt dans l'état le plus putride qui puiſſe exiſter avec la vie : mais faites-lui reſpirer l'air de terre, don-

nez-lui de bonne eau & des végétaux frais, & vous le verrez ſe rétablir parfaitement ſans avoir eu les ſymptômes de cette fievre maligne.

Bien plus, nous avons vu un homme ayant la jauniſſe par tout le corps, avec l'excrétion de la bile ſupprimée pendant pluſieurs mois, mais exempt de toute fievre maligne, enſorte que cette fievre n'eſt pas la compagne inſéparable de la putridité ou de la bile, quoiqu'elle puiſſe être jointe à l'une ou à l'autre. Je l'ai rencontrée quelquefois durant la conſtitution inflammatoire, & avec des ſymptômes d'inflammation ſi évidents, qu'il n'y a eu que la ſaignée répétée qui ait pu la guérir.

Les ſymptômes qui diſtinguent réellement cette fievre des fievres communes dans le commencement, ſont les ſymptômes nerveux; d'où l'on pourroit l'appeller, avec plus de raiſon, *fievre nerveuſe maligne*, parce que ces ſymptômes nerveux en ſont inſéparables, & l'accompagnent conſtamment juſqu'à ce que la malignité ſoit expulſée. En effet, ſi

nous conſidérons que cette eſpece de malignité eſt produite par les exhalaiſons des ſubſtances animales dans un état de putréfaction, nous concevrons bientôt qu'elle doit être d'une nature volatile, ſubtile, âcre, & alcaleſcente; & qu'un tel virus reçu dans le corps doit porter ſon premier effet ſenſible ſur les nerfs, dont les ſymptômes ne ſont pas différents de ceux qu'occaſionnent quelques-unes des ſubſtances végétales, âcres & narcotiques.

Ainſi, lorſque quelqu'un qui n'eſt pas accoutumé au tabac s'aviſe de fumer, il eſt attaqué d'un vertige & d'une ſenſation extraordinaire dans le cerveau : ſes yeux deviennent peſants, ſes levres pâles, ſes extrémités froides; ſa bouche eſt pâteuſe, ſon eſtomac eſt malade; ſon pouls eſt mou, languiſſant & inégal; enfin ſon viſage & ſes mains ſe couvrent d'une ſueur froide & viſqueuſe. Le vomiſſement, ou même l'effort pour vomir, un courant d'air frais, & une boiſſon d'eau froide peuvent le ſoulager; mais, pour ſe rétablir par-

faitement, il lui faut un ſommeil tranquille & une tranſpiration augmentée.

Si cet accès continuoit pendant quelques jours, & devenoit plus opiniâtre, il pourroit donner une aſſez bonne idée d'une contagion peſtilentielle dans une perſonne en parfaite ſanté. Les ſymptômes dans les deux cas ſeront même preſque en proportion du degré de ſanté & de la force naturelle de la partie affectée; & cependant cette perſonne s'accoutumera inſenſiblement à l'uſage du tabac, au point de fumer continuellement ſans en reſſentir aucun mauvais effet.

La même choſe eſt en quelque façon vraie à l'égard des miaſmes de la fievre peſtilentielle, leſquels n'ont qu'un fort petit effet ſur les gardes-malades, qui vivent impunément dans les hôpitaux & ailleurs au milieu de la contagion, à moins qu'elle n'ait atteint un degré extraordinaire; car, dans ce cas, elles n'en ſont pas plus à l'abri que les autres; & nous n'avons pas de regle plus certaine

pour porter notre jugement sur la force de la contagion augmentée, que lorsque nous voyons qu'elle attaque jusqu'aux gardes-malades.

On peut expliquer par là pourquoi les médecins échappent aussi si souvent à la contagion, & pourquoi, aussi bien que les gardes-malades, ils se rétablissent plus promptement, toutes choses d'ailleurs égales, que leurs malades. Ajoutez qu'ils sont exempts de la crainte, dont l'effet est très-pernicieux, parce qu'elle empêche toute excrétion par les pores de la peau, & qu'elle s'oppose par conséquent à la transpiration, qui est le moyen que la nature a coutume d'employer pour expulser la matiere morbifique.

On rencontre des symptômes semblables à ceux-là dans toutes les fievres éruptives, excepté peut-être dans la rougeole. La rougeole des enfants & la petite-vérole volante n'en ont que très-peu. L'érésipele & la *fievre angineuse* ou fievre d'esquinancie, en ont davantage. La petite-vérole, l'angine maligne & la fievre

peſtilentielle en ont le plus, excepté peut-être la peſte, qui tue ſouvent les perſonnes foibles dans la premiere attaque. J'ai cependant vu quelques enfants & des perſonnes d'une foible conſtitution courir le plus grand danger, même dans l'éruption de la petite-vérole diſcrette.

Le point principal & le plus important dans toutes les fievres, eſt de déterminer avec préciſion l'identité de la maladie; & par conſéquent il s'agit d'abord d'établir poſitivement ſi c'eſt une fievre *commune*, ou *non commune* & maligne. S'il n'y a aucun ſymptôme de malignité auſſi-tôt après l'attaque, on peut conclure avec sûreté que ce n'eſt qu'une fievre commune; & je ne trouve pas qu'il ſoit difficile de déterminer, dans un court eſpace de temps, la fievre particuliere, de l'appeller par ſon nom propre, de prononcer ſi elle eſt ſimple ou compliquée avec quelqu'autre fievre *commune*, & de juger quelle eſt cette autre fievre *commune*. Ainſi, par exemple, je puis reconnoître promptement un catarrhe, & prononcer s'il eſt

eſt compliqué avec une grande inflammation. Après quelques jours je puis déterminer, lorſque la violence de l'inflammation eſt appaiſée, ſi le catarrhe eſt ſimple, ou compliqué avec une ſynoque non putride ou une matiere turgeſcente dans les inteſtins. Je puis enſuite dire, lorſque la ſynoque eſt preſque guérie, ſi le catarrhe tend vers ſa fin, ou s'il paroît vouloir ſe terminer par une fievre étique ou par une fievre intermittente. Enfin c'eſt ainſi qu'il m'eſt poſſible de ſuivre une fievre *commune* dans tout ſon cours, ſi l'on n'a employé aucune mauvaiſe pratique.

Mais le cas eſt très-différent lorſque l'on voit paroître dans le principe de la fievre des ſymptômes de malignité, qui ne cedent pas aux moyens ordinaires que l'on ſçait être ſuffiſants dans les fievres *communes*; mais qui, au contraire, deviennent plus forts, & accompagnent conſtamment la fievre. Alors on a raiſon de ſoupçonner la malignité ou la contagion, & il s'agit d'en déterminer l'identité, parce que tout le ſuccès des

moyens qu'on doit mettre enſuite en uſage, dépend de cette découverte faite de bonne heure. Je me trouve ſouvent dans ce cas, & voici ma maniere de procéder.

Je demande d'abord, par rapport à la petite-vérole, ſi le malade l'a eue ou ne l'a pas eue. S'il ne l'a pas eue, je la ſoupçonne toujours, parce qu'une perſonne dans cette ſituation eſt fort diſpoſée à la contracter dans Londres; &, par cette raiſon, ſoit dit en paſſant, tous ceux qui viennent dans cette ville, ſans avoir eu la petite-vérole, doivent être inoculés auparavant, ou auſſitôt qu'ils y ſont arrivés. Dans ce cas, je ne provoque pas les ſueurs, à moins qu'elles ne viennent ſpontanément, & qu'elles ne procurent évidemment un ſoulagement conſidérable, parce que je ſçais que les ſueurs abondantes ne ſont pour l'ordinaire favorables dans aucun temps de la petite-vérole, quoiqu'une douce tranſpiration, aux heures ordinaires du ſommeil, ne porte aucun préjudice avant l'éruption.

Mais si le malade a eu la petite-vérole, je porte alors mes vues du côté de l'angine maligne, & je l'ai souvent découverte par les douleurs aux côtés du cou, & les enflures livides des amygdales; le malade se plaignant d'une sensation dans le gosier, semblable à celle qu'exciteroit le poivre; & toutes les parties de sa gorge ayant une couleur livide, même avant qu'on pût appercevoir des taches sur les amygdales, ou quelqu'enflure des doigts.

Si je ne reconnois les symptômes ni de l'une ni de l'autre de ces deux fievres, je porte mes vues du côté de l'érésipele, qui est fort commun dans le printemps & l'automne, & qui est toujours accompagné de plusieurs symptômes d'une vraie malignité, ce qui a porté Sydenham à le comparer à la fievre pestilentielle.

Enfin, lorsque je ne découvre pas l'érésipele, & que les symptômes de malignité sont en grand nombre, urgents & opiniâtres, je commence à soupçonner la fievre pestilentielle: en conséquence je demande où le

malade a été pendant les huit jours qui ont précédé, quelles compagnies il a fréquentées, comment il a vécu, & je n'épargne aucune des questions que je puis faire pour éclaircir mes doutes & assurer mes conjectures.

Cependant, s'il y a des signes de pléthore, j'ordonne une petite saignée. Si la langue est très-chargée, & si l'estomac est affecté, je fais prendre, aussitôt après la saignée, un léger vomitif: & s'il y a du malaise du côté des intestins, ou s'il y a fréquente envie d'aller à la selle, j'ordonne un fort lavement émollient. Mais s'il y a douleur ou tension des intestins, ou une diarrhée putride, je fais administrer au lieu du lavement, une heure après l'effet du vomitif, & lorsque l'estomac est reposé, un doux purgatif. Ces opérations, lorsque les circonstances les exigent, procurent toujours du soulagement, & n'arrêtent jamais la douce *diaphorese*, si elle doit s'offrir avec avantage dans quelqu'une des fievres malignes que l'on sçait se trouver bien de la transpiration, ou de l'érup-

tion à la peau. J'affirme cela d'après l'expérience journaliere.

Très-ſouvent ces évacuations excitées à propos, feront diſparoître les ſymptômes de malignité les plus urgents, & écarteront toute crainte de contagion; auquel cas nous ſçavons comment il faut procéder. Elles ſont abſolument néceſſaires, lorſqu'elles ſont indiquées, & elles ne peuvent jamais produire aucun mal dans ces circonſtances, pourvu qu'elles ſoient conduites avec prudence & modération: car, en ſuppoſant que les miaſmes malins ſe mêlent avec la ſalive, & paſſent ainſi dans l'eſtomac, ou, qu'appliqués ſur la ſurface du corps & des poumons, ils ſoient enſuite abſorbés par les petits vaiſſeaux, & en convenant même qu'il n'y a que la ſécrétion par les pores de la peau qui ſoit capable de les calmer au dehors, la néceſſité de ces évacuations ſera encore la même dans tous les cas où elles ſont fortement indiquées par des ſignes certains de pléthore, ou d'une matiere turgeſcente dans les premieres voies.

Tous ceux qui ont fait attention aux opérations de la nature dans les fievres, doivent avoir observé qu'aucune des sécrétions ne se fait convenablement, jusqu'à ce qu'on ait remédié à la pléthore; & que, dans cette circonstance, une saignée faite à propos, favorise les sécrétions & les excrétions de toute espece. Lorsque les émétiques sont administrés à temps, non-seulement ils nettoient l'estomac, mais ils excitent encore une sueur; & la sueur la plus efficace & la plus favorable, est celle qui vient après qu'on a vuidé les intestins. Mais lorsque ces évacuations ne sont pas indiquées, elles ne doivent point être provoquées; & c'est à la sagacité seule du médecin qui est sur les lieux à juger de leur nécessité, suivant les circonstances relatives à la personne & à la maladie.

L'oppression ayant été ainsi détruite par les évacuations convenables & faites à propos, la nature reprendra ses fonctions, & la fievre se développera d'elle-même dans l'espace de quelques heures, pendant lesquelles

il ne faudra adminiſtrer aucun médicament trop actif, de crainte qu'on ne confonde ſon opération avec les ſymptômes de la maladie, & qu'on ne ſe mette par-là dans le cas de porter un faux jugement en établiſſant le diagnoſtic. Quelque boiſſon chaude, légere, un peu nourriſſante & agréable au goût, donnée ſouvent, ſera ſuffiſante pour ſoutenir la nature juſqu'à ce que l'on voie ſe manifeſter les ſymptômes pathognomoniques, par leſquels ſeuls l'identité de la fievre peut être déterminée avec préciſion. Durant cet intervalle, il arrive fréquemment que les malades déſirent de l'eau froide ou de la petite biere froide, & que ces boiſſons les rafraîchiſſent & leur font beaucoup de plaiſir dans les fievres *communes :* mais dans les fievres malignes, les malades deſirent plus ſouvent des liqueurs chaudes. J'ai, dans pluſieurs occaſions, été ſurpris d'entendre un malade demander que ſa boiſſon fût chaude, tandis que celle qu'on lui offroit étoit brûlante, & répondre, lorſqu'on lui en demandoit la raiſon,

qu'il aimoit mieux qu'elle fût passablement chaude.

Lorsqu'une fievre aura été bien traitée dans le commencement, un bon observateur sera capable, généralement parlant, de déterminer si elle est *commune* ou *non commune*, dans l'espace de trois jours au plus tard. Si les symptômes de malignité disparoissent tout-à-fait, ou sont considérablement diminués par la saignée, les vomitifs ou les purgatifs, il y a lieu de croire que la maladie n'est qu'une fievre de la classe des fievres *communes*, & elle doit être traitée en conséquence. Si le soulagement des symptômes de malignité vient d'une sueur qui a suivi les autres évacuations, & est en proportion de cette sueur, alors il reste encore quelque doute; il faut quelque temps pour l'éclaircir; & en pareil cas un court délai ne peut faire aucun mal.

Mais si les symptômes de malignité, au lieu de diminuer par les évacuations requises & faites à temps, ont augmenté, on soupçonne avec

raiſon que la maladie eſt plus qu'une fievre *commune*, & ce qu'on a enſuite à faire néceſſairement conſiſte à découvrir l'identité de la fievre *non commune*.

La plûpart des fievres malignes ſont accompagnées d'une éruption, par laquelle elles ſont promptement diſtinguées l'une de l'autre, & de toute autre fievre. Ainſi, par exemple, auſſitôt que quelqu'un eſt attaqué de la rougeole, il a une petite toux, un petit chatouillement dans la trachée-artere, enſuite un éternuement, & un écoulement d'une pituite âcre ſur la membrane pituitaire & les paupieres. Après cela vient un friſſon qui conſtitue le commencement de la fievre établie; car tous les autres ſymptômes, qui précedent le friſſon, ne doivent être conſidérés que comme les avant-coureurs de la maladie, & ils précedent ſouvent de pluſieurs jours la fievre établie, comme je l'ai expliqué précédemment. Or, je dis qu'avant le troiſieme jour, ou au troiſieme jour de la fievre établie, la rougeole peut être diſtinguée

de toute autre fievre par l'éruption qui lui eſt particuliere : & quoiqu'un médecin expérimenté puiſſe former quelque jugement, à l'aide des ſignes avant-coureurs, ſur l'approche de la rougeole, il ne prononcera cependant pas avec préciſion & certitude avant d'avoir vu l'éruption.

Pareillement, la rougeole des enfants, la petite-vérole volante, & l'angine maligne, ſeront toutes reconnues avant le troiſieme jour ou au troiſieme jour; & l'éréſipele, quoiqu'il ne ſe déclare pas toujours auſſi promptement, peut auſſi être reconnu au même terme, par ceux qui ſont bien inſtruits de toutes ſes variétés, leſquelles, ſoit dit en paſſant, n'ont pas été ſuffiſamment diſcutées juſqu'ici par aucun auteur dont j'aie eu connoiſſance.

Si ni l'une ni l'autre de ces maladies ne ſe manifeſte, nous devons alors porter nos vues du côté de la petite-vérole, qui ne ſe montre jamais auſſi promptement que le troiſieme jour, ſur-tout lorſqu'elle eſt d'eſpece bénigne; & cependant l'é-

ruption eſt ſouvent précédée par des ſymptômes d'une grande malignité. En effet, lorſque le malade n'a point eu la petite-vérole, on a raiſon de la ſoupçonner, parce que la contagion en eſt toujours dans Londres : enſorte qu'on peut encore attendre un autre jour avant de porter ſon jugement à l'égard de ceux qui n'ont point eu cette maladie.

J'ai déja dit, dans mes Obſervations précédentes, qu'une fievre *commune* mal traitée peut être accompagnée d'une éruption miliaire vers le onzieme ou le quatorzieme jour, & qu'une telle fievre eſt contagieuſe, pouvant ſe reproduire dans tel ou tel aſſiſtant très-expoſé à la vapeur qui s'exhale du malade. Cette fievre reſſemble ſi fort à la fievre peſtilentielle, qu'elle ne peut en être diſtinguée que par l'éruption miliaire qui doit paroître vers le cinquieme jour de la fievre établie ; & cette éruption eſt en partie critique, s'il n'y a pas de fievre *commune* compliquée avec elle.

Si l'on voit paroître quelqu'une de

ces éruptions, tous les doutes ſont levés; on connoît au premier coup d'œil l'identité de la fievre, & conſéquemment la méthode particuliere de la traiter. Mais s'il ne s'en manifeſte aucune, & ſi les ſymptômes de malignité prennent encore plus d'intenſité, on a tout lieu de penſer à la fievre peſtilentielle, en mettant hors de queſtion la véritable peſte, parce qu'elle ne s'eſt pas montrée dans ce pays depuis l'année 1666, & je deſire qu'elle ne s'y remontre plus. Dans ce cas, il eſt néceſſaire de faire attention au ſéjour, à la maniere de vivre, aux affections de l'ame, & aux autres circonſtances relatives au malade, parce qu'elles jettent ſouvent beaucoup de lumiere ſur les ſymptômes malins & extraordinaires qui accompagnent les fievres.

Les huit fievres *communes*, dont j'ai traité dans la premiere partie de mes Obſervations, peuvent être accompagnées de quelques ſymptômes de malignité; mais ces ſymptômes ſe calment bientôt, en mettant en uſage à propos la méthode particu-

liere de traitement que j'y ai exposée pour chacune d'elles. Après cela, elles suivent une marche certaine, & se passent, si on les conduit bien. Il n'en est pas de même à l'égard de la fievre pestilentielle : au contraire, les symptômes nerveux & malins augmentent, le courage s'abat, le caractere de crainte & de chagrin devient de plus en plus marqué, les esprits s'affaissent aussi de plus en plus ; l'estomac a du dégoût pour les boissons froides & rafraîchissantes ; le pouls devient plus petit, plus vîte & plus irrégulier ; l'urine, les selles & la chaleur de la peau varient à des heures incertaines ; il n'y a que la transpiration qui apporte du soulagement.

Dans ces circonstances, j'ai toujours trouvé un grand avantage à rendre les boissons un peu plus cordiales ; & à préparer la voie pour cette sueur chaude & universelle, qui a seule la vertu de dissiper cette espece particuliere de malignité, dans toutes les saisons de l'année, & dans tous les temps de la maladie, pourvu

ſeulement qu'elle puiſſe être excitée avec facilité, qu'elle procure du ſoulagement, & qu'elle puiſſe être continuée juſqu'à la fin ſans contre-indication. J'aſſure cela, non-ſeulement d'après l'autorité de Sydenham & celle des meilleurs obſervateurs, mais encore d'après ma propre expérience.

Quoi qu'il en ſoit, Sydenham a raiſon lorſqu'il donne à entendre que c'eſt l'excrétion de la ſueur qui diſſipe le germe, & non pas la qualité ſpécifique d'aucun alexipharmaque donné pour faire ſortir cette ſueur(*a*).

(a) *Verum enimverò an non auxilium quod præſtant hujuſmodi medicamenta, (alexiteria) potiùs manifeſtæ ipſorum facultati, quâ ſudores affatim proliciendo ſimul materiæ morbificæ exitum aperiant, quàm occultæ cuidam indoli, quâ à naturâ ad peſtilentis maligni'atis labem delendam donata fuerint, referri debeat, magnam atque ancipitem habet diſceptationem. Nec de hiſce tantummodò, ſed & de aliorum morborum alexiteriis dubitare fas eſt, utrum evacuationem aliquam ſollicitando, potiùsquàm virtute quâdam ſpecificâ ægrotantibus non ſuccurrant.*

Sydenh. opera omnia, tom. 1, ſect. 2, cap. 2, pag. 68.

Si donc je puis exciter une ſueur convenable par les doux diaphorétiques, comme l'*oxymel* ordinaire; & ſi je puis, par des moyens ſimples, la pouſſer à un aſſez haut degré, & l'entretenir auſſi long-temps qu'il le faut, d'après ce que nous enſeigne l'expérience, pour diſſiper le virus, je ne vois pas la néceſſité de recourir précipitamment & en même temps à la *thériaque*, au *mithridate* & au *philonium*.

Je ne nie cependant pas que l'illuſtre Sydenham n'ait rencontré des cas qui exigeoient des médicaments auſſi échauffants, & qu'il ne les ait donnés avec un grand ſuccès, parce que le pouvoir des alexipharmaques doit être proportionné à la réſiſtance, & qu'il eſt évident que la fievre peſtilentielle doit avoir été fréquente & très-virulente dans Londres pendant les deux années de la peſte. Mais la décoction ſuivante, recommandée précédemment dans l'angine maligne, & aidée des boiſſons cordiales & chaudes, a en général rempli mes vues, & a été ſuffiſante, non-ſeule-

ment pour exciter la sueur, mais encore pour l'entretenir pendant quarante huit heures, après lesquelles j'ai toujours trouvé à propos d'administrer un purgatif, & ensuite de continuer encore le régime diaphorétique pendant trois jours au-delà, ou jusqu'à ce que les symptômes de malignité fussent calmés.

Prenez, de racine de serpentaire de Virginie, six gros;
de racine d'angélique, deux gros;

faites-les bouillir dans *une livre & demie d'eau de fontaine*, réduites à *une livre*, & ajoutez à la fin de la coction :

de canelle, un demi-gros;

passez, & ajoutez à la colature,

d'esprit de Mindererus, deux onces;
de sucre, deux gros.

Le malade prendra deux grandes cuillerées de ce mélange toutes les deux heures.

Dans les dernieres années, j'ai fait uſage des boiſſons ſalines avec la *confection cardiaque* & la *racine de contrayerva*, & j'ai obtenu abſolument le même effet. Seulement, lorſque les nauſées étoient conſidérables, & que l'eſtomac ne gardoit pas le médicament, j'ordonnois les poudres en bol, que le malade avaloit avec une boiſſon ſaline dans le moment de la fermentation.

Il eſt facile de connoître lorſque la ſueur eſt ſalutaire, par le ſoulagement prompt qu'elle procure. Les ſymptômes de malignité s'appaiſent, le malade ſe trouve plus fort, plus à ſon aiſe, & à chaque inſtant ſon eſprit devient plus tranquille. L'eſtomac ne rejette rien de ce qu'il reçoit, & le pouls eſt bientôt moins concentré, plus ſouple, & même plus lent, malgré la chaleur du lit, des boiſſons & des médicaments. La peau même, quoique chaude pendant la ſueur, n'imprime pas à la main une chaleur âpre & mordante, comme dans quelques fievres putrides.

Cette méthode réuſſira dans le

commencement d'une fievre peſtilentielle ſimple, chez les perſonnes d'une bonne conſtitution; c'eſt-à-dire les miaſmes peſtilentiels, lorſqu'ils ne ſont pas compliqués avec la pléthore, une matiere turgeſcente ou une fievre *commune*, peuvent & doivent être diſſipés par la ſueur. Plus on apporte de diligence à exciter cette ſueur, plus il y a d'avantage pour le malade; car nous ſçavons que ſi l'on permet au poiſon peſtilentiel de reſter long-temps dans le corps, il corrompra très certainement la nature du ſang, en même temps qu'il offenſera conſidérablement le ſyſtême nerveux: & en cela Sydenham à raiſon, lorſqu'il dit que la matiere qui occaſionne quelque fievre *commune*, excepté la fievre varioleuſe, (c'eſt-à-dire le *typhus*, ou la fievre putride de Juillet) étant délayée par nos ſucs & broyée par une fréquente circulation dans nos vaiſſeaux, devient par degrés plus douce, & eſt aiſément évacuée après la coction par nos excrétions naturelles; au lieu que le poiſon qui occaſionne la fievre peſtilentielle acquiert de la

force par le retard, &, loin d'être changé par nos ſucs, les aſſimile à ſa nature.

Si la fievre peſtilentielle étoit toujours ſimple, elle pourroit être aiſément conduite, comme on l'a déja dit; mais malheureuſement elle eſt ſouvent accompagnée de quelqu'une des fievres *communes*, ce qui augmente conſidérablement la difficulté & le danger. Par conſéquent, pour jetter quelque lumiere ſur ce ſujet, il eſt néceſſaire de conſidérer, 1° la fievre peſtilentielle ſimple; 2° la fievre peſtilentielle compliquée avec l'inflammation; 3° la fievre peſtilentielle compliquée avec la putridité & la bile; 4° la fievre peſtilentielle compliquée avec un catarrhe; 5° enfin la fievre peſtilentielle compliquée avec la ſynoque non putride: & en traitant de chacune, je ferai uſage des écrits des auteurs qui ont rendu ſervice à l'humanité en faiſant part de leurs remarques, & en publiant leurs obſervations ſur ces maladies.

CHAPITRE II.

De la Fievre peſtilentielle ſimple.

SUIVANT la méthode que j'ai propoſée, je conſidérerai d'abord la fievre peſtilentielle comme ſimple, qui s'eſt communiquée par la contagion à une perſonne en bonne ſanté, & je ne puis mieux entamer cette partie de mon ſujet, qu'en rapportant deux obſervations qui ſont des premieres que j'aie faites ſur l'eſpece de fievre dont il eſt queſtion.

A mon retour de la Weſt-Friſe en Hollande, je fus informé qu'une fievre peſtilentielle s'étoit déclarée à Rouen en Normandie. Curieux d'en examiner les progrès, je me déterminai à aller dans cette ville, & je ne fus pas trompé. Cette fievre, ainſi que je l'entendis rapporter, avoit pris ſa naiſſance dans l'hôpital, qui étoit alors vieux, prêt à tomber en ruine & fort ſale; & les campagnes voiſines n'en étoient pas exemptes.

IIe OBSERVATION.

Le premier malade que je vis fut madame *Le Cat*, que la fievre peſtilentielle avoit déja réduite à un état fort dangereux, lorſque j'arrivai au milieu des chaleurs de l'été. Par le détail que me fit M. *Le Cat* ſur la maniere dont elle avoit été traitée, il me fut facile de voir qu'elle avoit été trop ſaignée & trop ſouvent, & que ſon régime, ainſi que toute la méthode qu'on avoit juſqu'alors ſuivie dans ſon traitement, avoit été trop antiphlogiſtique pour une femme dont le genre nerveux étoit délicat, & pour une ſaiſon de l'année ſi chaude, quoique la même méthode eût pu réuſſir dans un temps très-froid.

J'obtins du mari qu'il corrigeât ſon régime, & qu'il laiſſât ajouter un peu de vin de Bourgogne dans toutes ſes potions & dans ſa boiſſon ordinaire. Alors les ſymptômes nerveux ſe calmerent en deux jours; une tranſpiration modérée, qui ne tarda pas à ſortir, procura un grand ſoulagement;

la malade fut en état, au bout de quinze jours, d'aller à la campagne dans la maison de M. *Debeaugilbert*, où je la suivis; & de jour en jour elle reprit ses forces en continuant le régime anti-septique. Mais elle ne put recouvrer son premier embonpoint qu'au bout de six mois, à dater du commencement de l'attaque.

En réfléchissant sur le cas où se trouvoit cette dame, je distinguai bientôt que c'étoit la fievre pestilentielle de Sydenham dans une bonne constitution; que la méthode antiphlogistique ne réussiroit pas dans cette saison de l'année; &, après beaucoup de réflexions, je résolus d'essayer la méthode qui avoit si bien réussi à Sydenham. Le succès que j'eus auprès de madame *Le Cat*, fit que je fus consulté par différentes personnes, & que j'eus occasion de comparer cette méthode de traitement avec celle des médecins de l'hôpital de Rouen, qui étoit alors uniformément antiphlogistique dans tous les cas.

IIIe Observation.

Peu de temps après, je fus le premier médecin appellé pour voir une des religieuses de l'hôpital (*a*), femme jeune, pleine de santé, active, tempérante, & menant un genre de vie très-régulier. Elle me dit qu'en deshabillant un des malades qui étoient morts de la fievre pestilentielle, elle *avoit senti quelque chose lui tourner le cœur*, (ce sont ses propres expressions); mais qu'elle s'étoit efforcée, animée par le desir de remplir les devoirs de son état, de résister à cette impression désagréable.

Cependant elle fut obligée, dans l'après-midi, de se coucher, n'étant plus en état de se soutenir. Ses yeux étoient enflés & humides; le caractere de crainte & de chagrin étoit imprimé sur son visage; sa voix étoit

(*a*) Il y a à l'hôpital de Rouen, comme à l'Hôtel-Dieu de Paris, une communauté de religieuses qui font vœu de consacrer le reste de leur vie au soin des malades.

tremblante; ſes eſprits étoient tout-à-fait abattus; elle ſe plaignoit beaucoup de vertige, d'une douleur dans la tête, ſur-tout à ſa partie poſtérieure, & d'une autre douleur lancinante dans les prunelles; quoique le temps fût fort chaud, elle éprouvoit un ſentiment de froid; ſes jambes étoient froides; elle éprouvoit un petit ſentiment dolorifique au défaut des côtes; ſon pouls étoit petit, vîte & irrégulier, mais ſa langue étoit nette; elle n'avoit point de ſoif; elle ne reſſentoit ni mal-aiſe, ni douleur dans les inteſtins.

En faiſant attention au cas préſent, je le conſidérai comme une fievre peſtilentielle ſimple dans un corps ſain, &, plein de confiance en Sydenham, je fis mettre la malade dans un lit chaud; j'entortillai avec une flanelle chaude ſes pieds & ſes jambes; je couvris encore avec un morceau de flanelle ſon front (*a*); j'or-

(a) *Ne vel minima interpoſita mora ſtraguli ægrum obrui, ac laciniam laneam ſincipiti al-*

donnai

donnai qu'elle bût une grande quantité de *petit lait* acidulé avec l'*oximel* commun, & qu'elle prît de quatre en quatre heures un ſcrupule de *racine de contrayerva* en poudre : enfin, je fis ajouter à ſon lit quelques couvertures.

Je retournai la voir au bout de huit heures, lorſqu'elle avoit déja pris un gros de *racine de contrayerva*. Sa chaleur naturelle étoit revenue ; ſon pouls, quoique fort vîte, n'étoit plus tout-à-fait auſſi petit ; mais il n'y avoit encore aucune moiteur ſur ſa peau, ce que j'attribuai à l'inquiétude dont ſon eſprit étoit agité. Pour la faire ceſſer, je lui donnai quinze gouttes de *laudanum liquide*, & j'ordonnai qu'on continuât les autres remedes.

Douze heures après je la revis, & je la trouvai dans une ſueur, mais qui me parut trop abondante. En conſéquence, quoique la malade fût

---

ligari juſſi, quæ quidem capitis obtectio ad ſudorem ciendum plus proficit quàm quis facilè crediderit. Tom. 1, ſect. 2, cap. 2, pag. 75.

ſenſiblement ſoulagée, je fis ôter par degrés les couvertures qu'on avoit ajoutées, je débarraſſai la tête & les extrémités inférieures de la flanelle qui les enveloppoit, & j'ordonnai qu'on diſcontinuât l'uſage de la *racine de contrayerva*, mais qu'on perſiſtât dans celui du petit-lait, & qu'on donnât un verre de bon vin dans le cas où il ſurviendroit des foibleſſes. Toutefois, on n'eut aucune occaſion de recourir à ce dernier remede; car, comme la ſueur ne ceſſa pas, le pouls devint par degrés de plus en plus lent & plein, les eſprits ſe rétablirent dans leur état ordinaire, & les inquiétudes ceſſerent. La ſueur continua tout ce jour & la nuit ſuivante ſans interruption, & la malade étoit dans une moiteur univerſelle le troiſieme jour, lorſque je la vis pour la quatrieme fois.

Son pouls étoit alors parfaitement bon, & tous les premiers ſymptômes étoient diſparus. Mais en même temps ſa bouche étoit ſale, quoiqu'humide, & ſon haleine exhaloit une mauvaiſe odeur. Cela me rap-

pella la maxime de Sydenham, qui recommande de purger après la ſueur; & en conſéquence j'ordonnai ſa tiſanne purgative, qui provoqua trois ſelles.

Le quatrieme jour la malade ſortit du lit, & le cinquieme la tiſanne purgative fut réitérée.

Elle étoit en ſi bon état le ſeptieme jour, qu'on auroit à peine pu croire qu'elle avoit été malade d'une fievre peſtilentielle. Elle n'avoit pas beaucoup perdu de ſon embonpoint, & ſes couleurs revinrent avec ſon appétit.

En conſidérant attentivement le cas qui fait le ſujet de cette obſervation, & en le comparant avec ce qui eſt encore arrivé il y a quelques années, il paroît que les ſymptômes particuliers à cette fievre ſurviennent promptement après l'invaſion.

Secondement, ce cas vient à l'appui de l'obſervation de Sydenham, ſçavoir, que les miaſmes morbifiques peuvent être diſſipés par la ſueur dans tout le commencement de la fievre.

Troisiémement, il confirme que la sueur, une fois excitée, peut être entretenue par une boisson antiseptique diaphorétique, prise en grande quantité, sans continuer les sudorifiques qui ont d'abord été nécessaires : car la matiere contagieuse étant âcre, volatile, subtile & alcalescente, elle doit être d'une nature diaphorétique, & par conséquent elle favorisera la sueur, lorsqu'elle sera convenablement délayée & dirigée vers la peau.

Quatriémement enfin, il prouve que les symptômes de malignité se calment aussi-tôt que *les rayons de la matiere morbifique*, pour me servir des expressions de Sydenham (*a*), *sont*

(a) *Nam (quod quidem observatu summè dignum est) cùm materiæ morbificæ radii versùs ambitum corporis sese exporrigant, illicò alvi profluvium & vomitiones, ab eisdem introrsum reflexis, ac in ventriculum & intestina decumbentibus provenientes, ultrò sedantur; adeo ut quantacunque stomachi subversio præcesserit, assumpta deinceps medicamenta probè retineantur, ac ad sudores ex voto proliciendos conducant.* Tom. 1, sect. 2, cap. 2, pag. 75.

pouſſés vers la circonférence du corps.

Le rétabliſſement prompt & parfait de cette religieuſe changea la méthode de traitement que l'on ſuivoit dans cette fievre, au point que tous ceux qui deſſervoient l'hôpital, auſſi-tôt qu'ils ſe ſentoient attaqués des premiers ſymptômes, ſe mettoient au lit, & s'efforçoient de provoquer la ſueur, en prenant quelque potion animée avec le vin, & en buvant une grande quantité de boiſſon acidulée. Cette excrétion ſe faiſoit le plus ſouvent au gré de leurs deſirs : mais lorſqu'elle n'avoit pas lieu, & que la chaleur devenoit exceſſive, on leur tiroit du ſang, & la ſueur ſalutaire en étoit infailliblement la ſuite.

Il faut d'ailleurs remarquer que ces perſonnes, dans cette ſaiſon, vivoient principalement de pain, de fruits & de végétaux, & qu'elles faiſoient leur boiſſon ordinaire d'un cidre léger; régime qui empêchoit de ſe former dans les premieres & les ſecondes voies ces amas d'une matiere bilieuſe & corrompue, aux-

quels ſont ſujets dans l'été les habitants de Londres, qui ſe nourriſſent avec excès de la chair des animaux. Cela doit apporter une grande différence dans la méthode à ſuivre pour le traitement, comme nous le verrons par la ſuite: mais, de plus, il ſert à prouver que le germe de la fievre peſtilentielle, dans une conſtitution ſaine, peut être diſſipé par une ſueur excitée dans tout le commencement, & que c'eſt par cette évacuation qu'elle ſe termine naturellement.

Pendant les mois de l'hiver, cette fievre nous donna fort peu d'occupation à Rouen. Mais elle revint au printemps, & elle fut compliquée avec la fievre dépuratoire de cette ſaiſon.

Néanmoins, tous les médecins remarquerent que les fievres de printemps furent d'une plus courte durée parmi les malades de l'hôpital, que parmi ceux qui étoient répandus dans les autres parties de la ville; ce qu'ils attribuerent à la ſimplicité du régime des premiers, qui étoient auſſi de la

classe des citoyens les plus pauvres & les plus laborieux, & M. *Le Cat* fut en effet du même sentiment. Mais je crois que cette différence fut l'effet de la contagion qui régnoit dans l'hôpital, laquelle hâta la crise de la synoque non putride, & produisit au neuvieme ou au onzieme jour cette sueur, qui, dans la simple synoque non putride, n'arrive qu'au quatorzieme jour, & quelquefois beaucoup plus tard.

On remarqua encore qu'il y eut à peine dans l'hôpital, pendant tout ce printemps, quelques véritables fievres intermittentes, quoiqu'il y en eût beaucoup dans les différentes parties de la ville. J'ai eu soin de plusieurs manufacturiers, de l'autre côté de la riviere, attaqués de fievres tierces régulieres.

Mais le cas est fort différent, lorsque la contagion attaque une personne dont les sucs sont fort âcres, ou dont le sang est dissous, ou lorsque la contagion est compliquée avec un *typhus*: car, outre les symptômes de malignité, nous devons encore

nous attendre à rencontrer tous ceux dont j'ai fait mention au chapitre de la fievre putride, dans la premiere partie de cet ouvrage. Chacun de ces derniers symptômes ne s'accommode pas d'un régime échauffant, & il n'en eſt pas un qu'on puiſſe enlever par la ſueur, juſqu'à ce qu'on ait détruit par les autres remedes convenables la cauſe qui leur a donné naiſſance. C'eſt alors que la ſueur peut être ſalutaire, & que l'on peut l'exciter avec avantage, comme on l'expliquera par la ſuite.

CHAPITRE III.

De la Fievre peſtilentielle compliquée avec Inflammation.

APRÈS avoir conſidéré la fievre peſtilentielle dans un ſujet ſain, je vais décrire les effets d'un germe peſtilentiel, joint à une diſpoſition inflammatoire, ou compliqué avec une véritable inflammation: &, pour m'aider dans cette recherche, j'aurai recours aux obſervations de Sydenham, ſur la bonne-foi duquel on peut compter, & qui eſt le premier qui ait démontré l'avantage d'un traitement antiphlogiſtique dans quelques cas de la fievre peſtilentielle, quoiques d'autres aient reconnu ſon utilité dans la véritable peſte.

Sydenham avoit déja rencontré la fievre peſtilentielle, mais il ne paroît pas qu'elle ait fixé ſon attention avant le mois de Mai de l'année 1665, où il perdit une jeune femme qui en fut attaquée. Alors la ſynoque non

putride (ſa fievre dépuratoire) avoit ceſſé en partie, & la conſtitution épidémique étoit une véritable inflammation; les vraies pleuréſies étoient même plus fréquentes que toute autre fievre (*a*); ce que j'ai vu auſſi ici, lorſque nous avons eu, dans ce mois, une longue continuation de vents du nord.

Il prit d'abord la maladie de cette jeune dame pour une ſynoque non putride; & conſéquemment il ordonna une ſaignée, & un vomitif auſſi-tôt après, pour prévenir cette diarrhée fâcheuſe qu'il avoit ſi ſouvent obſervée vers l'état de la ſynoque non putride, ſur-tout lorſqu'elle étoit accompagnée dans le commencement d'envies de vomir, & qu'on avoit négligé d'exciter le vomiſſement dans le temps convenable (*b*). Il y avoit

(a) *Denique pleuritides eo ipſo tempore admodùm popula es fuiſſe.* Pag. 73.

(b) *Curationem à venæ ſectione auſpicatus; poſtero die ad præcavendam diarrhœam, (quæ ob omiſſam, quod poſtulabat in principio morbi vomendi propenſio, emetici exhibitionem, de-*

déja deux jours que cette dame étoit attaquée de la fievre lorſque Sydenham la vit, enſorte qu'elle ne fut point ſaignée & ne vomit pas avant le troiſieme jour. Quoi qu'il en ſoit, la ſaignée n'appaiſa pas la chaleur & ne fit pas diſparoître la rougeur des joues. Le vomiſſement ne prévint pas la diarrhée (*a*); les lavements réitérés de deux jours l'un, ne modérerent pas les ſymptômes, & les forts alexipharmaques ne provoquerent pas la diaphoreſe ſalutaire au bout du onzieme jour. Par-là Sydenham découvrit qu'il n'avoit pas affaire à une ſynoque non putride ordinaire : cependant l'irrégularité des ſymptômes augmenta chaque jour, & la malade mourut le quatorzieme,

---

ferveſcente febre ſupervenire conſuevit) *vomitorium imperavi, quod ſatis commodè ventriculi ſaburram elicuit.* Pag. 73.

(a) *Poſtero die, cùm ægram iterùm adirem, ei alvum profluere intelligo, quæ res ab aliquot annorum uſu inſolentior viſa, mihi non levem ſollicitudinem injecit.*

à dater du temps où Sydenham la vit pour la premiere fois.

La mort d'une perſonne ſi jeune & qui ſe portoit ſi bien, le convainquit promptement qu'il avoit erré dans la maniere de traiter cette fievre; &, pour ſe rectifier, il jugea néceſſaire d'en rechercher la nature particuliere. Elle arrivoit dans cette ſaiſon de l'année où il attendoit naturellement une ſynoque non putride, ce qui l'avoit porté à la traiter comme telle. Mais en conſidérant tous les ſymptômes avec une nouvelle attention, & en comparant ces deux fievres enſemble, il s'apperçut bientôt de la différence qu'il y avoit entr'elles. Elles étoient l'une & l'autre d'une nature inflammatoire, & par conſéquent elles exigeoient également la ſaignée. Mais le vomitif & les lavements réitérés, qui amenent toujours la ſynoque à une heureuſe terminaiſon, ne produiſirent aucun bon effet dans la fievre de cette dame. Une ſueur, excitée de bonne heure, étoit la ſeule évacuation qui pût lui donner du ſoulagement; au lieu qu'elle n'en procure

aucun dans la ſynoque. Il n'eſt point aiſé, dans la ſynoque non putride, de procurer une ſueur dans tous les temps; au lieu que, dans cette fievre, le malade eſt fort diſpoſé à ſuer, ſur-tout après chaque ſaignée.

Sydenham trouva donc, par un examen plus exact de toutes les circonſtances qui accompagnent la fievre peſtilentielle, que, quoiqu'elle vînt en Mai, la conſtitution épidémique générale étoit, par la nature particuliere de cette année, très inflammatoire; que les vraies pleuréſies étoient très-fréquentes; que tout le ſang tiré des veines de cette dame étoit comme celui des pleurétiques; que ſes joues étoient très-rouges; que quelques gouttes de ſang étoient ſorties de ſes narines peu de temps avant ſa mort; qu'elle avoit une toux, & quelques douleurs ſourdes dans les parties vitales. Toutes ces circonſtances particulieres bien examinées, il conclut que cette fievre, quoique deſtituée des ſignes pathognomoniques de la pleuréſie ou de la péripneumonie, & quoiqu'elle ne fût

accompagnée ni de douleur de côté, ni de difficulté de respirer, étoit symptomatique, & occasionnée par une inflammation cachée autour des parties vitales. « En un mot, continue-t-il, » j'en vins à cette consé» quence, que je devois suivre ici la » même méthode dont je m'étois » souvent servi dans la pleurésie » avec un heureux succès. En effet, » elle répondit entiérement à mon » attente; car, ayant été appellé peu » de temps après pour un homme qui » étoit absolument dans le même cas » que la jeune femme dont j'ai fait » l'histoire, j'ai commencé & achevé » le traitement par les saignées répé» tées, selon la méthode déja recom» mandée dans la pleurésie; & cette » fievre étant devenue épidémique » vers la fin de Mai & le commence» ment de Juillet, j'ai guéri plusieurs » malades par les mêmes moyens (*a*).

(a) *Insolitum hujusce febris ingenium per aliquot post dies animum meum variè exagitabat; ac tandem in memoriam revocans, summum ardorem, etiam post reiteratam venæ sectionem in*

Alors Sydenham quitta Londres, & n'y rentra presque qu'au bout de

---

prædictâ ægrâ perseverâsse; ruborem genarum adfuisse; cruoris aliquot guttulas paulò ante mortem è naribus fluxisse, nec non sanguinem ipsius in acetabulis refrigeratum, ei qui à pleureticis detrahitur non absimilem fuisse, quin & tussim aliquam & obscuros quosdam in partibus vitalibus dolores emicuisse; &c. &c. &c. His inquam omnibus ritè perpensis, in eam deveni sententiam, ut febrim hanc, etsi pathognomonicis pleuritidis, aut etiam peripneumoniæ signis destitutam, tamen symptomatis rationem habuisse judicarem, inflammationis cujusdam respectu circà partes spirituales delitescentis, etiamsi nullus aderat lateris dolor, nulla insignis spirandi difficultas. Ut rem contraham, eò tandem deveni, ut eâdem omninò mihi methodo procedendum fuisse in prædicto casu arbitrarer, quâ in pleuritide sæpiùs cum successu singulari usus fueram. Quæ sententia deinceps feliciter atque ex voto cessit. Vocatus enim non multò post ad hominem consimili prorsùs modo ægrotantem, reiteratis venæ sectionibus, quales ad pleuritidem suprà laudantur, curationem commisi & absolvi. Circà mensis modò memorati exitum atque initium Junii, complures operam meam implorantes ab eâdem febre (quæ jam valdè populariter grassabatur) prædictæ praxeos beneficio convaluerunt. Tom. 1, sect. 2, cap. 2, pag. 73.

quinze mois (*a*), c'eſt-à-dire dans le mois de Novembre 1666, temps où la peſte n'étoit plus auſſi répandue. Mais, à ſon retour, il trouva la fievre peſtilentielle faiſant autant de ravages que jamais ; & elle céda encore au même traitement antiphlogiſtique, ſçavoir, aux ſaignées réitérées, à la diete & aux boiſſons rafraîchiſſantes, pendant l'hiver de 1666 & une partie du printemps de 1667. Cependant, à cette époque, Sydenham n'ayant pas eu dans quelques cas ſon ſuccès ordinaire, comme il paroît par ce qu'il nous rapporte lui-même, il adopta pour la premiere fois ſon traitement ſudorifique, qui lui réuſſit conſtamment (*b*) : &, quoi-

(a) *Cæterùm cùm proximo pariete ardente propiùs ædibus meis immineret periculum, ego tandem amicorum ſuaſu numeroſiſſimis fugientium turbis me adjunxi, familiâ etiam meâ ad aliquot ab urbe lapides ſubductâ.* Pag. 74.

(b) *Hunc autem ritum imminuendi liberalius ſanguinem (cui etiam ptiſanæ ac diætæ id genus reſtringentis uſus acceſſit) in multis ægris miro profectu continuavi, donec tandem in nonnullorum tractatione ſolito ſucceſſu deſtitutus præ*

qu'il y ait eu recours si tard, il paroît encore qu'il regarda toujours l'évacuation par la peau comme la terminaison la plus naturelle & la plus salutaire de la fievre pestilentielle. On en peut juger par le passage suivant.

Pour considérer donc, dit Sydenham (*a*), cette premiere intention

---

adstantium protervia, qui præjudiciis inanibus occupati debitam sanguinis quantitatem auferri non patiebantur, (magno ægrotantium malo, quibus, saltem dum in hoc cardine curandi scopus versaretur, sanguis, aut non sufficienti quantitate, aut non omninò detrahendus fuerat) insignem obicem conatibus meis oppositum sensi, ac proindè alium à venæ sectione huic morbo occurrendi modum reperiri, magnoperè ex usu futurum judicavi....Re diù multùmque apud animum meum deliberatâ, tandem in hanc methodum incidi, quam nunquam non proficuam, ac omnibus numeris absolutam deinceps expertus sum. Pag. 74 & 75.

(a) *Quocirca ut intentionem illam priorem paulò plenius expendamus, quæ eò spectat, ut naturæ in morbificæ materiæ exterminatione suo more & modo auxilium suppeditetur; advertendum venit, quòd in verâ peste natura, dum neque sponte suâ aberrat, neque vi aliquâ*

qui tend à aider la nature dans l'expulsion de la matiere morbifique, par la voie qu'elle a coutume de choisir, il faut observer que la nature, dans la véritable peste, lorsqu'elle ne s'égare pas d'elle-même ou qu'elle n'est pas troublée par quelque fievre étrangere, opere la guérison par un abcès dans les émunctoires, qui offre une issue à la matiere morbifique; au lieu que cette guérison s'accomplit, dans la fievre que nous appellons pestilentielle, par une sueur qui se répand

---

transversim agitur, per abscessum aliquem in emunctoriis erumpentem, unde materiæ exitus patescit, negotium suum exequitur. Atqui in febre, quam pestilentem nuncupamus, mediante diaphoresi per universam corporis superficiem idem efficitur. Unde colligere est, pro diversâ, quam natura in utroque morbo præmonstrat, viâ ac ordine, etiam diversam medendi rationem institui debere. Nimirùm, si quis, materiem veræ pestis ope sudoris amoliri satagat, is diversa à natura via insistit, ut pote quæ id per apostemata molitur. Contra verò qui aliàs quàm per sudores febris pestilentis materiam eliminare tentat, is cursum instituit cum naturæ ductu ac ῥοπῇ nequaquam convenientem. Pag. 69.

ſur toute la ſurface du corps : d'où nous pouvons concevoir que la méthode du traitement doit être différente, ſelon les différentes indications que la nature nous préſente dans ces deux maladies. En effet, ſi quelqu'un s'efforçoit d'évacuer la matiere de la véritable peſte par la ſueur, il ſeroit oppoſé à la nature, parce qu'elle eſſaie d'opérer cet effet par les abcès ; &, d'un autre côté, celui qui tâcheroit de chaſſer la matiere de la fievre peſtilentielle autrement que par les ſueurs, emploieroit une méthode directement contraire à l'intention & à la diſpoſition de la nature.

En comparant le détail que nous fait Sydenham touchant la maladie de la jeune femme qu'il perdit, avec ce qu'il ajoute enſuite, il eſt évident que ce fut la véritable fievre peſtilentielle, la même qu'il vit avant & après la peſte ; & que ce médecin, la prenant pour une ſynoque non putride, ne s'efforça pas d'exciter ni même de favoriſer la ſueur, avant le onzieme jour, qui eſt toujours dangereux dans cette fievre maligne. La

rougeur des joues, & les gouttes de ſang qui coulerent du nez, indiquoient ſeulement la diſſolution de cette humeur; ce qui exigeoit, dans ce temps de la maladie, des acides rafraîchiſſants, plutôt que des cordiaux échauffants. Dans ce cas, le germe peſtilentiel étoit joint à beaucoup d'inflammation; ce qui demandoit des ſaignées réitérées dans le commencement, ſelon le degré de cette inflammation: car, quoiqu'une ſimple pléthore ou une ſurabondance de ſang doué des qualités convenables, puiſſe céder à une ſaignée faite à propos, nous ſçavons cependant qu'une inflammation établie, accompagnée d'un ſang couenneux & de la tenſion des fibres, exige des ſaignées répétées, avant qu'on vienne à bout d'appaiſer la chaleur & de ramener les fibres à un degré ſuffiſant de ralâchement. Il paroît auſſi, à l'égard de cette jeune femme, que l'eſtomac & les inteſtins ont ſouffert de la part des miaſmes peſtilentiels. En effet, l'eſtomac fut ſoulagé par un vomitif adminiſtré après la premiere

ſaignée ; mais les lavements ordonnés ne furent pas ſuffiſants pour nettoyer les inteſtins auſſi promptement & auſſi efficacement que le demande la nature de la fievre maligne; le ferment âcre, qui y reſtoit encore, fut un foyer de matiere morbifique qui ſe mêla ſans ceſſe au ſang, & qui entretint conſtamment l'irritation, la diarrhée, la chaleur, & l'anxiété, par leſquelles la diaphoreſe ſalutaire fut retardée, ou même empêchée; & les plus forts alexipharmaques ne purent jamais, par aucun moyen, corriger la matiere morbifique dans de telles circonſtances, & dans un corps d'une conſtitution ſi ſanguine.

J'aurois attendu beaucoup plus de ſoulagement d'une doſe convenable de cette tiſanne légérement purgative, que Sydenhan recommande toujours après la ſaignée, pour modérer la violence des fievres inflammatoires. Si ce purgatif eût été donné auſſi-tôt après le vomitif, & ſi la matiere morbifique, qui avoit ſon ſiege

dans les inteſtins, eût été chaſſée dans le commencement de la maladie, le ſoulagement, le repos & un doux ſommeil en auroient probablement été la ſuite, ainſi que la ſécrétion par la peau, qui auroit pu être excitée, dans une perſonne ſi vigoureuſe & ſi jeune, ſans aucun autre alexipharmaque qu'une boiſſon chaude, vineuſe, légérement acide, jointe à quelques cordiaux très-doux, juſqu'à ce que toute la malignité eût été diſſipée.

Chez les perſonnes jeunes, pléthoriques, vigoureuſes, & lorſque la conſtitution inflammatoire eſt épidémique, on ne produit jamais aucun bien par l'uſage prompt des médicaments âcres, ſtimulants & échauffants. Dans ces circonſtances, les plus forts alexipharmaques ne ſervent qu'à porter la chaleur au-delà du degré néceſſaire pour la ſueur, comme je l'ai expliqué dans la premiere partie de cet ouvrage : nulle ſécrétion, nulle excrétion ne peuvent ſe faire convenablement, juſqu'à ce qu'on

ait détruit la trop grande viſcoſité du ſang, & la trop grande tenſion des ſolides.

D'ailleurs, la ſueur exceſſive ne procure pas du ſoulagement, comme une tranſpiration libre & modérée. J'en appelle à l'expérience de tout obſervateur attentif. N'a-t-il pas ſouvent remarqué que l'éruption de la petite-vérole & de l'érésypele, ainſi que la ſueur ſalutaire de l'angine maligne & de la fievre peſtilentielle, étoient retardées par l'excès de la chaleur dans quelques conſtitutions ſanguines & vigoureuſes ? Mais au contraire n'a-t-il pas vu que ces évacuations critiques étoient provoquées en modérant la violence de ce ferment ?

En réfléchiſſant très-ſérieuſement ſur cette matiere, j'ai ſouvent imaginé que la violence d'une chaleur & d'un mouvement exceſſifs ne ſervoit qu'à mêler de plus en plus la matiere morbifique avec le ſang, & à en rendre la ſéparation plus difficile : au lieu qu'un degré modéré de chaleur & de mouvement, porté ſeu-

lement un peu au-delà du point naturel ou de celui qui a lieu dans l'état de ſanté, ſéparoit inſenſiblement la matiere morbifique des humeurs ſaines, & la dépoſoit peu à peu ſur l'organe le plus propre à la recevoir, & à lui procurer enfin une iſſue.

Ce que j'ai obſervé, ou, pour mieux dire, ce qu'on obſerve tous les jours, me confirme dans cette opinion. Lorſqu'une ſueur immodérée ſort ſubitement au milieu d'une fievre violente & d'une chaleur extrême, je ne vois pas qu'elle ſoulage ſenſiblement le malade. Cette ſueur paroît être ce qu'on entend par une évacuation crue & ſymptomatique: mais ſi je puis modérer cette fermentation exceſſive, elle eſt remplacée par une tranſpiration plus douce, qui apporte de moment en moment un ſoulagement ſenſible, & qui, bien conduite, devient ſouvent critique & ſalutaire. Le ſuccès du traitement de toutes les fievres *non communes*, accompagnées d'éruption ou non, chez toutes les perſonnes ſanguines, durant

durant la conſtitution inflammatoire, dépend tellement d'une parfaite connoiſſance de cette doctrine, qu'elle mérite d'être développée par un exemple.

Suppoſons qu'au ſecond jour d'une fievre inflammatoire la petite-vérole ſe manifeſte par petits pelotons répandus çà & là ſur le viſage, ſans cette diminution des ſymptômes qui doit accompagner ou précéder l'éruption. Dans ce cas, doit-on favoriſer cette éruption qui n'apporte aucun ſoulagement, & qui n'auroit pas dû paroître avant le troiſieme ou même le quatrieme jour? Au contraire, l'expérience de tous les temps ne nous enſeigne-t-elle pas que nous devons plutôt réprimer cette éruption crue, qui n'eſt ni vraiment critique, ni ſuffiſante pour diminuer la fievre, & ſonger à modérer la violence de la chaleur & du mouvement, comme le ſeul moyen qui ſoit en notre pouvoir de prévenir une petite-vérole confluente & dangereuſe, dont l'éruption n'eſt ni critique ni ſuffiſante pour enlever la fievre.

Bien plus, suppoſons encore que l'éruption ne paroiſſe qu'après le troiſieme jour, avec diminution de tous les ſymptômes. Dans ce cas, faut-il s'efforcer de pouſſer au dehors, dans ce jour, toute la petite-vérole, ce que l'on ſçait être naturellement & réguliérement l'opération de trois jours & demi? ou plutôt ne doit-on pas conclure que la nature accomplit ſon ouvrage dans le temps convenable, & adminiſtrer ſeulement au malade les délayants néceſſaires? Les perſonnes vigoureuſes, ſanguines, ſur-tout durant les conſtitutions inflammatoires, ne meurent jamais de pure inanition, même dans les fievres malignes. Alors la nature pouſſera au dehors la petite-vérole dans le temps opportun, ſans aucun alexipharmaque, & avec le ſecours ſeul de quelque boiſſon abondante, quoique les malades foibles & épuiſés puiſſent exiger l'uſage des cordiaux dans quelques cas & quelques circonſtances particulieres de cette maladie.

Il en eſt de même à l'égard de l'an

gine maligne & de la fievre peſtilentielle, qui ne ſe terminent jamais bien que par la tranſpiration. Cependant, ſi ces maladies ſont accompagnées de beaucoup d'inflammation, elles exigent un traitement antiphlogiſtique juſqu'à un certain degré; &, à l'égard des perſonnes jeunes, ſanguines, vigoureuſes, ſur-tout durant les conſtitutions épidémiques inflammatoires, on ne peut procurer une ſueur bonne, libre, modérée, ſalutaire & critique, ſans ſaigner encore juſqu'à un certain degré, à un temps convenable de la fievre.

Le meilleur ſigne donc dans les fievres peſtilentielles, eſt un pouls plein, parce qu'il indique une force ſuffiſante pour pouſſer le poiſon vers l'iſſue qui lui eſt propre, ſçavoir vers la peau, & le faire ſortir par une tranſpiration chaude, libre, douce, modérée, mais non pas par une ſueur exceſſive, crue & colliquative.

Nous ſommes en cela redevables à l'illuſtre Sydenham. Il fut le premier qui enſeigna l'utilité du traitement antiphlogiſtique dans la fievre

peſtilentielle, durant la conſtitution inflammatoire, & chez les perſonnes ſanguines, vigoureuſes, & d'une diſpoſition inflammatoire. Plus on s'efforce d'échauffer les perſonnes qui ont un tel tempérament, plus on deſſeche leur peau : mais, au contraire, on ouvre leurs pores, en les ſaignant ſans crainte, & en leur faiſant prendre abondamment des boiſſons délayantes. La force de leur tempérament eſt ſuffiſante pour chaſſer le poiſon dans le temps convenable, auſſitôt que le volume, la chaleur & le mouvement exceſſif de leur ſang ſont réduits au degré requis ; &, comme ils n'ont pas beſoin des cordiaux échauffants, communément appellés ſudorifiques, ils ne ſe trouvent pas bien de ces médicaments, qui ne ſervent qu'à porter leur chaleur au-delà du degré néceſſaire pour favoriſer la tranſpiration, ou à provoquer une ſueur prématurée, crue & plus funeſte que ſalutaire, même dans les fievres peſtilentielles.

Le docteur Dan. Trillerus a obſervé que dans toutes les fievres vrai-

ment inflammatoires il y avoit une propenſion conſidérable & naturelle à la ſueur auſſi-tôt après chaque ſaignée; & que la ſaignée ſalutaire étoit invariablement ſuivie d'une ſueur critique & univerſelle qui duroit quarante ou ſoixante heures. Or, ſi cela eſt ainſi dans les fievres ſimples inflammatoires, il doit en être de même, à plus forte raiſon, dans les fievres inflammatoires peſtilentielles, où le ſang eſt chargé d'un ferment âcre & volatil. J'ai ſouvent remarqué cela en Normandie, où domine la diſpoſition inflammatoire; & je me ſuis quelquefois imaginé que la fievre étoit plus promptement amenée à la coction & à la criſe par l'addition de la malignité répandue dans l'hôpital. En effet, on penſera peut-être que cette conjecture n'eſt pas ſi mal fondée, lorſqu'on fera attention que cette eſpece de poiſon poſſede à un très-haut degré la vertu de diſſoudre la partie viſqueuſe du ſang. Mais, quoi qu'il en ſoit, je me rappelle bien que les malades de l'hôpital de Rouen, quoiqu'ils paruſſent

d'abord pâles & foibles par l'effet d'une large saignée, avoient ordinairement une sueur chaude & universelle, après les avoir bien couverts dans leur lit, & leur avoir fait prendre abondamment quelque boisson chaude; & que cette sueur leur procuroit du soulagement, & devenoit quelquefois critique. Toutefois, je n'ai jamais vu qu'on eût été dans la nécessité de faire, dans cette fievre, plus de trois saignées; & lorsqu'on essaya d'opérer la guérison entiere de la fievre par des saignées plus souvent réitérées, non-seulement le sang devint dissous, mais encore il s'ensuivit une grande foiblesse.

Je vais terminer ce chapitre par un exposé succint de la méthode particuliere que j'ai trouvée la plus heureuse dans le traitement de la fievre pestilentielle, lorsqu'elle est compliquée avec inflammation, c'est-à-dire lorsque le malade est jeune, sanguin & vigoureux, que la constitution épidémique est inflammatoire, qu'il souffle un vent du nord, & que l'air est sec ou froid. Dans ces circonstan-

ces, la premiere chose qu'il faut faire est de mettre le malade dans un lit chaud, & d'essayer, par des moyens doux, de provoquer une sueur, afin de détruire d'abord la malignité. Mais si la chaleur augmente, & s'il ne survient ni soulagement ni diminution des symptômes, tirez alors dix onces de sang, & continuez le régime légérement diaphorétique, pour exciter cette sueur qui suit toujours la saignée chez les personnes sanguines & vigoureuses, & qui fait cesser le mal-aise de l'estomac, ou le trouble des intestins, s'il n'est que symptomatique & l'effet du spasme ou de l'orgasme.

Mais si l'estomac est malade & la langue sale, on doit donner après la saignée un léger vomitif : ou, si les intestins sont tourmentés, & si la bouche est mauvaise, on administrera la tisanne purgative, parce que l'opération de l'un ou de l'autre de ces médicaments donnés après la saignée, lorsque le cas le demande, n'empêchera pas la sueur salutaire, chez les personnes vigoureuses.

Si, après l'une ou l'autre de ces évacuations, les symptômes de l'inflammation n'étoient pas calmés au bout de vingt-quatre heures, il seroit nécessaire de faire une seconde saignée, qui seroit suivie d'une seconde sueur, qu'on traiteroit comme la premiere, & qu'on favoriseroit par des boissons chaudes, cordiales & diaphorétiques, données pendant vingt-quatre heures. A cette époque de la maladie on peut juger de l'effet de la seconde saignée, & distinguer lesquels dominent le plus, des symptômes de l'inflammation, ou de ceux de la malignité. Si ce sont les premiers, une troisieme saignée peut être nécessaire, & je n'ai jamais vu qu'on eût été obligé d'en faire davantage pour réduire à un juste degré l'inflammation, compliquée avec la contagion pestilentielle. Le plus souvent une large saignée faite à propos dans le lit, a suffi pour préparer la voie à la sueur salutaire. Un excès imprudent de cette évacuation est capable de trop affoiblir le pouls: & ensuite, pour provoquer la transpiration, on est forcé d'a-

voir recours à des alexipharmaques plus puiſſants que ceux qui auroient d'abord été néceſſaires. Le *vin* eſt le meilleur de tous, & il peut même être avantageux d'appliquer les *véſicatoires*, qui agiſſent non-ſeulement comme ſtimulants, mais encore, après une ſaignée copieuſe, comme diſſolvants du ſang viſqueux.

Lorſque la ſueur ſalutaire eſt une fois établie, elle doit être entretenue pendant quarante-huit heures, & enſuite un purgatif devient néceſſaire. Mais le régime diaphorétique doit être continué juſqu'à ce qu'on voie ceſſer tous les ſymptômes de malignité. Vers la fin, dans les cas de grande foibleſſe après les évacuations conſidérables, le *quinquina* produit un excellent effet comme reſtaurant & comme ſtomachique.

CHAPITRE IV.

De la Fievre peſtilentielle compliquée avec putridité.

LE mois de Juillet produit dans nos tempéraments une révolution univerſelle, par laquelle l'épaiſſiſſement inflammatoire eſt détruit : & une nouvelle conſtitution prend ſa place, accompagnée du relâchement des ſolides, de la diſſolution du ſang & de l'âcreté des humeurs. Cette nouvelle conſtitution s'appelle ordinairement la conſtitution putride épidémique. Or il eſt évident qu'un ferment âcre & volatil, tel que le germe de la fievre peſtilentielle, s'unit promptement à une telle conſtitution, & l'irrite.

J'ai ſouvent deſiré que Sydenham eût vu cette eſpece de fievre peſtilentielle : mais il ſe déroba à lui-même l'occaſion de l'obſerver, en quittant Londres au mois de Juin 1665, avant que la conſtitution putride eût

commencé à se manifester. Ce médecin écrivit son chapitre sur la fievre pestilentielle en 1667, un an après que la peste eut cessé d'exercer ses ravages dans Londres; & il paroît, par son abrégé de la constitution épidémique des années 1665 & 1666, que, dans le mois de Mars 1665, la synoque non putride, contre le cours ordinaire des autres années, disparut, & fit place aux véritables fievres inflammatoires non-rémittentes, auxquelles le germe de la fievre pestilentielle s'étant joint, produisit cinq nouveaux symptômes, différents de ce que Sydenham avoit accoutumé de voir dans les simples fievres inflammatoires de la même saison.

1° La douleur de tête fut plus violente.

2° Le vomissement fut plus considérable.

3° La diarrhée, que l'on prévenoit ordinairement dans les premieres fievres par un vomitif, étoit provoquée dans celle-ci par le même remede, & ensuite le vomissement continuoit.

4° Les parties externes étoient se-

ches, comme dans la fievre de la conſtitution précédente, (la ſynoque non putride) mais, après la ſaignée ſur-tout, il ſurvenoit facilement une ſueur, &, en la favoriſant, les ſymptômes devenoient bientôt plus modérés. Cela pouvoit avoir lieu dans tous les temps de la maladie; au lieu que dans la conſtitution précédente (la ſynoque non putride) on ne pouvoit pas le tenter sûrement avant le treizieme ou le quatorzieme jour, & il n'en réſultoit pas un effet auſſi avantageux, (*ce qui prouve la qualité ſudorifique du poiſon abſorbé.*)

5° Le ſang tiré des veines dans cette fievre reſſembloit ſouvent, par ſa couleur, à celui des perſonnes attaquées de pleuréſie ou de rhumatiſme, mais il étoit moins viſqueux; (*ce qui étoit dû à la qualité diſſolvante du poiſon ajouté* (a).

(a) *Prægreſſâ hyeme frigidiſſimâ, & ſicco gelu in veris uſque tempora indeſinenter perdurante, cùm ex improviſo ſolveretur, fine Sc.* Martii, *ineunteque, ex Anglorum computo, anno* 1665, Peripneumonia, Pleuritides,

Par ce paragraphe, & même par le chapitre entier sur cette fievre, je regarde comme évident que la fievre pestilentielle de Sydenham prit sa naissance d'un germe ou d'une contagion pestilentielle ajoutée à une vé-

---

Anginæ, *aliique id genus morbi inflammatorii magnam derepente stragem edebant : quo ipso tempore caput etiam extulit* febris *quædam* continua epidemica, *à febrium continuarum genio, quæ præcedenti constitutione vigebant, longè diversa ; quarum vix ullæ ex anni tempestate solebant invadere. Dolor capitis quàm in priore illa intensior, & vomituritiones adhuc magis immanes ad hanc febrem accedebant ; in plerisque diarrhœa, quam prius diximus assumpto emetico præcaveri potuisse, jam ab eodem provocabatur, nec tamen cessabat vomituritio. Externa hîc pariter ac in febribus constitutionis præcedentis sicca reperiebantur, attamen, præmissâ maximè venæ sectione, æger in sudorem solvi poterat, quo provocato leviora mox symptomata ; atque hoc nullo non morbi tempore fieri potuit, cùm in febre prægressâ nec tutò ante diem 13 vel 14 id tentaveris, nec facilè voti fueris compos. Sanguis sæpè pleureticorum & rhumatismo laborantium sanguinem colore referebat, non verò usque adeo gelatina illa albescente quâ illorum sanguis prætexitur.* Tom. 1, sect. 2, cap. 1, pag. 62.

ritable conſtitution inflammatoire, & fut une ſynoque inflammatoire non-rémittente, maligne, différente de la fievre rémittente, maligne, critique de Roupe, & encore plus de la fievre putride & maligne d'Huxham, ou de la ſynoque putride maligne qui eſt le ſujet de ce chapitre.

La véritable fievre putride ne fut pas ſérieuſement conſidérée par Sydenham avant le mois de Juillet de l'année 1667, & en conſéquence il l'appelle la conſtitution épidémique de 1667, 1668 & 1669, enſorte qu'il n'en publia l'hiſtoire qu'en 1670; & il ne paroît pas qu'il ait rencontré la fievre peſtilentielle durant ces années, ni même après, ce qui peut encore plus avoir eu lieu, ſi ſa pratique s'eſt alors bornée aux gens aiſés, qui ne ſont pas autant expoſés à cette ſorte de contagion.

Je conclus donc que Sydenham n'a jamais vu la contagion peſtilentielle jointe à la ſynoque putride. Mais il a vu le *virus* de la petite-vérole joint à la conſtitution putride dans l'été des années 1674 & 1675; & par

conſéquent il a obſervé que la petite-vérole, quoiqu'elle ait été douce & réguliere pendant le printemps, devint putride, anomale & maligne, à meſure que la conſtitution putride fit des progrès. Sydenham donna toute ſon application à cette fievre compoſée, &, avec ſa pénétration ordinaire, il en rechercha la nature. Or il ſentit bientôt la néceſſité de faire principalement attention à la fievre putride, & d'ordonner, par conſéquent, le régime antiſeptique le plus puiſſant, qui fut le ſeul moyen par lequel il parvint à triompher de cette maladie terrible, regardée juſqu'alors comme incurable; &, par ce coup de maître, il a jetté de meilleurs fondements pour le traitement de toutes les fievres malignes compliquées avec une ſynoque non putride, que la plupart des autres auteurs qui ont expreſſément écrit ſur chacune d'elles.

Mon deſſein eſt de faire l'hiſtoire, non d'une fievre putride ordinaire rendue maligne par un mauvais traitement, mais des effets d'une véritable contagion peſtilentielle, maligne

par eſſence, jointe à une fievre putride, & produiſant des ſymptômes qui n'appartiennent pas naturellement aux fievres putrides ou bilieuſes ſimples, tant qu'elles ſont bien traitées, quoiqu'ils puiſſent être ajoutés aux unes ou aux autres, & produire ainſi une fievre compoſée participant de la nature des deux.

« Je ſçais, dit Huxham (*a*), que » l'épithete de *maligne*, qu'on a donné à certaines fievres, n'eſt plus ſi » fort en uſage depuis quelques années. Il eſt vrai qu'on s'en eſt ſervi » ſouvent pour couvrir l'ignorance, » ou augmenter le mérite de la cure ; » mais cependant cette dénomination » n'eſt pas ſans fondement dans la » nature, ou du moins quelqu'autre » qui puiſſe déſigner la fievre que je » décris, & la diſtinguer de la fievre » inflammatoire ordinaire. En effet, » le terme de *fievre inflammatoire* ſup-

(a) *Eſſai ſur les Fievres*, par M. J. Huxham, traduct. nouv. ſur la troiſieme édit. Angloiſe, édit. de 1765, pag. 140.

» poſe qu'il y a d'autres eſpeces de » fievres. Il eſt peut-être indifférent » de les appeller putrides, malignes » ou peſtilentielles : lorſqu'il paroît » des pétéchies, on les appelle *pété-* » *chiales ;* ſi elles ſont produites par » contagion, *contagieuſes*. Je ne diſ- » puterai pas ſur les mots ; mais il » en faut néceſſairement pour com- » muniquer nos idées, &, quand on » a ſoin de les bien définir, on a tort » de chicaner deſſus.

» J'ai toute la vénération poſſible » pour la mémoire du grand *Syden-* » *ham*, mais j'oſe dire cependant que » s'il n'avoit pas traité toutes les fie- » vres, & même la peſte, comme des » maladies purement inflammatoires, » ſa pratique auroit été plus exacte » & plus digne d'être ſuivie, étant » extrêmement bien adaptée à la viſ- » coſité inflammatoire ; mais il eſt » certain qu'elle ne mérite pas d'être » toujours imitée, même dans la pe- » tite-vérole, qu'il a ſi admirable- » ment bien décrite, & plus judicieu- » ſement traitée. On ne ſçauroit dou- » ter qu'il n'y ait des fievres qui de-

» mandent quelque chose de plus que
» des saignées, de la petite-bierre &
» des purgations. Traiteroit-on ainsi
» une fievre lente nerveuse? Quel-
» ques especes de petite-vérole, de
» fievres pétéchiales, miliaires, peu-
» vent-elles être conduites de cette
» maniere? J'en appelle à tout prati-
» cien expérimenté & raisonnable.
» Mais rendons honneur à qui il est
» dû: c'est avec raison qu'il rejetta
» le régime chaud, tout de feu, &
» les sudorifiques qu'on employoit
» communément alors dans toutes
» les especes de fievres, & qu'il in-
» troduisit les évacuations & un ré-
» gime rafraîchissant, délayant &
» tempéré; méthode beaucoup pré-
» férable dans toutes les especes de
» fievres inflammatoires & ardentes.
» Il est vrai que des évacuations seules
» & des délayants froids & aqueux
» ne conviennent pas indifféremment
» dans toute sorte de tempéraments
» & de fievres. On pousse quelquefois
» les méthodes opposées trop loin;
» une opinion favorite peut obliger
» un médecin à éteindre presqu'en-

» tiérement le feu vital, & une autre » à mettre tout en feu, de peur que » les miasmes destructeurs ne se lo- » gent quelque part. »

Le respect que j'ai pour Sydenham ne me permet pas de laisser passer ce que dit Huxham dans l'endroit de son ouvrage que je viens de citer, sans faire remarquer l'injustice & la fausseté de sa critique à l'égard de cet illustre médecin. En effet, comment Huxham peut-il dire, avec quelque ombre de vérité, que Sydenham a traité toutes les fievres indifféremment comme des maladies purement inflammatoires? Ce dernier ne recommande-t-il pas expressément le traitement diaphorétique pour la synoque non putride après le dixieme jour, & la méthode antiseptique pour la fievre de Juillet? méthode qu'il a portée au plus haut degré, en donnant l'*acide minéral* dans toute la boisson ordinaire, lorsque la même fievre étoit compliquée avec la petite-vérole. Ne fait-il pas usage des *vésicatoires* dans tout le commencement de la fausse péripneumonie? Enfin n'a-t-il pas

guéri la peſte & la fievre peſtilentielle par les ſudorifiques les plus puiſſants, adminiſtrés dans le principe du mal? Certes, il eſt bien malheureux que les ouvrages d'un auteur tel que Sydenham ne ſoient pas lus avec plus d'attention, & qu'on ne les comprenne pas mieux.

Quoiqu'Huxham ait fait mention des effets du poiſon peſtilentiel ſur les perſonnes de différente conſtitution, il n'a cependant pas pris garde aux changements produits dans ces différentes conſtitutions par le changement des ſaiſons, qui, comme il a déja été obſervé ſouvent, donne naiſſance à une certaine variété de fievres, qui ſe ſuccedent réguliérement, & dont les unes ou les autres ſont particulieres à chaque ſaiſon, ce qui établit une différence conſidérable dans les ſymptômes qui dépendent de la même eſpece de contagion.

J'ai déja traité de la complication inflammatoire qui tient ſa place parmi ces différentes complications: je vais à préſent conſidérer les conſti-

tutions putride & bilieuſe, jointes à la contagion peſtilentielle.

Par *fievre putride peſtilentielle* j'entends une fievre compoſée qui a deux ordres de ſymptômes naturellement indépendants l'un de l'autre, quoiqu'ils puiſſent quelquefois ſe rencontrer enſemble dans le même ſujet, & s'irriter réciproquement. J'appelle les premiers de ces ſymptômes *peſtilentiels*, parce qu'ils dépendent de la contagion ou des miaſmes malins. J'appelle les autres *putrides*, parce qu'ils ſont les mêmes que ceux du *typhus* d'Hippocrate, de la fievre varioleuſe de Sydenham, ou de cette conſtitution de fievres communément appellées putrides, réguliérement & chaque année épidémiques dans cette ville, depuis le commencement de Juillet juſqu'à la fin de Septembre.

Je ferai d'abord ſéparément l'énumération des ſymptômes particuliers à la contagion & à la putridité, & enſuite je les ferai voir exiſtants enſemble. Par ce moyen, j'éviterai toute confuſion; & je donnerai, j'eſpere, une idée plus claire du ſujet

dont nous traitons, qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, parce qu'on a confondu les phénomenes qui se rencontrent dans cette fievre compliquée, sans marquer la différence occasionnée par la variété des tempéraments, & les constitutions épidémiques opposées, avec lesquelles elle peut être & est en effet souvent unie. En séparant & en distinguant ces phénomenes de la maniere que je me propose de le faire, le médecin, même sans expérience, sera en état, lorsqu'il rencontrera cette fievre composée, de discerner lesquels des symptômes de putridité, ou de ceux de malignité & de contagion, seront prédominants, connoissance dont dépend toute la sagacité nécessaire pour traiter cette fievre avec succès. Pour remplir cet objet, je serai obligé de répéter plusieurs choses que j'ai déja dites, mais d'ailleurs j'y mettrai autant de détail & de clarté qu'il me sera possible.

Les symptômes pathognomoniques ordinaires d'une fievre putride dans le mois de Juillet & les jours

caniculaires, ſont, ſuivant Sydenham, au nombre de huit.

1° « Le malade ſe plaignoit d'une » douleur au creux de l'eſtomac, & » qui étoit telle qu'il ne pouvoit pas » ſouffrir qu'on y touchât. Je ne me » ſouviens pas d'avoir obſervé ce » ſymptôme dans aucune autre ma- » ladie que dans cette fievre. »

2° « La douleur de tête, la cha- » leur de tout le corps & les pété- » chies ſe manifeſtoient aſſez ſenſi- » blement dans pluſieurs cas. »

3° « Il y avoit peu de ſoif. »

4° « La langue fut aſſez ſouvent » comme celle des perſonnes qui ſont » en bonne ſanté : elle fut cependant » quelquefois blanche, très-rarement » ſeche, & jamais noire. »

5° « Les ſueurs ſpontanées & abon- » dantes étoient communes dans le » commencement de la maladie, mais » ſans procurer aucun ſoulagement ; » & lorſqu'elles étoient provoquées » par un régime & des médicaments » chauds, il y avoit à craindre que » le malade ne tombât dans le dé- » lire : de plus, le nombre des pé-

» téchies augmentoit, & tous les au-
» tres ſymptômes devenoient plus
» violents. »

6° « Un dépôt dans l'urine, qui
» paroiſſoit aſſez louable dès le com-
» mencement de la maladie, faiſoit
» eſpérer pour le ſalut du malade ;
» mais il n'étoit jamais mieux ſou-
» lagé qu'après la *diaphoreſe* dont
» nous avons parlé. » (*Chez pluſieurs l'urine reſſemble ſeulement à l'urine de jument, mais elle ne dépoſe pas.*)

7° « Cette maladie, mal traitée,
» devenoit ordinairement très-opi-
» niâtre, & ne ſe terminoit ni par au-
» cune criſe, ni ſpontanément comme
» les autres fievres ; mais, accompa-
» gnée des plus cruels ſymptômes,
» elle tourmentoit le malade pendant
» ſix ou huit ſemaines, à moins que
» la mort ne ſurvînt & n'y mît fin
» plutôt. »

8° « Un ptialiſme quelquefois aſ-
» ſez abondant venoit vers la fin,
» pourvu qu'aucune évacuation con-
» ſidérable n'eût précédé, & qu'on
» eût fait uſage des juleps rafraîchiſ-
» ſants : & ce ptialiſme mettoit fin à
la

» la maladie contre toute eſpérance, » pourvu qu'on ne l'interrompît pas » par les évacuations, (*qui ne ſont » plus alors de ſaiſon*) ou par l'uſage » des médicaments échauffants. Mais » le régime & les évacuations con- » venables faiſoient bientôt diſparoî- » tre toute la fievre, ſoit qu'elle fût » accompagnée d'une diarrhée, ſoit » qu'elle ne le fût pas. La phrénéſie, » les pétéchies, les taches miliaires » & les aphtes, n'étoient, pour la » plûpart, que la ſuite d'un mauvais » traitement (*a*). »

(a) *Ità ſe hîc res habuit : doluit æger in regione, quæ cordis ſcrobiculo ſubjicitur, nec ſuſtinuit, ut manu illa premeretur; quod quidem ſymptoma non memini me obſervâſſe in alio morbo præter hanc febrem, & hanc ſpeciem variolarum. Capitis dolor, & calor totius corporis, & etiam petechiæ, ſatis manifeſto indicio ſe prodebant. Sitis interim non urgebat. Lingua ſanorum ſimilis non rarò comparuit, niſi quod quandoque albida, ſicca rariſſimè, nunquam verò nigra. Æger in ſpontaneos eoſque effuſiſſimos ſudores ab initio morbi ſolvebatur, ſed cum nullo levamine; quin imò, ubi calidioribus medicamentis & regimine provocabantur iſti, periculum erat ne mox phrenitide corriperet.*

Voilà tous les symptômes naturels aux fievres putrides, dont j'ai déja

---

tur. Petechiarum insuper numerus augebatur, atqua alia symptomata adhuc efferebantur omnia. Urinæ separatio, quæsatis videbatur laudabilis vel *ab initio, spem faciebat salutis; neque tamen æger magis exindè in melius proficiebat, quam post diaphoresim, de quâ prius diximus. Si minus rectè tractaretur hic morbus, diutissimè protrahebatur plerumque; neque crisi aliquâ factâ, nec sponte more aliarum febrium desinens, sed vehementibus symptomatis miserum excrucians ad septimanas sex vel octo, nisi mors intercederet.* Ptyalismus *quandoque satis copiosus sub finem accedebat, si nempe nulla insignior præcesserat evacuatio, atque ægro julapia refrigerantia imperata fuerant, quo quidem, si neque evacuationibus, neque usu medicamentorum calidorum fuerit interceptus, morbus ultra spem omnem fugam sibi quærebat... Neque etiam* diarrhæa, *quæ fibrim hanc sæpissimè concomitatur, me à dictâ methodo vel latum unguem dimovit; quin imò expertus sum nihil huic profluvio sistendo æquè conducere atque venæ sectionem, & sanguinis contemperationem,* aquâ hordei, sero lactis, *atque aliis suprà nominatis procurandam... Ita ut non rarò* phrenesis, petechiæ, *cæteraque pessimi ominis symptomata mox hujusmodi sudores exciperent, quæ non tam à morbi* malignitate, *quam* siniſtro regimine *oriri videbantur.* Tom. 1, sect. 3, cap. 3, pag. 98, 101, 102.

donné deux exemples, l'un ſans fréquence du pouls, l'autre avec fréquence du pouls, beaucoup de chaleur, &c. &c. (*a*).

Conſidérons en ſecond lieu les ſymptômes naturels & ordinaires de la fievre peſtilentielle dans une conſtitution ſaine, & nous les trouverons tels qu'on peut les attendre d'un poiſon abſorbé, dont la nature eſt âcre, volatile, pénétrante, alcaleſcente & narcotique, capable de corrompre les humeurs du corps, de détruire la conſiſtence naturelle du ſang, & d'irriter tout le ſyſtême nerveux. Il doit donc réſulter un dérangement conſidérable de toutes les fonctions, à proportion du degré de virulence de ce poiſon, de ſa quantité, & de ſon ſéjour plus ou moins long dans le corps. Les perſonnes les plus ſaines & les plus vigoureuſes doivent promptement s'appercevoir de ſes effets déléteres : mais s'il reſte longtemps dans les voies de la circula-

(*a*) Voyez le tom. 2, pag. 60 & 61.

tion, ou s'il rencontre des sucs âcres; il assimilera à sa nature une grande partie de nos humeurs; &, s'il se dépose sur quelqu'organe foible, cet organe sera bientôt détruit par son acrimonie, à moins qu'il ne reçoive un secours prompt & administré par une main habile.

Quoi qu'il en soit, les premiers symptômes qui paroissent doivent dépendre de l'irritation, & par conséquent ils sont nerveux, semblables à ceux que j'ai déja attribués à la fumée de tabac (*a*), & qui furent très-sensibles dans la maladie de la jeune religieuse de l'hôpital de Rouen (*b*).

1° Un abattement subit & extraordinaire des esprits, avec prostation des forces.

2° Un caractere de crainte ou de chagrin imprimé sur le visage, avec des yeux gros & humides, des levres pâles, des pleurs, un teint mélangé de différentes couleurs, & une voix basse, foible & tremblante.

(*a*) Voyez ci-dessus pag. 21.
(*b*) Voyez ci-dessus pag. 47.

3° Une douleur de tête, particuliérement à la partie postérieure, accompagnée de pesanteur & de vertige.

4° Une douleur vive dans les yeux.

5° Un frisson considérable, avec un sentiment de douleur & de lassitude universelle, particuliérement dans les lombes, & une douleur légere dans le gras des jambes.

6° L'estomac & les intestins sont quelquefois malades, sans que la langue soit sale, lorsque la personne étoit en bonne santé au moment de la contagion.

7° Le plus communément, les malades se plaignent d'un mauvais goût & d'une mauvaise odeur, enforte qu'ils crachent & se mouchent souvent, comme s'ils s'efforçoient en vain d'évacuer quelque matiere dont le goût ou l'odeur les incommode.

Voilà les premiers symptômes naturels & pathognomoniques de cette contagion, tels que mes propres observations me les ont fait voir, & qui, joints aux huit ou dix symptô-

mes des fievres putrides ſimples que j'ai expoſés ci-deſſus, préſentent le tableau de tous les premiers ſymptômes naturels de la véritable fievre putride, unie à la fievre maligne. Le grand nombre d'autres ſymptômes, recueillis par Huxham & d'autres auteurs, appartiennent plutôt aux fievres, maligne inflammatoire, maligne catarrheuſe & maligne humorale, & ne ſont que des variétés qui ſe rencontrent dans cette fievre, comme dans toutes, ſuivant leur traitement & leur durée.

Au reſte, il eſt vrai que la matiere qui occaſionne la fievre putride eſt d'une nature ſi ſemblable aux miaſmes malins de la fievre peſtilentielle, qu'ils ſont plus diſpoſés à s'unir dans le même ſujet, & que leur force en eſt réciproquement augmentée : ce qui explique pourquoi la fievre peſtilentielle eſt plus commune & plus dangereuſe dans l'été, durant les conſtitutions putrides & bilieuſes, que dans les autres ſaiſons de l'année. Mais ce poiſon peut encore être & eſt fréquemment joint aux autres

fievres, & il eſt aiſé de le diſtinguer par les ſymptômes qui lui ſont particuliers, leſquels ne ſe rencontrent pas, au même nombre & au même degré, dans aucune fievre *commune*, lorſqu'elle eſt ſimple, & qu'elle n'eſt pas compliquée avec ce poiſon ou quelqu'autre.

Le tempérament du malade introduit une autre différence très-conſidérable à l'égard du nombre & de la violence des ſymptômes. Dans le cas de cette jeune religieuſe de l'hôpital de Rouen (*a*), il y avoit une conſtitution ſaine, & une force naturelle de tempérament, capables de réſiſter & de chaſſer le poiſon, avant qu'il ait eu le temps de cauſer un grand dommage. Mais, lorſqu'il ſe loge chez les perſonnes d'un tempérament foible, délicat, nerveux ou d'une conſtitution mal ſaine, lorſque le ſang eſt âcre & diſſous, ou lorſque les premieres voies ſont chargées de matieres impures, les ſymp-

(*a*) Voyez ci-deſſus, pag. 47.

tômes deviennent bien plus considérables par leur nombre, leur violence, leur durée & leur effet.

Pour développer ce sujet, je vais donner l'observation d'une véritable fievre putride & maligne composée, dont fut attaquée une personne qui jouissoit naturellement d'une constitution saine: & ensuite je ferai quelques remarques sur les variétés qu'on rencontre dans cette fievre, aussi-bien que sur la méthode de la traiter lorsqu'elles ont lieu.

IVe OBSERVATION.

Vers la fin de Juillet 1773, je fus appellé pour voir une femme âgée de trente ans, jouissant naturellement d'une bonne santé, possédant de belles couleurs, ayant de la disposition à devenir grasse, mais observant bien les regles de la tempérance. Cette femme, lorsque je la vis pour la premiere fois, souffroit tant, & elle étoit dans un tel degré de frisson & d'anxiété, qu'il lui fut à peine possible de m'instruire de son état.

1° Le friſſon étoit comme celui d'une fievre quarte. La malade ſe plaignoit quelquefois de bouffées de chaleur qui duroient une minute, mais ſa peau ne fut pas même chaude un ſeul inſtant.

2° Elle avoit une douleur violente au creux de l'eſtomac, qui paroiſſoit enflé, & qui étoit ſi ſenſible qu'elle ne pouvoit pas ſupporter la plus légere preſſion.

3° Le ventre étoit tendu, & elle avoit de fréquentes envies d'aller à la ſelle, mais qui n'étoient ſuivies d'aucune évacuation. Elle éprouvoit auſſi des douleurs dans les inteſtins.

4° Sa langue étoit jaune, ſale & humide.

5° Son eſtomac rejettoit tout, même le fruit & l'eau froide.

6° Son urine étoit comme l'urine de jument, en petite quantité, & exhalant une mauvaiſe odeur.

7° Son pouls étoit petit, mou & vîte.

8° Elle avoit un air accablé. Ses yeux étoient éteints, gros & humides. Son teint étoit pâle.

9° Elle étoit sans forces, & ses esprits étoient abattus.

10° Sa voix étoit tremblante.

11° Elle disoit qu'elle se sentoit mal par-tout le corps. Elle avoit des crampes ou des spasmes dans les jambes.

12° Mais sa douleur la plus considérable étoit à la partie postérieure de la tête, laquelle s'étendoit jusqu'aux yeux.

Tant de symptômes se manifestant à la fois, & avec tant de violence, me surprirent. Néanmoins, je ne soupçonnai en aucune façon la contagion, &, prenant cette maladie pour une fievre putride ordinaire, qui étoit alors épidémique, j'ordonnai un fort vomitif. Aussi-tôt après je fis prendre l'apozême purgatif de Sydenham, en le réitérant d'heure en heure jusqu'à ce qu'il eût réellement provoqué les selles, & je recommandai en même temps de délayer copieusement avec les liqueurs légérement acides, chaudes ou froides, au gré de la malade. Mais je fus très-

ſurpris de voir qu'elle préférât la boiſſon chaude à la froide.

Je retournai la voir le lendemain de bon matin, & je trouvai que le vomitif & le purgatif avoient bien opéré, en évacuant une grande quantité d'une matiere puante & qui avoit la couleur du citron. La douleur & le mal-aiſe de l'eſtomac étoient plus modérés, mais il conſervoit encore une ſi grande ſenſibilité, qu'il ne pouvoit pas ſupporter la preſſion. Le purgatif avoit détruit la tenſion du ventre, & fait ceſſer les ténesmes. Mais la malade ſe plaignoit alors beaucoup d'une douleur dans les lombes, qui s'étendoit juſqu'au dos & aux épaules, & qui étoit jointe à la premiere douleur de la partie poſtérieure de la tête. Les autres ſymptômes ſubſiſtoient comme auparavant.

Je conclus encore que ce n'étoit qu'une fievre putride. En conſéquence, j'ordonnai qu'on continuât les liqueurs antiſeptiques, & qu'on réitérât le ſoir le purgatif, qui opéra encore ſouvent avant le matin &

pendant une partie du troiſieme jour.

Le matin du quatrieme jour, la langue étoit aſſez nette. L'eſtomac ne reſſentoit plus de douleur & ne rejettoit rien. Les inteſtins étoient dans un état tout-à-fait tranquille, & il ne reſtoit ni diarrhée, ni ténesmes, enſorte que tous les ſymptômes pathognomoniques de la fievre putride étoient diſparus. Mais tous les ſymptômes nerveux étoient augmentés : car le caractere de crainte & de chagrin étoit imprimé ſur le front de la malade ; ſes yeux ne pouvoient ſupporter la lumiere, & éprouvoient une douleur exceſſive ; l'abattement des eſprits & la proſtration des forces étoient très-conſidérables ; la douleur de la tête, du cou & des épaules, étoit plus vive ; le ſpaſme dans le gras des jambes cauſoit le plus grand mal ; le pouls étoit petit, irrégulier, & battoit cent vingt fois dans une minute ; enfin la malade ſommeilloit ſouvent, mais elle n'étoit pas réparée.

Je fus convaincu par ces phénomenes qu'il y avoit une malignité

cachée ; & en conſéquence j'ordonnai toutes les choſes propres à exciter une ſueur, qui vint en effet très-bien après la ſeconde boiſſon ſudorifique, & qui fut bien favoriſée par les boiſſons chaudes, antiſeptiques & cordiales, priſes en grande quantité. Au bout de cinq heures, les ſymptômes étoient beaucoup diminués, le pouls ne battoit plus que cent fois dans une minute, &, le lendemain matin, ſes pulſations n'alloient plus qu'à quatre-vingt-ſix dans le même eſpace de temps. En un mot, au bout de quarante heures, à compter du moment où la ſueur commença à paroître, la fievre fut entiérement jugée. La malade fut enſuite purgée avec la *crême de tartre* & la *rhubarbe*, ce qui fut enſuite répété le ſeptieme jour au ſoir; & enfin elle ſe rétablit ſi promptement, que, huit jours après, elle avoit auſſi bon viſage & étoit auſſi exempte de toute eſpece d'incommodité, qu'avant ſa maladie.

Ce cas préſente une complication. Il y eut un ordre de ſymptômes qui ne purent être ſoulagés que

par les vomitifs, les purgatifs & les acides; & il y en eut d'autres qui parurent s'irriter par les évacuations, mais qui céderent promptement à une ſueur, facilement excitée, & favoriſée convenablement pendant quarante heures, après leſquelles ils ne revinrent pas, quoique la malade eut été purgée deux fois. Les premiers ſymptômes étoient ceux de la fievre putride épidémique de la ſaiſon, qui, ſi elle eſt abandonnée à la nature, eſt toujours longue & ſouvent dangereuſe, ou qui, ſi elle eſt mal traitée, eſt toujours dangereuſe & ſouvent mortelle. Cependant, lorſqu'on commence le traitement promptement, & lorſqu'on le conduit bien, il n'y a pas de fievre que l'on puiſſe guérir avec plus de facilité, de certitude & de célérité. Hippocrate en a donné une deſcription, mais Sydenham en a le premier recherché la nature. Or, le dernier a trouvé qu'elle ne parvenoit jamais à la coction & à la criſe, comme les autres fievres. Il a obſervé que la nature étoit, le plus ſouvent, inca-

pable d'en triompher ſans un ſecours convenable & adminiſtré à temps: & il a découvert encore que les ſueurs qui venoient dans le commencement de cette fievre, faiſoient plus de mal que de bien; qu'elle ne cédoit jamais qu'à l'évacuation par les inteſtins, d'où elle tire toujours ſon origine; & qu'un vomitif, trois ou quatre purgatifs, & une grande quantité de boiſſon délayante & acide, la guériſſoient communément, pourvu que la conſtitution du malade fût bonne, & qu'on eût commencé de bonne heure le traitement, circonſtances qui eurent lieu à l'égard de la femme qui fait le ſujet de notre obſervation.

J'appelle *malin* le ſecond ordre de ſymptômes: car, 1° ils augmenterent, au lieu de ſe calmer, après que les matieres groſſieres, contenues dans les inteſtins, eurent été évacuées; 2° ils furent tous nerveux, & tout le ſyſtême des nerfs fut affecté comme ſi la malade eut pris quelque poiſon âcre, ſubtil & narcotique; 3° ils ſe modérerent tous promptement

& se dissiperent ensuite par une sueur de quarante heures, durant laquelle le pouls devint de plus en plus lent.

Ces deux fievres unies constituent la véritable fievre putride maligne. Pour la bien traiter, il faut commencer par dompter la fievre putride, & cette opération ne doit pas être abandonnée à la seule nature ; mais on aura soin de donner, dès le commencement de la maladie, les remedes convenables, & ensuite la contagion maligne pourra être facilement dissipée par les sueurs. Chez quelques personnes d'un tempérament sanguin & vigoureux, cette sueur salutaire viendra spontanément, aussi-tôt que la nature sera délivrée de l'oppression occasionnée par l'amas putride ; mais dans tous les cas de langueur, ou lorsque le malade a été affoibli par de grandes évacuations, le régime cordial & diaphorétique devient nécessaire. Je ne vois rien qui puisse empêcher un homme doué d'une certaine sagacité de juger avec précision de l'état de la fievre putride ; &, lorsqu'il s'apperçoit que les remedes en ont

triomphé, c'eſt alors qu'il doit, ſans différer, tâcher de provoquer cette ſueur ſalutaire qui eſt ſeule capable de procurer un ſoulagement réel, en diſſipant la malignité. Les moyens ne ſont ni dangereux ni difficiles, & le degré de ſoulagement indiquera promptement & déterminera le degré auſſi bien que la durée convenable de la ſueur : ſe reſſouvenant toujours que les boiſſons nourriſſantes, acides, cordiales, antiſeptiques, ne retardent pas l'opération de cette ſueur ſalutaire, juſqu'à ce que les ſymptômes de malignité ſoient ceſſés, & qu'il eſt toujours néceſſaire de purger après qu'on a rempli ſes vues en provoquant l'excrétion par les pores de la peau.

Le cas que je viens de rapporter eſt un exemple de ce que ſont les ſecours donnés à temps dans une fievre putride & maligne. Mais ſi la maladie a été long-temps négligée, ou mal traitée, la difficulté eſt alors très-grande.

La mauvaiſe pratique, dans cette fievre, eſt de ſix eſpeces. La pre-

miere consiste à employer la méthode fortement antiphlogistique pour les tempéraments délicats, scorbutiques, & dont les humeurs sont impures ; la seconde, à différer les vomitifs, les purgatifs & les liqueurs antiseptiques nécessaires dans les constitutions putrides & pour les personnes d'un tempérament grossier ; la troisieme, à commencer l'usage des sudorifiques avant de détruire la pléthore chez les uns, & l'amas putride chez les autres; la quatrieme, à différer la méthode diaphorétique trop long-temps après que la fievre *commune* a cessé, & qu'il ne reste plus que la fievre maligne simple; la cinquieme, à arrêter la sueur salutaire, qui procure du soulagement, avant que les miasmes soient suffisamment dissipés, ou à pousser cette sueur trop violemment, ou pendant un temps trop considérable, après que le germe contagieux a été détruit ; la sixieme enfin, à négliger de purger & ensuite de rafraîchir avec la diete restaurante & antiseptique, après que la sueur a eu son plein effet.

J'ai vu commettre toutes ces erreurs dans le cours de mes observations.

CHAPITRE V.

Des Effets que produisent, dans la Fievre pestilentielle, le mauvais traitement & le mauvais état du corps.

APRÈS avoir examiné jusqu'ici la fievre maligne compliquée avec la putride, sans ces altérations qui peuvent dépendre du mauvais traitement ou de la mauvaise constitution du corps, je vais la considérer avec les différents changements qui peuvent survenir ou qui ont réellement lieu par l'une ou l'autre de ces causes, ou par toutes les deux réunies : &, tant que je trouverai les observations d'Huxham bien fondées, je me servirai de ce qu'il dit dans son chapitre sur la fievre putride & maligne.

La situation d'Huxham à Plymouth, durant l'avant-derniere guerre, lui fournit les occasions les plus favora-

bles d'obſerver la fievre peſtilentielle dans tous ſes degrés poſſibles. En effet, il la vit dans un nombre prodigieux de perſonnes des deux ſexes, de tout âge, de différents états, de différentes conſtitutions, dans les priſons, dans les hôpitaux, dans les vaiſſeaux, à la ville & à la campagne. D'ailleurs il étoit doué d'une grande ſagacité; ſes connoiſſances en médecine étoient profondes & appuyées ſur une baſe ſolide; ſon penchant naturel le portoit au ſoulagement des malades; il exerçoit avec un zele infatigable les devoirs d'une profeſſion qu'il aimoit plus que toute autre; ſes obſervations étoient juſtes, & l'on peut compter ſur la fidélité de ce qu'il rapporte; enfin il n'avoit à protéger aucune théorie particuliere, & par conſéquent il ne viſa qu'à la découverte de la vérité. La liſte qu'il nous a laiſſée des ſymptômes de la fievre peſtilentielle, montre évidemment qu'il l'a obſervée avec tous ſes phénomenes & dans tous ſes temps: & il a auſſi connu la nature de ſa cauſe, qui, dit-il, doit ſon origine

quelquefois à la ſeule acrimonie agitée par la fievre qui ſurvient, mais ordinairement à la contagion. Or, cette contagion ou les miaſmes peſtilentiels ne ſont que des ſels animaux très-volatils & très-ſubtils : ce que paroît prouver la génération des fievres peſtilentielles par les exhalaiſons putrides des cadavres, après les batailles, les ſieges, &c. &c.

En effet, les obſervations d'Huxham, tant ſur la nature que ſur le traitement de cette fievre peſtilentielle, quadrent ſi bien avec ce que j'ai remarqué, qu'il auroit laiſſé peu de choſe à ajouter ou à changer à ce qu'il a écrit, s'il eût diviſé ſon ſujet ſuivant la variété des tempéraments & des conſtitutions épidémiques avec leſquelles il doit avoir vu cette maladie compliquée. Mais, en s'efforçant de le comprendre tout entier dans un chapitre aſſez court, il a donné une liſte de ſymptômes qu'on ne rencontre pas tous enſemble dans aucune ſaiſon de l'année, ni dans aucun temps de la maladie, & qu'on ne voit pas réunis dans la même per-

ſonne, quoiqu'il ait très-bien ſenti qu'il étoit utile de diſtinguer combien la fievre, dépendante de la même contagion, pouvoit varier ſuivant la différence des tempéraments; & c'eſt ce qu'il a voulu faire remarquer, lorſqu'il dit que des perſonnes de tempérament différent, quant à l'état des ſolides & des fluides, pouvant être attaquées des mêmes maladies contagieuſes, il eſt néceſſaire d'employer des méthodes de traitement fort différentes dans les différents cas (*a*).

Après tout, Huxham eſt de tous les auteurs que je connoiſſe celui qui a le mieux écrit ſur la fievre en queſtion. Je vais donc mettre ſous les yeux du lecteur la liſte des ſymptômes qui la caractériſent, en me ſervant des propres expreſſions de ce médecin : &, quant à quelques obſervations ou quelques explications courtes que j'ajouterai dans les endroits ou je les jugerai néceſſaires,

(a) *Eſſai ſur les Fievres*, chap. 8, pag. 164.

je les mêlerai à ſon texte, afin de ne pas interrompre le ſujet. J'aurai ſoin ſeulement de les diſtinguer par les *caracteres italiques*.

Les ſymptômes de la fievre putride & maligne, ſuivant Huxham (*a*), ſont ceux qui ſuivent :

« En général cependant ces fie-
» vres attaquent avec beaucoup plus
» de violence que les fievres lentes
» nerveuſes (*a*) ; les friſſons, lorſqu'il
» y en a, ſont plus forts, (& quel-
» quefois ils le ſont beaucoup, *dans*
» *les tempéraments foibles*) les chaleurs
» plus vives, *plus mordantes* & plus
» durables, quoique dans les com-
» mencements elles arrivent ſubite-
» ment, qu'elles ſoient paſſageres &
» rémittentes, *c'eſt-à-dire qu'elles ſe*
» *mêlent alternativement avec un friſſon*
» *qui revient fréquemment, & un ſenti-*
» *ment de froid pendant pluſieurs heures*

(*a*) *Ibid.* chap. 8, pag. 131.

(*b*) Voyez, tom. 1 de cet ouvrage, le chapitre ſur la ſynoque non putride, pag. 237, où ſe trouve l'explication de la fievre lente nerveuſe d'Huxham.

» *jusqu'à ce que la fievre soit bien déve-*
» *loppée.* Le pouls est plus tendu, ou
» plus dur, *c'est-à-dire que l'artere n'é-*
» *chappe pas au toucher après chaque*
» *pulsation, mais continue à se faire*
» *sentir plus comme une corde tendue*
» *& tremblante, que comme un pouls*
» *distinct*, communément fréquent &
» petit, quoique quelquefois il soit
» lent & régulier en apparence pen-
» dant quelque temps, ensuite ondu-
» lant, inégal & *mou.* Le mal de tête,
» le vertige, les nausées & le vomis-
» sement sont beaucoup plus considé-
» rables, même dès le commence-
» ment. Quelquefois on sent une dou-
» leur fixe très-vive dans une ou dans
» les deux tempes, ou au dessus de
» l'un ou des deux sourcils, souvent
» au fond des orbites *& des prunelles ;*
» les yeux paroissent toujours char-
» gés, appesantis, jaunâtres, & sou-
» vent un peu enflammés ; *non pas*
» *comme cette inflammation que l'on*
» *voit dans les fievres très-inflammatoi-*
» *res, accompagnées d'un pouls fort &*
» *plein, mais comme celle où la consis-*
» *tence du sang est détruite, & où la*
» *couleur*

» *couleur de la conjonctive eſt altérée*, » (ab errore loci, *comme on dit dans* » *les écoles*) *par l'effet des globules rou-* » *ges du ſang, qui ſont diſſouts, & qui* » *pénetrent juſques dans les vaiſſeaux* » *ſéreux.* Le viſage eſt bouffi & plus » livide que de coutume. Ordinaire- » ment les arteres temporales battent » beaucoup, & les malades éprou- » vent un tintement d'oreilles très- » incommode : ſouvent auſſi ils ſen- » tent des battements dans l'artere » carotide, à meſure que la fievre » fait des progrès, quoique le pouls » puiſſe être petit & même lent : ce » ſymptôme eſt un ſigne qui annonce » le délire, & provient en général » de quelque grande obſtruction dans » le cerveau. *En effet, l'inflammation* » *des yeux & le tintement des oreilles* » *ſont auſſi de la même nature, & ac-* » *compagnent ſouvent le battement des* » *carotides.* »

Quoique ces ſymptômes, dont Huxham a fait mention, ſoient plus fréquents dans la fievre peſtilentielle que dans les fievres *communes*, ils ne lui ſont cependant pas particuliers.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'une fievre s'annonce avec plusieurs de ces symptômes portés à un degré considérable de violence, on a toujours raison de soupçonner une maladie dangereuse, mais il n'y a pas de signes assez évidents pour permettre l'administration des médicaments très-échauffants; car, quoique le frisson & la petitesse du pouls puissent être considérables dès le commencement, il peut arriver qu'on voie survenir, au bout de quelques heures, un pouls fort & une grande chaleur. Il est donc bien d'attendre, avec un peu de patience, que le frisson finisse naturellement, plutôt que de donner des médicaments trop actifs, qui pourroient causer du danger, en augmentant au-delà de ce qu'on attend, la chaleur & la fievre qui succedent, à moins que ce ne soit dans les cas où nous pouvons être certains que la violence de ces symptômes ne dépend que de la contagion.

Mais, pour revenir à Huxham, « l'abattement des esprits, dit-il, la foi» blesse & les défaillances sont sou-

» vent exceſſives & ſubites, quoi-
» qu'il n'y ait aucune évacuation
» extraordinaire, quelquefois même
» dans le temps que le pouls paroît
» avoir aſſez de force. La reſpiration
» eſt le plus ſouvent laborieuſe &
» accompagnée de ſoupirs, l'haleine
» brûlante & de mauvaiſe odeur »

Voilà les véritables ſymptômes de la malignité dans les fievres, lorſque le ſyſtême nerveux eſt violemment attaqué dès le commencement, & que les fonctions animales & vitales ſont preſque abolies ſans une cauſe apparente. Si ces ſymptômes nerveux ne dépendent pas d'une foibleſſe naturelle, de la pléthore, d'une matiere turgeſcente ou d'un amas putride, nous en pouvons conclure qu'il y a quelque cauſe étrangere, d'une qualité délétere, qui les produit : ceux qui ſe reſſemblent beaucoup par leur nature, ſont des douleurs étranges dans la tête, le dos & les lombes, une anxiété conſidérable, & un malaiſe univerſel, accompagné d'un pouls petit & irrégulier.

Les ſymptômes expoſés juſqu'ici,

d'après Huxham, ſont ceux qui accompagnent ordinairement la fievre peſtilentielle en général & dans toutes les ſaiſons de l'année; mais cet auteur paſſe enſuite au détail de quelques ſymptômes, particuliers à la fievre putride ſeulement, & qui, lorſqu'ils ſont joints aux autres, dénotent que la fievre eſt putride, auſſi bien que maligne. Voici ſes paroles (*a*): « Les malades ſe plaignent » quelquefois d'une grande chaleur, » d'un poids & d'une douleur dans le » creux de l'eſtomac; ils vomiſſent » continuellement une bile porracée » ou noire, & ils ſont tourmentés » d'un hoquet très-incommode; les » matieres qu'ils rendent par les ſel- » les, exhalent ſouvent une odeur très- » nauſéabonde. *Quelquefois des dou-* » *leurs vives dans les inteſtins, des tran-* » *chées, des téneſmes fréquents; ou, d'au-* » *tres fois, une diarrhée d'une matiere glai-* » *reuſe & putride, mêlée d'un peu de ſang,* » *trouble le repos des malades, & aug-*

(*a*) Pag. 133.

» *mente l'abattement de leurs esprits &* » *la prostration de leurs forces.* »

Je dois observer ici que ces véritables symptômes de la fievre putride, soit qu'ils viennent joints à quelque espece de contagion, soit qu'ils se manifestent sans cette addition, ne peuvent jamais être calmés par les opiats, les cordiaux ou les sudorifiques, & encore moins par les sels alcalins & les véficatoires. Rien ne peut sauver les malades, dans ces circonstances, que les vomitifs, les doux purgatifs, & l'usage continuel des boissons légeres & acides, jusqu'à ce que la matiere putride de la fievre ait été tout-à-fait expulsée. Sydenham n'en venoit aux remedes sudorifiques que lorsque le vomissement étoit cessé; &, pour obtenir cet effet, il avoit confiance dans les boissons chaudes, la chaleur du lit, &c. Voyez son chapitre sur la peste & la fievre pestilentielle, où il dit (*a*):

(a) *Quod si vomitio interpellaret, ut in peste ac febribus pestilentialibus sæpissimè accidit, medicamentum sudoriferum tantisper propinare*

» Mais s'il y a un vomiſſement, com-
» me il arrive ſouvent dans la peſte
» & les fievres peſtilentielles, je dé-
» fends les ſudorifiques, juſqu'à ce
» que, par le poids des couvertures,
» ou en ramenant une partie des
» draps juſques ſur le viſage pour raſ-
» ſembler de côté & d'autre les va-
» peurs, la ſueur commence à paroî-
» tre; car, ce qui eſt digne d'obſer-
» vation, auſſi-tôt que les rayons de
» la matiere morbifique ſe portent à
» la circonférence du corps, on voit
» ceſſer auſſi-tôt & ſans aucun ſe-
» cours étranger la diarrhée & le vo-

---

diſtuli, donec ſolo tegumentorum pondere (niſi quod linteaminis pars ſubindè ad colligendos halitus vultui ſuperinduceretur) ſudor promanare inciperet. Nam (quod quidem obſervatu ſummè dignum eſt) cùm materiæ morbificæ radii versùs ambitum corporis ſeſe exporriga t, illicò alvi profluvium & vomitiones, ab eiſdem introrſum reflexis, ut in ventriculum & inteſtina decumbentibus provenientes, ultrò ſedantur; adeo ut quantacunque ſtomachi ſubverſio præceſſerit, aſſumpta deinceps medicamenta probè retineantur, ac ad ſudores ex voto proliciendos conducant. Tom. 1, ſect. 2, cap. 2, pag. 75.

» miſſement, qui dépendoient de ces » mêmes rayons de matiere ſudori- » fique portés vers les parties inter- » nes, & s'arrêtant ſur l'eſtomac & » les inteſtins : enſorte que, quel- » qu'exceſſif qu'ait été auparavant » le vomiſſement, les médicaments » qu'on prend enſuite ſont bien re- » tenus, & réuſſiſſent au gré de nos » deſirs en provoquant la ſueur. »

Le vomiſſement & la diarrhée, dont fait ici mention Sydenham, ne ſont pas autre choſe que des ſymptômes nerveux, ſemblables à ceux que nous voyons tous les jours précéder les éruptions de toute eſpece, & qui ſont toujours calmés par les éruptions. Mais ceux dont parle Huxham, ſçavoir, le vomiſſement & la diarrhée d'une matiere putride & turgeſcente, ou d'une bile fétide, avec douleur au creux de l'eſtomac, & les autres ſymptômes d'une fievre putride & bilieuſe, ſont fort différents, & ne peuvent être ſoulagés par une ſueur. En effet, la ſueur ne ſoulage en aucune façon, ſi elle vient, comme je l'ai vu ſouvent,

avant que la matiere turgeſcente ait été évacuée ; mais enſuite il ſuccede promptement une ſueur qui, entretenue convenablement, procure bientôt du ſoulagement.

Dans le cas établi par Huxham, la langue eſt ſale, l'urine très-colorée, l'haleine forte ; & les yeux ſont chargés, éteints, humides & jaunes ; mais, dans celui que décrit Sydenham, la langue eſt nette, l'urine eſt pâle ; & les yeux chargés, éteints & humides, ne ſont pas jaunes. En effet, ce paſſage, & tout le chapitre de Sydenham ſur la peſte & la fievre peſtilentielle, me convainquent qu'il n'a jamais vu ou qu'il n'a jamais aſſez remarqué la fievre peſtilentielle, compliquée avec la véritable fievre putride de Juillet & des jours caniculaires.

Revenons encore à Huxham. Il expoſe enſuite les phénomenes qui regardent la langue & la bouche (*a*) ;

(*a*) La langue, dit-il, eſt blanche dans le commencement, mais elle devient de jour en jour plus noire & plus ſeche, quelquefois

mais il n'eſt pas, à cet égard, parfaitement exact. La vérité eſt que, dans tout le commencement, la langue eſt ſouvent chargée, & d'une couleur jaune, comme ſi elle étoit colorée avec de la moutarde. Le premier vomitif enleve une partie de cette matiere jaune qui couvre la langue, & les purgatifs réitérés la font diſparoître tout-à-fait. Après qu'ils ont produit leur effet, la langue devient blanche, mais elle n'eſt pas encore nette. Enfin elle commence à prendre une couleur vermeille à ſa pointe, & cette couleur gagne inſenſiblement les côtés. Mais quelquefois elle reſte un peu chargée au milieu & vers la racine, même après que la fievre eſt tout-à-fait ceſſée; & cela arrive ſou-

---

d'une couleur livide, avec une eſpece de veſſie noire à ſa pointe; quelquefois elle eſt extrêmement noire, ce qui dure pendant pluſieurs jours, même après la criſe; dans le fort de la maladie elle devient généralement ſeche, épaiſſe & noire, ou de la couleur de l'écorce de grenade, ce qui rend la parole embarraſſée & preſque inintelligible. *P.* 133.

vent dans les cas où la maladie a été bien traitée dès le commencement.

Chez quelques-uns, particuliérement chez les personnes avancées en âge, j'ai souvent vu la langue noire comme de l'encre : les évacuations par le vomissement & les selles faisoient disparoître la matiere qui lui donnoit cette couleur. Ce symptôme est commun dans la jaunisse des personnes âgées : mais il n'est pas toujours mortel, contre l'opinion de quelques auteurs anciens, qui a été adoptée par plusieurs modernes.

Ve OBSERVATION.

Dans le mois de Juillet de l'année 1773, je fus appellé pour voir madame Prior, âgé de quatre-vingt-douze ans, qui se trouvoit alors dans cette situation. Elle recouvra sa santé par l'usage constant des remedes antiseptiques, désobstruants, & par un régime analogue long-temps continué.

La même chose est vraie à l'égard de l'urine noire, comme je l'ai

dit dans une obſervation précédente (*a*).

Mais ſi l'on emploie un traitement oppoſé de trop bonne heure, ou avant que la matiere putride de la maladie ſoit domptée, la langue devient enſuite ſeche & brune, ou d'une couleur de grenade foncée, accompagnée d'une matiere épaiſſe qui couvre les dents & les levres, & qui ne s'en va pas pendant pluſieurs jours, même après une criſe favorable. Quelquefois elle ſe leve par écailles, laiſſe les parties internes de la bouche toutes nues, comme *une chaire crue*, & elle eſt ordinairement ſuivie d'aphtes. Dans ce cas, la fievre doit être traitée comme il a été expoſé dans le premier & le ſecond volume de cet ouvrage; car il n'y aura pas d'autre criſe, même dans les fievres poſtilentielles; &, comme cette matiere eſt de grande importance, je vais l'éclaircir par une obſervation.

(*a*) Tome premier.

VIe OBSERVATION.

Dans le mois d'Août de l'année 1773, je fus appellé pour voir un jeune homme, M. Reybez, qui étoit attaqué d'une fievre bilieuse & maligne. Quoiqu'il fût naturellement vigoureux, son pouls étoit si petit, & ses esprits étoient si abattus, que celui qui le soigna avant qu'on eût recours à moi, n'osa pas le saigner. On lui administra un vomitif, en second lieu un purgatif, & ensuite des boissons salines qui furent continuées pendant plusieurs jours. Mais les symptômes de malignité continuant, on lui donna le *quinquina* en substance, & en grande quantité, pendant plusieurs jours. Ce médicament fut suivi d'un violent délire, accompagné de l'inflammation des yeux, d'un pouls dur, vîte & petit, de la sécheresse de la bouche, & d'une éruption miliaire blanche par-tout le corps, qui ne procura aucun soulagement, & que par conséquent l'on ne devoit pas favoriser.

M. Reybez étoit dans cet état, lorſque je le vis pour la premiere fois, qui étoit le onzieme jour de la fievre; & je lui ordonnai une doſe de la tiſane purgative, qui opéra beaucoup au-delà de mon intention. Cependant ſon effet fut fort ſalutaire, car le délire diminua, les yeux prirent une meilleure couleur, le pouls devint plus mou, & ſes battements n'allerent plus qu'à cent dix dans l'eſpace d'une minute. Il ſurvint une toux ſeche: pour la calmer, j'eus recours à une décoction pectorale, acidulée avec l'*oxymel commun;* j'ordonnai le fréquent uſage d'un *looch*, compoſé avec l'*huile*, le *miel* & la *gelée de groſeille*, auquel on mêloit un peu de nitre, une fois en quatre heures; & je fis ajouter un peu de *vin* & de *ſuc de limon* dans chaque verre de boiſſon.

En deux jours, les taches miliaires diſparurent, la toux devint moëlleuſe, la langue & les parties internes de la bouche furent dépouillées de la matiere épaiſſe qui les couvroit. On continua le même régime avec

les mêmes remedes; & seulement, au lieu de nitre, le malade prit une boisson faite avec le mucilage des *semences de coing*, aiguisée avec l'*esprit de sel marin*.

Le quinzieme jour, après une sueur abondante, il parut une grande quantité de taches miliaires rouges qui procurerent un soulagement considérable.

Le seizieme jour, les aphtes commencerent à poindre sur toutes les parties du gosier.

Le dix-huitieme jour, les aphtes étoient très-avancées.

Le vingtieme jour, il y eut des signes d'une matiere turgescente dans les intestins, & en conséquence le malade fut purgé avec la *rhubarbe*.

Le vingt-unieme jour, les aphtes étoient encore plus avancées, & il survint une salivation. Les battements du pouls tomberent à quatre-vingt-quinze. Le malade parut alors être mieux à tous égards, & j'osai annoncer à ses parents & amis que je le croyois hors de danger, mais que cette fievre pourroit durer long-

temps. Cependant je lui permis de prendre chaque jour, à midi, un petit bouillon, outre les boissons nourrissantes & légérement acides que j'avois ordonnées auparavant. Cette fievre, après avoir subi toutes les variétés d'une fievre aphteuse, se termina le 4 d'Octobre.

La soif est le symptôme dont parle Huxham (*a*), après avoir exposé ce qui a rapport à l'état de la langue.

Dans le commencement, lorsque l'estomac est chargé d'un amas putride, la bouche est mauvaise & pâteuse, mais il n'y a point de soif. On a un dégoût absolu pour tout; & en

(*a*) Tant que la fievre augmente, la soif est excessive, & quelquefois inextinguible; malgré cela, le malade ne peut supporter aucune espece de boissons, elles lui paroissent toutes ameres & fades. Dans d'autres temps, on est étonné de voir qu'il ne se plaint pas de la soif, quoique sa bouche & sa langue soient extrêmement seches & chargées. C'est toujours un mauvais symptôme, qui finit par la phrénésie ou le *coma*. Les levres & les dents sont incrustées d'un limon très-noir & très-tenace. Pag. 133.

effet, le plus souvent, la bouche est humide quand l'estomac est malade. Mais, lorsque l'estomac est nettoyé, ou même après que la matiere putride est absorbée, la soif ou le degré de soif dépendra encore, en grande partie, du traitement.

Quoi qu'il en soit, en général, la soif doit être proportionnée au degré de chaleur & de sécheresse. Lorsque cela n'est pas ainsi, on a raison de soupçonner la dépravation du goût, & la pression sur les nerfs; ce qui amene la phrénésie ou le *coma*, comme l'observe Huxham. A l'égard du limon qui incruste les dents & les lévres, lorsque la fievre est dans son état, il dépend beaucoup du traitement.

Huxham est plus exact dans la description des symptômes suivants, au commencement de la fievre. « Les » urines, dit-il, (*a*) sont souvent crues, » pâles & vappides, *c'est-à-dire durant* » *le premier frisson; mais aussi-tôt que la*

(*a*) Pag. 134.

» *premiere chaleur ſurvient, elles devien-*
» *nent comme l'urine de jument, ou*
» *elles prennent une couleur très-foncée ;*
» mais à meſure que la fievre fait des
» progrès, elles ſe colorent de plus
» en plus, & reſſemblent quelquefois
» à une forte leſſive, ou à une urine
» teinte d'une petite quantité de ſang.
» *Dans l'état de la fievre*, elles n'ont
» ni ſédiment ni même de nuage,
» ce qui continue pendant pluſieurs
» jours : peu à peu elles deviennent
» plus noires, prennent la couleur
» d'une forte biere éventée, & exha-
» lent une odeur très-fétide & in-
» ſupportable. J'ai ſouvent vu, dans
» les fievres pétéchiales, l'urine preſ-
» que noire & très-puante ; celle, en-
» tr'autres, de M. Shirley, chirurgien
» de vaiſſeau, qui étoit preſqu'entié-
» rement noire, & dépoſoit un ſédi-
» ment auſſi noir que de la ſuie. »

Cette urine, au reſte, n'eſt pas particuliere à la fievre peſtilentielle, car je l'ai vue ſouvent dans les fievres putrides ordinaires, auſſi bien que dans la fievre atrabilieuſe. Dans les deux paragraphes ſuivants, on

trouve beaucoup plus de signes certains de malignité, compliqués avec la fievre putride.

« Les selles, continue Huxham (*a*), » sur-tout lorsque la maladie est dans » son état, ou que la fievre commence à décliner, sont pour la plûpart d'une puanteur insupportable, » de couleur verte, livide ou noire: » elles sont accompagnées très-fréquemment de tranchées très-vives » & de sang. Lorsqu'elles sont plus » jaunes ou brunes, il y a moins de » danger; mais le danger est très-» grand lorsqu'elles coulent sans que » le malade s'en apperçoive, de quelque couleur qu'elles soient. C'est » encore un très-mauvais symptôme » lorsque le ventre reste dur, enflé & » tendu après des évacuations abondantes; car c'est en général une » suite d'une inflammation ou mortification des intestins. Une légere » diarrhée est souvent très-avantageuse, & c'est quelquefois la seule

(*a*) Pag. 135.

» voie que la nature prenne pour ſe
» débarraſſer de la matiere morbifi-
» que *dans les conſtitutions putrides &*
» *bilieuſes.* »

« Lorſqu'il paroît des taches noi-
» res, livides, brunes ou vertes, on
» ne peut plus douter de la malignité;
» cependant, plus ces taches ſont ver-
» meilles, moins il y a à craindre; &
» c'eſt un très-bon ſigne lorſque, de
» noires ou violettes, elles prennent
» une couleur plus vive. Les grandes
» taches noires ou livides ſont preſ-
» que toujours accompagnées d'hé-
» morrhagies abondantes. Celles qui
» ſont petites, d'un brun foncé, ſem-
» blables aux taches de rouſſeur, ne
» ſont gueres moins dangereuſes que
» celles qui ſont livides & noires,
» quoiqu'elles ſoient rarement ac-
» compagnées d'hémorrhagie : elles
» ſont plus ſouvent compliquées avec
» des ſueurs très-abondantes, froides
» & viſqueuſes, qui les font quelque-
» fois diſparoître, mais ſans que le
» malade en retire aucun avantage.
» L'éruption des pétéchies n'eſt pas
» déterminée, *parce qu'elle dépend du*

» *traitement & du tempérament du ma-*
» *lade ;* quelquefois elles paroiſſent
» le quatrieme ou le cinquieme jour ;
» quelquefois ce n'eſt que le onzieme
» jour, ou même plus tard. Les grandes
» marques livides, ou d'un verd fon-
» cé, qui reſſemblent à des coups de
» fouet, ne paroiſſent gueres que lorſ-
» que le malade eſt ſur le point de
» mourir. J'ai obſervé ſouvent, dans
» les fievres malignes, une eſpece
» d'efflorescence ſemblable à celle de
» la rougeole, mais d'une couleur
» plus livide & plus ſombre ; la peau,
» ſur-tout celle qui couvre la poi-
» trine, paroît marbrée : c'eſt en gé-
» néral un mauvais ſigne, & je l'ai
» ſouvent vu accompagné d'accidents
» funeſtes. »

Tels ſont les mauvais ſymptômes d'une fievre putride, irritée par un mauvais traitement ou par une contagion maligne. Et en effet on a lieu d'attendre les mêmes effets de cauſes ſemblables ; car, lorſque le corps eſt chargé d'une matiere putride & d'une bile corrompue, une grande chaleur ajoutée au régime alcalin,

volatil & âcre, aura préciſément les mêmes ſuites que la contagion maligne de quelque fievre peſtilentielle.

Dans le paragraphe d'Huxham qui ſuit celui que je viens de citer, les ſymptômes qui y ſont expoſés, à l'exception des pétéchies, appartiennent plutôt à la ſynoque non putride, & à la fievre bilieuſe mal traitée ou irritée par une contagion maligne, qu'à la véritable fievre putride & maligne négligée ou mal traitée. Voici ſes paroles (*a*) : « Quelquefois, vers » le onzieme ou le quatorzieme jour, » lorſqu'il ſurvient une ſueur abon» dante, les taches diſparoiſſent, & » il ſort une grande quantité de pe» tites puſtules blanches miliaires. » J'ai rarement vu qu'elles procuraſ» ſent quelque ſoulagement au ma» lade; mais, ſi au lieu de cela il ſur» vient une efflorescence rouge, ac» compagnée de démangeaiſons & » de cuiſſons, il s'en trouve mieux. » Il en eſt de même de ces veſſies

(*a*) Pag. 137.

» pleines d'eau qui s'élevent quelque-
» fois sur le dos, La poitrine, les
» épaules, &c. les gales qui viennent
» autour du nez & des levres, sont
» encore un très-bon signe, sur-tout
» lorsqu'elles sont accompagnées de
» beaucoup de chaleur & de déman-
» geaison. Les aphtes d'un brun noi-
» râtre sont suivies d'un événement
» plus incertain & plus dangereux :
» celles qui sont blanches, épaisses
» & semblables à du lard, ne pro-
» mettent rien de bon ; elles sont
» bientôt suivies d'une très-grande
» difficulté d'avaler, de douleur,
» d'ulcération de la gorge, de l'œso-
» phage, &c. & d'un hoquet qui ne
» discontinue point ; toutes les pre-
» mieres voies s'affectent ; à la fin il
» survient un flux dyssentérique qui
» est suivi de la mortification des in-
» testins, comme le prouvent les dé-
» jections noires, sanieuses, sangui-
» nolentes, d'une puanteur horrible
» & d'une infection excessive. »

Tous ces symptômes se rencontrent dans les fievres *communes*, lorsqu'elles sont mal traitées ; mais ils

ſont très-fréquents dans les fievres malignes; & ils ſont dus, dans les unes & les autres, à la même cauſe, ſçavoir, à l'acrimonie; par conſéquent on doit les traiter ſuivant la méthode déja recommandée dans cette fievre *commune* qui eſt jointe avec la malignité, de quelqu'eſpece qu'elle ſoit.

Huxham pourſuit ainſi: (*a*) « On obſerve ſouvent, vers le déclin de la » fievre, de grandes taches noires & » bleuâtres, qui reſſemblent à des » meurtriſſures; &, lorſqu'elles ſont » accompagnées de la lividité & du » froid des extrémités, elles annoncent sûrement une mort prochaine. » J'ai ſouvent vu ces taches s'étendre » juſqu'aux coudes, & les mains froides comme le marbre un ou deux » jours avant la mort du malade. »

Cela eſt un ſigne certain de la diſſolution univerſelle du ſang, & prouve évidemment l'extravaſation d'une humeur acrimonieuſe, qui doit bientôt acquérir par la ſtagnation

(*a*) Pag. 138.

une qualité caustique, & occasionner une gangrene *ab internâ causâ* absolument incurable.

Après avoir ainsi exposé les symptômes de cette fievre, tels qu'ils ont été vus par Huxham, & tels que je les ai observés moi-même dans le cours de ma pratique, je vais passer au traitement, en suivant encore le même auteur, avec les additions & les changements que je jugerai nécessaires.

Voici comme il débute à l'égard du sujet dont il est question (*a*).

« Nous allons finir ce chapitre en » marquant en peu de mots les indica» tions qu'on doit se proposer de » remplir dans l'espece de fievres » dont il traite. Je remarquerai d'a» bord que, quoique les fievres ma» lignes & pestilentielles abattent » considérablement les esprits & cau» sent une foiblesse extraordinaire, » même dans leur commencement, » sur-tout lorsqu'elles sont produites

(*a*) Pag. 146.

» par

» par la contagion, cependant il eſt
» très-fréquemment néceſſaire de ti-
» rer une certaine quantité de ſang,
» ſur-tout dans les perſonnes pléthо-
» riques, non-ſeulement pour dimi-
» nuer la maſſe que les organes ſont
» obligés de mouvoir, & donner
» plus de liberté aux oſcillations des
» vaiſſeaux, mais encore pour pré-
» venir les obſtructions inflammatoi-
» res qui peuvent ſe former dans le
» commencement, & pour diminuer
» les frottements & la chaleur, qui
» ſont très-conſidérables les premiers
» jours de la maladie, & exaltent
» de plus en plus les ſels & les ſou-
» fres du ſang, augmentent l'acrimo-
» nie & la putreſcence des humeurs,
» & ſecondent l'action de la matiere
» morbifique. Lorſqu'elle eſt indi-
» quée, il faut la faire le plutôt poſſi-
» ble. Elle eſt indiquée par la vîteſſe
» & la tenſion du pouls, la vivacité
» de la chaleur, la difficulté de reſ-
» pirer, les palpitations du cœur, &
» les douleurs vives à la tête & aux
» reins. Il eſt bon d'obſerver que,
» quoique la chaleur ſoit précédée

» d'un friſſon & que l'oppreſſion ſoit
» conſidérable, il faut cependant ti-
» rer moins de ſang que dans une vé-
» ritable péripneumonie, qui s'an-
» nonce ſouvent par les mêmes ſymp-
» tômes : mais la foibleſſe ſubite &
» le grand abattement des eſprits, le
» tremblement des mains, la pâleur
» & la crudité des urines, jointes à
» l'abſence de la toux & la chaleur
» de l'haleine, qui accompagnent tou-
» jours la véritable fievre péripneu-
» monique, les diſtinguent l'une de
» l'autre. On eſt moins expoſé à s'y
» méprendre lorſqu'il regne des fie-
» vres putrides, peſtilentielles ou pé-
» téchiales, & que la conſtitution de
» l'air y diſpoſe. Quoi qu'il en ſoit,
» le ſang qu'on tire fait bientôt voir
» la différence. Dans les fievres ma-
» lignes, il eſt d'un tiſſu beaucoup
» plus lâche & d'une conſiſtence plus
» molle (quoiqu'il paroiſſe d'un rouge
» fort vif), que celui des pleurétiques
» ou des péripneumoniques. *Mais*
» *lorſque la malignité eſt compliquée*
» *avec inflammation, la ſaignée eſt alors*
» *également indiquée, & le ſang tiré*

» *dans le commencement présente les* » *mêmes phénomenes que celui des sim-* » *ples fievres inflammatoires, comme Sy-* » *denham l'a observé dans le cas de la* » *jeune femme dont il a déja été fait* » *mention*(a) : *&, dans ces circonstances,* » *la saignée doit être faite dans le lit,* » *pour prévenir la défaillance, & favo-* » *riser la diaphorese salutaire qui suit* » *promptement une saignée administrée* » *à propos. Mais lorsque le sang est tout-* » *à-fait différent, c'est-à-dire lorsqu'on* » *s'apperçoit qu'il est plutôt dissous que* » *coüenneux, il ne faut pas être trop* » *prodigue du fluide vital, en tirant trop* » *de sang, ou en répétant la saignée trop* » *souvent.* »

» Quoiqu'il puisse être nécessaire » de saigner les personnes fortes & » robustes au commencement des fie- » vres contagieuses, il faut néan- » moins avoir égard à la nature de » la fievre qui est l'effet de la conta- » gion, vu que celle-ci paroît affec- » ter non-seulement le sang, mais

(a) Voyez ci-dessus, page 58.

» encore les esprits animaux, qui le » sont même les premiers. Cela me pa- » roît démontré par la moiteur subite, » la foiblesse, les tremblements & la » grande déjection des esprits dès la » premiere invasion de la maladie. » Dans quelques pestes, on a vu des » hommes tomber morts comme s'ils » avoient été frappés de la foudre, » sans fievre ni indisposition précé- » dente. &c. »

» La disposition particuliere (*a*) » des filaments nerveux, & celle des » parties les plus subtiles & les plus » exaltées des liqueurs animales, qui » different si fort dans les différents » sujets, donnent naissance à ces dif- » férentes affections qui sont produi- » tes par la même cause. L'odeur » d'une herbe, d'une fleur, du musc, » qui affectent agréablement un mil- » lier de personnes, en font trouver » mal quelques autres. La commo- » tion électrique affecte les différen- » tes personnes d'une maniere très-

(*a*) Pag. 151.

» différente ; ce qui vraiſemblable-
» ment ne vient pas ſeulement de la
» conſtitution des eſprits animaux,
» mais encore de la différente ten-
» ſion, force, &c. des fibriles ner-
» veuſes ; à peu près comme les cor-
» des de muſique, de longueur & de
» tenſion différentes, qui ſont diffé-
» remment ébranlées par la même
» note. C'eſt peut-être en partie la diſ-
» poſition particuliere des nerfs & des
» eſprits animaux, qui fait que cer-
» taines perſonnes ſont très-prompte-
» ment affectées de la peſte, de la
» petite-vérole, &c ; & que quel-
» ques autres n'en ſont jamais affec-
» tées, quoiqu'entourées de perſon-
» nes qui en ſont attaquées. »

» Mais, quoi qu'il en ſoit, la con-
» tagion affoiblit certainement les for-
» ces des ſolides, & tend à diſſoudre
» le ſang ; par conſéquent, toutes les
» fois qu'on ſoupçonne qu'une fievre
» vient de contagion, on doit ſaigner
» avec réſerve, même lorſque les
» ſymptômes ſe préſentent d'une ma-
» niere formidable dès le commence-
» ment, & paroiſſent demander de

» grandes évacuations de ſang. J'ai
» vu plus d'une fois avec douleur
» commettre des fautes de cette eſ-
» pece dans les pleuro-péripneumo-
» nies, & péripneumonies malignes,
» ſur-tout dans les années 1740, 1741
» & 1745. Par conſéquent, quoiqu'il
» ſoit très-à-propos de faire une pre-
» miere ſaignée, une ſeconde peut
» être pernicieuſe. Le premier ſang
» paroît fréquemment d'une couleur
» vive; celui qu'on tire vingt-quatre
» heures après eſt communément
» livide, noir, & a peu de conſiſ-
» tence; celui d'une troiſieme ſaignée
» eſt livide, diffous & ſanieux. C'eſt
» ce qu'on obſerve très-fréquemment
» dans les fievres pétéchiales : j'ai vu
» quelquefois la conſiſtence du ſang
» tellement détruite, qu'il dépoſoit
» au fond une poudre noire, ſembla-
» ble à de la ſuie, la partie ſupérieure
» étant une eſpece de ſanie, ou une
» eſpece de gelée d'un verd foncé,
» & d'une conſiſtence exceſſivement
» molle. *On peut obſerver la même choſe*
» *dans les fievres putrides communes,*
» *mais d'une maniere plus remarquable*

» *dans les fievres putrides & malignes,* » *lorsque le régime anti-septique a été né-* » *gligé.* A quoi l'on peut ajouter que, » dans ces sortes de cas, le pouls de- » vient quelquefois extrêmement foi- » ble après une seconde saignée, & » même quelquefois après la pre- » miere. C'est ce que j'ai remarqué » plus d'une fois, & dont j'ai été » embarrassé & étonné, lors même » que je croyois avoir des indica- » tions suffisantes dans le pouls, &c. » pour faire une seconde saignée : » tant il est nécessaire d'avoir égard » à la nature d'une fievre épidémi- » que. »

Selon moi, la saison de l'année & la nature de la constitution de cette saison, & qui est, généralement parlant, compliquée avec la contagion, de quelqu'espece qu'elle soit, aideront beaucoup à déterminer la quantité du sang que l'on doit tirer, & combien de fois on doit réitérer la saignée. Au reste, toutes choses d'ailleurs égales, la fievre *commune*, compliquée avec la contagion pestilentielle, exige moins la saignée, que lors-

qu'elle eſt ſimple. Or nous ſçavons que la fievre putride ſimple, ſi elle eſt bien traitée dès le commencement, n'exige pas la ſaignée une fois ſur dix; & il ne ſe paſſe pas d'été dans lequel je ne guériſſe pluſieurs fievres putrides par le vomiſſement, la purgation & les acides, ſans avoir recours à la ſaignée dans aucun temps de la fievre. Cependant, quelquefois la plénitude des vaiſſeaux eſt ſi conſidérable, que j'ordonne une petite ſaignée immédiatement avant le premier vomitif, uniquement pour rendre ſon opération plus facile & plus efficace. Mais une ſeconde ſaignée eſt rarement néceſſaire, car le purgatif, qui doit être donné auſſi-tôt après le vomitif, diminue toujours la dureté du pouls, & les autres purgatifs que l'on adminiſtre enſuite, joints au régime rafraîchiſſant anti-ſeptique, abattent par degrés la violence de la chaleur & la vîteſſe du pouls, ſans avoir beſoin de ſaigner davantage. L'on voit pluſieurs perſonnes de groſſe corpulence faire de très-grands efforts en vomiſſant, lorſqu'elles n'ont

point été saignées auparavant, au lieu qu'elles vomissent fort aisément après avoir perdu dix onces de sang, & que le vomissement produit alors un très-bon effet : &, d'un autre côté, elles ne supportent pas les saignées grandes & réitérées, aussi bien que quelques personnes d'un tempérament plus délicat.

« La raison, dit Huxham (*a*), pour » laquelle on doit saigner dans le » commencement de ces fievres, c'est » afin d'empêcher que la fievre n'aille » trop loin, & ne produise des inflam- » mations au cerveau, aux poumons, » ou dans quelqu'autre partie essen- » tielle à la vie ; auxquelles la sura- » bondance d'un sang riche & épais, » violemment agité, est très-propre » à donner naissance. *Mais lorsque le* » *le sang n'est pas riche, épais & sura-* » *bondant, lorsqu'il n'y a ni douleur* » *fixe, ni dureté dans le pouls, la sai-* » *gnée n'est ni indiquée, ni avantageuse.* » La saignée ne paroît pas indiquée

(*a*) Page 143.

» dans les maladies contagieuſes, en » tant que contagieuſes, parce que » la contagion eſt intimement mêlée » avec les humeurs, de ſorte qu'en » tirant une petite quantité de ſang, » on ne diminue que de bien peu la » quantité des miaſmes contagieux, » qui agit plus ou moins, ſoit qu'on » ſaigne ou qu'on ne ſaigne pas. »

« Cependant, dit-il plus bas (*a*), » comme la ſaignée peut diminuer » l'aliment du feu, quoiqu'elle n'é- » teigne pas le feu de la contagion, » elle convient toutes les fois qu'il » y a trop de ſang : malgré cela, l'in- » fection aura toujours ſon effet ; & » j'ai vu des petites-véroles auſſi » abondantes & d'une auſſi mauvaiſe » eſpece après les ſaignées copieu- » ſes, que j'en aie jamais vu lorſqu'on » les avoit omiſes. »

Il y a deux eſpeces de contagion qui augmentent l'inflammation, ſçavoir la rougeole & la coqueluche. Dans ces deux maladies, le ſang qu'on

(*a*) Page 146.

tire la seconde & la troisieme fois est plus visqueux que celui qu'on tire la premiere fois. Il est une espece de contagion, dont les effets sur le sang ne me paroissent pas clairs. Je veux parler de la petite-vérole. Car, quoique je l'aie vue compliquée avec une disposition putride, & par conséquent accompagnée de pétéchies & des autres symptômes d'un sang dissous, particuliers aux fievres putrides, j'ai néanmoins encore remarqué des signes certains d'inflammation qui l'accompagnoient, & j'ai vu des phlegmons véritables, avec un sang visqueux, suivre la petite-vérole, tant discrete que confluente; ensorte que je puis à peine croire que le poison de cette maladie éruptive agisse comme un dissolvant puissant & spécifique du sang visqueux.

Quelques observations que j'ai lues, dont la véritable peste étoit le sujet, m'ont paru favoriser la même idée. La maladie fut jugée par de véritables phlegmons inflammatoires, & les malades ont recouvré aussi-tôt après leurs couleurs & leur embon-

point. Mais l'angine maligne & la fievre peſtilentielle, lorſqu'on a tiré beaucoup de ſang, ne ſe terminent jamais ainſi : les malades reſtent pendant quelque temps pâles & défaits ; & j'en connois pluſieurs, qui étoient précédemment ſujets aux maladies inflammatoires, dont le tempérament paroît changé par ces fievres qui les ont affligés pendant un aſſez long eſpace de temps.

Il eſt par conſéquent probable que la méthode particuliere de traitement que nous ſçavons convenir à la rougeole, pourroit, en quelque façon, convenir auſſi à la coqueluche ; que la méthode particuliere de traitement que nous ſçavons convenir à la petite-vérole, pourroit auſſi convenir à la peſte véritable ; & j'ai trouvé que la même méthode de traitement, qui convient à l'angine maligne, conviendra auſſi à la fievre peſtilentielle de Sydenham, dépendante de contagion. Mais je puis aſſurer, d'après mes propres obſervations, que la rougeole exige une méthode particuliere de traitement, entiérement dif-

férente de celle qui convient à la petite-vérole, excepté lorsque la derniere est compliquée avec une haute disposition inflammatoire; & que l'angine maligne exige une méthode particuliere de traitement, très-différente de celle qui convient à toutes les deux.

Après avoir ainsi discuté, en général, les avantages & les désavantages de la saignée dans les fievres pestilentielles, Huxham considere la nécessité de nettoyer les premieres voies; &, à cet égard, il est tellement de mon avis, que j'emprunterai ses expressions.

« Les fievres contagieuses, dit-» il (*a*), n'attaquent gueres personne, » qu'elles ne leur causent des maux » de cœur & des vomissements. Puis-» que ces miasmes contagieux s'insi-» nuent dans le corps avec la salive, » &c. ne peut-on pas les expulser, » au moins en partie, en favorisant » le vomissement que la nature tâche

(*a*) Pag. 153.

» d'exciter ? vomiſſement qui entraîne
» auſſi les humeurs bilieuſes, âcres,
» putrides, qui ſéjournent dans l'eſ-
» tomac, &, qui en s'y corrompant de
» plus en plus, produiroient une in-
» finité de ſymptômes dangereux, &
» augmenteroient conſidérablement
» la maladie primitive. D'ailleurs la
» nature, lorſque l'art ne vient pas
» à ſon ſecours, fait, pour ſe débar-
» raſſer par le vomiſſement, des ef-
» forts auſſi violents que ceux que
» les émétiques & les lavages ont
» coutume de produire : les boiſſons
» mêmes qu'on prend pour le favo-
» riſer, le rendent beaucoup plus aiſé
» & plus efficace, &, en entraînant
» la matiere irritante, tendent à ar-
» rêter le vomiſſement. Mais je ſuis
» d'avis qu'on n'emploie pour cela
» que les moyens les plus doux, tels
» que les infuſions ou les décoctions
» d'ipécacuanha, l'oxymel ſcilliti-
» que, avec une légere infuſion de
» fleurs de camomille, ou autres ſem-
» blables. Je n'approuve pas la mé-
» thode de ceux qui ſe contentent de
» faire vomir avec de l'eau chaude,

» parce qu'on eſt obligé d'en faire » boire une quantité immenſe avant » de pouvoir parvenir à exciter le » vomiſſement, ce qui ſurcharge » quelquefois l'eſtomac à un tel de- » gré, qu'il devient également inca- » pable de ſoutenir le fardeau & de » s'en débarraſſer; de ſorte que, plus » on boit, moins il eſt en état de » faire ſes fonctions; la diſtenſion » qu'il éprouve détruit toute ſon » activité, ce qui peut être ſuivi des » effets les plus terribles. »

» *Le meilleur remede pour faire vo-* » *mir, dans la plûpart des cas, eſt l'é-* » *mético-cathartique de Tiſſot.*

Prenez, *Tartre émétique*, un grain ou deux,
Manne, une once;

faites fondre dans une pinte d'eau bouillante.

» *Cette potion, priſe en quatre doſes éga-* » *les, en mettant une demi-heure d'in-* » *tervalle entre chacune, nettoiera l'eſ-* » *tomac, & ſouvent produira bientôt* » *après une ou deux ſelles.* Si le vomiſ-

» ſement (*a*) continue après que l'eſ-
» tomac a été nettoyé, il faut donner
» un peu de thériaque d'Andromaque
» dans une mixture ſtomachique ap-
» propriée, telle que le ſel d'abſin-
» the, le ſuc de limon, l'eau de men-
» the, &c; appliquer une fomenta-
» tion aromatique, ou plutôt un ca-
» taplaſme fait avec les eſpeces aro-
» matiques & la thériaque, qui réuſ-
» ſit ſouvent lorſque tout le reſte eſt
» ſans effet. *Lorſque le vomiſſement con-*
» *tinue après que l'eſtomac a été nettoyé,*
» *il y a lieu de croire, dans toutes les fie-*
» *vres contagieuſes, qu'il procede moins*
» *d'une matiere turgeſcente que de l'or-*
» *gaſme. Dans les conſtitutions pléthо-*
» *riques, on le calme en ſaignant dans le*
» *lit : & enſuite la chaleur du lit, les*
» *couvertures, les boiſſons chaudes &*
» *abondantes, pouſſent la matiere morbi-*
» *fique vers la peau, ce qui arrête tou-*
» *jours le vomiſſement qui dépend de cette*
» *cauſe, comme on l'a obſervé dans un*
» *autre endroit.* »

» Ce n'eſt pas ſeulement l'eſtomac

(*a*) Pag. 156.

» qu'il faut nettoyer; il eſt bon éga-
» lement de débarraſſer, au commen-
» cement de ces fievres, tout le ca-
» nal inteſtinal; mais la raiſon & l'ex-
» périence démontrent qu'on ne doit
» le faire que par les méthodes les
» plus douces. Les lavements faits
» avec le lait, le ſucre & le ſel; les
» potions laxatives où l'on fait entrer
» la manne, la crême de tartre, le
» ſel cathartique de Glauber, les ta-
» marins & la rhubarbe, ſont les re-
» medes qu'on doit employer par pré-
» férence. J'ai ſouvent vu réſulter les
» effets les plus funeſtes des purgatifs
» âcres & trop vifs. Hoffman avertit
» de ſe défier même du ſéné. Les
» émétiques doux & les écoproti-
» ques que je viens d'indiquer, ont
» cet avantage qu'on peut les répé-
» ter & les donner de temps en temps
» pour évacuer les matieres bilieu-
» ſes putrides, à meſure qu'elles paſ-
» ſent dans les premieres voies. Je
» ne crains jamais d'employer ces
» moyens pour produire une ou deux
» ſelles, dans quelque temps de la fie-
» vre que ce ſoit, lorſqu'ils ſont in-

» diqués par l'amertume de la bou-
» che, les maux de cœur, les rap-
» ports nidoreux & fétides, ou par
» la trop grande conſtipation, l'en-
» flure du ventre, les borborygmes,
» les tranchées, *les ténesmes fré-*
» *quents*, &c. »

» Quoiqu'Hippocrate défende en
» général d'évacuer les humeurs crues
» au commencement des maladies,
» & avant qu'elles n'aient été cuites,
» cependant il convient qu'on peut
» purger au commencement lorſqu'il
» y a turgeſcence des humeurs, &
» qu'elles font effort pour ſortir : c'eſt
» ainſi que le *cholera-morbus* eſt un
» effort que la nature fait pour ſe
» décharger d'une bile âcre & ſura-
» bondante. Lorſque les fievres putri-
» des malignes de l'automne doivent
» leur origine au débordement d'une
» bile putride & *aduſte*, pour me ſer-
» vir du langage des anciens, qui
» ſéjourne dans la région du foie ou
» de l'eſtomac, &c. ce qui arrive
» ſouvent après les étés fort chauds,
» qui ont conſidérablement augmenté
» & exalté la bile, les ſels & les hui-

» les animales, on doit commencer
» par les émétiques & les purgatifs
» doux, dont je viens de parler. »

» Il eſt certain que la bile prédo-
» mine dans toutes les fievres putri-
» des, malignes & pétéchiales. On
» trouve dans les cadavres de toutes
» les perſonnes qui meurent de la
» peſte, la véſicule du fiel, les con-
» duits biliaires, & même l'eſtomac
» & le duodénum, &c. remplis d'une
» bile noire ou verte. Si on n'évacue
» pas cette bile, elle ſe corrompt de
» plus en plus, produit de grandes
» anxiétés, des maux de cœur, des
» douleurs, &c; &, étant reportée
» dans le ſang, elle y cauſe de très-
» grands déſordres, irrite le genre
» nerveux, détruit la texture du ſang,
» & convertit la lymphe en un ichor
» corroſif. Par conſéquent, toutes les
» fois qu'il y a des ſignes qui annon-
» cent qu'elle ſurabonde, il faut l'é-
» vacuer par le vomiſſement ou par
» les ſelles, ſelon que la nature l'in-
» dique. J'ai ſouvent obſervé avec
» beaucoup de plaiſir, dans ces fie-
» vres putrides, qu'un vomiſſement,

» qu'une ſelle ou deux, étoient im-
» médiatement ſuivis d'un change-
» ment étonnant en mieux, toutes
» les fois qu'il avoit précédé des an-
» xiétés inexprimables, un poids ſur
» les hypochondres, des maux de
» cœur perpétuels, des rapports &
» des hoquets. La langue chargée,
» les maux de cœur, les peſanteurs
» d'eſtomac, l'amertume de la bou-
» che, une haleine puante & des rots
» fréquents, indiquent l'état de l'eſ-
» tomac; & les matieres fétides,
» noires, bilieuſes, qui viennent par
» les ſelles, la néceſſité de ces éva-
» cuations. S'il y avoit un poiſon logé
» dans l'eſtomac & les inteſtins, nous
» n'héſiterions pas à l'en chaſſer le
» plus promptement qu'il ſeroit poſ-
» ſible : une bile véritablement pu-
» tride n'eſt gueres moins pernicieuſe
» qu'un poiſon actuel. Communément
» vers l'état de ces fievres, c'eſt-à-
» dire entre le ſeptieme & le qua-
» torzieme jour, la nature s'efforce
» de ſe débarraſſer de cette bile pu-
» tride par le vomiſſement, ou plus
» ordinairement par une diarrhée;

» *ſur-tout lorſque ces opérations ont été* » *malheureuſement négligées, quoiqu'in-* » *diquées dans le commencement.* L'art » doit toujours la favoriſer dans ces » opérations : en conſéquence, je » donne aſſez généralement un doux » laxatif le huitieme ou le neuvieme » jour, à moins qu'il ne paroiſſe quel- » qu'éruption, ou qu'une douce ſueur » ne m'en empêche. *Dans ce cas, le* » *purgatif doit être différé juſqu'à ce que* » *la ſueur ait eu ſon effet, c'eſt-à-dire* » *tant qu'elle procure un ſoulagement* » *conſidérable.* Juſqu'à ce temps-là je » n'emploie gueres de purgatif, ſi l'on » excepte un peu de manne, de crême » de tartre, & autres choſes ſembla- » bles, que je donne au commence- » ment, ſur-tout lorſque j'ai lieu de » ſoupçonner que la maladie vient » plus de contagion que de la ſaburre » des premieres voies, preſcrivant » néanmoins un clyſtere laxatif & » émollient tous les deux ou trois » jours, ſelon les circonſtances. Je » répete ce doux laxatif de temps en » temps, ſelon que les ſymptômes » l'indiquent; &, pendant ſon opéra-

» tion, je soutiens mon malade par un
» régime, des boissons & des reme-
» des fortifiants. Par ce moyen, non-
» seulement je préviens l'amas & la
» corruption de cette matiere bilieuse
» putride dans les premieres voies,
» mais encore je l'empêche de passer
» dans le sang; &, la dérivant vers le
» canal intestinal, j'en facilite l'éva-
» cuation hors du corps. Il y a déja
» plusieurs années que j'emploie avec
» succès cette maniere de purger vers
» ce temps dans ces sortes de fievres;
» mais je rejette les purgatifs où en-
» trent l'aloès, la scammonée ou la
» coloquinte, que je regarde plutôt
» comme des poisons, que comme
» des remedes dans cet état d'acrimo-
» nie, de putridité & de dissolution
» du sang; il n'y a qu'un fou qui puisse
» les employer dans ce cas. La na-
» ture, il est vrai, ne passe que trop
» souvent les bornes, sans le secours
» de ces puissants stimulants, & pro-
» duit des diarrhées excessives, ou
» une dyssenterie qui fait bientôt pé-
» rir le malade, si on ne l'arrête,
» *c'est-à-dire si elle n'est pas bien traitée.*

» Mais cela n'arrive gueres que lorſ-
» qu'on laiſſe ſéjourner trop long-
» temps & putréfier de plus en plus
» dans les inteſtins la matiere bilieuſe
» corrompue ; le meilleur moyen de
» le prévenir, c'eſt de l'évacuer à
» temps & à des intervalles conve-
» nables. Quand on eſt menacé de ces
» évacuations immodérées, on doit
» avoir recours aux aſtringents alexi-
» pharmaques les plus convenables,
» tels que la thériaque d'Androma-
» que, la confection de Fracaſtor,
» la teinture de roſes, du vin rouge
» brûlé avec de la canelle, &c. mais
» avant tout, ſi le cas eſt très-preſ-
» ſants, à un clyſtere aſtringent, fait
» avec la confection de Fracaſtor, &
» une petite quantité de décoction de
» tormentille, de roſes rouges ou de
» cachou : mais il ne faut faire uſage
» de ce remede qu'avec beaucoup de
» prudence ; car il eſt toujours dange-
» reux d'arrêter à contre-temps une
» diarrhée critique, & je crois qu'on
» ne doit jamais le faire, qu'on n'ait
» fait précéder une ou deux petites
» doſes de rhubarbe. Avant de finir

» ce paragraphe, je crois devoir faire » observer que, quoique j'aie souvent » vu des diarrhées critiques dans l'é- » tat ou sur le déclin de ces fievres, » je les ai trouvées constamment pré- » judiciables au commencement, sur- » tout lorsque les déjections ont été » liquides, séreuses & très-abondan- » tes. *Ce qui annonce, de la maniere la* » *plus sûre, qu'une diarrhée est salutaire,* » *c'est lorsqu'elle est accompagnée d'une* » *sueur modérée, ou d'une moiteur chaude* » *répandue sur toute la peau.* »

La diarrhée qui survient lorsque les fievres sont dans leur état ou à peu près, est fort commune, parce qu'on néglige souvent le vomissement & la purgation qui sont si nécessaires au commencement de ces fievres. Ce symptôme est souvent fort embarrassant : car, si on l'abandonne à la nature, il cause par degrés la perte du malade ; &, si on l'arrête subitement ou trop promptement, le ventre commence à enfler, la bouche devient mauvaise, la tête est affectée, & le malade éprouve une mort violente.

J'ai

J'ai apporté, depuis plusieurs années, la plus grande attention à l'objet dont nous traitons à présent, & je n'ai pas vu cette diarrhée symptomatique bien traitée une fois sur dix. La méthode que propose ici Huxham, qui consiste à donner une ou deux petites doses de *rhubarbe*, & à recourir ensuite aux plus forts astringents & aux opiats échauffants, réussira très-rarement. Je suis sûr de ce que j'avance; & néanmoins le moyen de substituer une méthode meilleure à celle d'Huxham, n'est connu que d'un très-petit nombre de personnes. Il est nécessaire d'entrer dans une légere discussion, pour expliquer cette diarrhée symptomatique. Par conséquent je la considérerai d'abord dans les fievres *communes*, sans aucune contagion, ou sans autre malignité que celle qui peut dépendre de leur propre nature, lorsqu'elles sont négligées ou mal traitées; & ensuite on comprendra plus facilement les effets de la contagion ajoutée, en supposant seulement que l'on connoisse la nature de cette contagion, ses

effets sur la constitution, & la maniere dont elle a coutume de se terminer.

Il y a trois fievres *communes*, dans chacune desquelles est fréquente une diarrhée symptomatique, lorsque la maladie est dans son état ou à peu près. Ces trois fievres sont la synoque non putride, la synoque putride, & la fievre bilieuse. Or le symptôme est le même dans les trois, c'est-à-dire qu'il existe une envie presque continuelle d'aller à la selle, que le malade satisfait sans qu'il en résulte un soulagement réel, ou sans que le degré de la fievre soit diminué. Mais la même méthode de traitement ne conviendra pas également dans toutes, parce que ces trois fievres sont différentes dans leur commencement, leur progrès & leur terminaison. Il faut donc que je considere chacune d'elles séparément, accompagnée d'une diarrhée symptomatique, lorsqu'elle est dans son état ou à peu près.

J'ai déja dit dans un autre endroit de cet ouvrage que la synoque non putride, ou la fievre dépuratoire du

printemps de Sydenham (*a*), eſt due en grande partie à l'amas d'une pituite épaiſſe dans l'eſtomac & les inteſtins. Cette pituite n'eſt pas âcre dans le commencement, mais, en s'altérant par la chaleur de la fievre & par un long ſéjour dans les inteſtins, elle acquiert une qualité cauſtique, & irrite les tuniques délicates du canal inteſtinal. De-là l'envie continuelle d'aller à la ſelle, ce qui n'arrive jamais lorſque la fievre a été bien traitée dès le commencement par les vomitifs & les purgatifs convenables.

Dans cet état, ſi l'on s'efforce de faire ceſſer le ténesme par les opiats, on ne fait qu'augmenter le mal, car alors la matiere irritante devient de plus en plus âcre, au point d'excorier les inteſtins; & en conſéquence l'un ou l'autre de ces deux maux doit arriver: ou la diarrhée revient avec le double de violence, ou la matiere

(*b*) Voyez, tom. 1 de cet ouvrage, le chapitre ſur la ſynoque non putride, pag. 237.

âcre & atténuée eſt réſorbée ; &, mêlée avec les humeurs, elle occaſionne une fievre maligne, ce qui fait que les éruptions miliaires ſont ſi fréquentes dans cette fievre.

Par conſéquent, une diarrhée ſymptomatique qui ſurvient vers l'état de la fievre appellée ſynoque non putride, indique qu'il faut évacuer toute la matiere irritante par le même vomitif & le même purgatif qui doivent avoir été donnés au commencement de la maladie. Le purgatif doit être réitéré juſqu'à ce que la fréquente envie d'aller à la ſelle ſoit ceſſée ; enſuite les tuniques délicates ſeront rafraîchies avec des émulſions douces & des clyſteres de lait nouveau ; & ces clyſteres, ou d'autres ſemblables, ſeront continués, avec l'uſage des émulſions, juſqu'à ce qu'on ait produit l'effet deſiré, c'eſt-à-dire juſqu'à ce que la douleur & la tenſion du canal inteſtinal ſoient ceſſées.

Mais, de plus, il ne faut pas perdre de vue quelques particularités propres à cette fievre ; car, comme elle reſſemble beaucoup par ſa nature

à la fievre intermittente du printemps, elle se juge naturellement & finalement par la peau; & il nous importe aussi de considérer que la diaphorese critique doit survenir vers le quatorzieme jour de la fievre. Par cette raison, nous devons la favoriser par la chaleur du lit, & accorder un régime plus nourrissant, même des bouillons gras & un peu de vin, pendant les jours de la diarrhée; &, après cela, nous pourrons procurer des nuits tranquilles par de doux opiats, pour provoquer la transpiration naturelle, qui est toujours salutaire après que la fievre est parvenue à son état; car, cette fievre tenant une espece de milieu entre les fortes inflammations du printemps & la grande putridité des jours caniculaires, il n'y a pas à craindre, d'un côté, l'inflammation, ni, de l'autre, la putridité, après le quatorzieme jour, à moins que la fievre ne tire en longueur, ou que la saison ne devienne subitement chaude & humide, comme dans le cas de M. B. le jeune, qui a été exposé dans le premier vo-

lume de cet Ouvrage, au chapitre sur la synoque non putride. En pareil cas, il faut avoir recours aux acides minéraux, comme on le verra incessamment, lorsqu'il sera parlé de la dyssenterie putride.

Lorsqu'on est parvenu à chasser l'amas de la matiere morbifique, la langue se nettoie & devient plus humide, le ventre s'affaisse & se détend, le pouls se développe & perd sa dureté. De plus, s'il reste encore un certain degré de force naturelle, la peau devient plus douce & plus humide; & la fievre, suivant alors sa marche ordinaire, se termine insensiblement par des sueurs modérées, quoique beaucoup plus tard qu'elle n'auroit fait, si cette diarrhée, survenue à contre-temps, n'eût retardé la coction & la crise naturelle.

Il arrive cependant quelquefois que l'envie continuelle d'aller à la selle existe encore, malgré les vomitifs & les purgatifs réitérés. Les selles sont crues, glaireuses, remplies de stries sanguines, & accompagnées de douleurs vives dans les intestins,

qui ne ſont ſoulagées ni par les lavements ni par les douces purgations; le repos eſt continuellement troublé, le dégoût a lieu, la peau devient ſeche & aride, le pouls eſt languiſſant, les forces s'abattent, & l'anxiété augmente. Alors je conclus de ces ſymptômes que l'une ou l'autre de ces deux choſes eſt arrivée : ou les inteſtins ſont excoriés; ou la nature s'efforce d'évacuer par les inteſtins la matiere morbifique, quoiqu'elle ſoit encore dans un état de crudité, ce qui eſt funeſte & contraire à la marche ordinaire de cette fievre rémittente, dont la criſe naturelle s'opere finalement par la peau.

Dans ce cas, je me trouve dans la fâcheuſe néceſſité de m'oppoſer à la nature, & de ne me point fier à ſes efforts pour la guériſon de la maladie. J'ordonne donc la *poudre d'amidon*, préparée ſans bleu (*a*), dont je

(*a*) Je préfere l'*amidon* ſimple, préparé ſans bleu, à tous les autres abſorbants, pour émouſſer l'acrimonie qui a ſon ſiege dans les

fais entrer une certaine dose dans chaque portion d'aliments & dans chaque verre de boisson; je donne une léger *opiat* après chaque selle; j'applique un large *véficatoire* au dos; je prescris pour boissons, les décoctions de *mie de pain* ou de *riz* avec un peu de *vin;* & je fais administrer souvent, c'est-à-dire trois ou quatre fois dans la journée, le clystere suivant:

Prenez, *Thériaque*, une demi-once;
Térébenthine, deux gros;
Jaune d'œuf, n° 1;

mêlez le tout ensemble exactement, & ajoutez

De lait nouveau, cinq onces.

Il faut avoir soin de ne recourir à cette méthode que lorsqu'on est sûr

---

intestins. Je le considere comme une gelée plus douce, & il ne forme jamais de pelotons durs, comme font sujettes à en former la *chaux* & la *poudre de pattes d'écrevisses*. Je crois encore qu'il est plus soluble dans l'estomac, & qu'il est un peu nourrissant.

que le premier amas morbifique a été expulsé ; & il faut auſſi faire bien attention à l'effet qu'elle produit, ce qui nous guidera pour la durée du temps pendant lequel nous devons l'employer ; car ſi, en arrêtant la diarrhée, le ventre ne s'enfle pas, ſi le pouls s'éleve ſans être dur, ſi les mains & les pieds s'échauffent, & ſi la peau devient douce & humide, ſans aucun ſymptôme du côté de la tête, on peut continuer plus longtemps le traitement que nous venons d'indiquer, & ne pas craindre d'exciter les ſelles, à moins qu'il n'y ait des ſignes évidents de matiere turgeſcente dans les inteſtins ; &, dans ce cas, on peut donner une doſe de *rhubarbe*, ſans arrêter l'excrétion diaphorétique.

Mais ſi, au contraire, le ventre s'enfle à meſure que la diarrhée diminue ; ſi la tête s'affecte beaucoup, ſi le pouls devient dur, la bouche ſale, la peau ſeche & l'eſtomac malade, on en peut conclure que les opiats & les aſtringents ne réuſſiront jamais. Alors il faut ſoutenir le malade avec des

boissons vineuses, & d'ailleurs laisser agir la nature, ce qu'elle fera quelquefois avec succès au-delà de toute espérance.

Telles sont les méthodes par lesquelles j'ai souvent réussi, lorsque j'ai été appellé pour guérir des fievres de printemps, parvenues à leur état, qui avoient été négligées ou maltraitées dans le commencement, d'où il étoit résulté de mauvaises dysenteries symptomatiques. Lorsque les fievres ont été rémittentes ou intermittentes, elles se sont toujours mal trouvées du *quinquina*, jusqu'à ce que la diarrhée eût entiérement cessé. J'ai aussi observé, en pareil cas, le mauvais effet de la *poudre de James*, quoique cette préparation ou les préparations antimoniales semblables aient convenu dans tout le commencement de cette fievre. Mais dans toutes les fievres de printemps, bien traitées dès le principe, nous n'avons jamais vu survenir de dysenterie, lorsqu'elles étoient parvenues à leur état.

Si le poison de la fievre pestilen-

tielle eſt joint à la ſynoque non putride, il modérera probablement la diarrhée auſſi-tôt que l'amas putride ſera chaſſé des inteſtins, & le malade placé dans un lit chaud ſera tranquille; car ce poiſon, étant d'une nature diaphorétique, favoriſera l'excrétion de la ſueur, ſans qu'il ſoit beſoin d'employer des moyens plus puiſſants que les boiſſons vineuſes chaudes; & la ſueur, dans ce temps de la fievre, eſt toujours ſalutaire, ſurtout après que les premieres voies ont été ſuffiſamment nettoyées.

Dans la véritable fievre putride non rémittente, une diarrhée ſurvenant dans quelque temps de la maladie, a un effet différent de celui qu'elle auroit dans quelque temps de la ſynoque non putride. Dans la fievre putride, la matiere que renferment les inteſtins eſt âcre dès le commencement, & la terminaiſon naturelle eſt par la diarrhée. Le même ſymptôme accompagne fréquemment tout le cours de la fievre, comme il a été expliqué en traitant de la fievre dyſſentérique. Dans tous les cas

d'une fievre putride ſimple, la propenſion conſtante à la diarrhée indique ſeulement la ſurabondance ou la grande acrimonie de la matiere morbifique, & par conſéquent la néceſſité de l'évacuer promptement. En effet, ſi la nature ne procure pas cette évacuation ſalutaire, l'expérience journaliere nous montre la néceſſité de la ſolliciter dans tous les temps de la fievre, &, ſans elle, il n'eſt pas poſſible de guérir les fievres putrides, ſimples ou malignes.

L'expérience nous a encore appris que cette eſpece de matiere morbifique eſt déliée autant qu'elle eſt âcre, & qu'elle eſt par conſéquent facile à mettre en mouvement. Dans les fievres putrides ſimples, les malades ſont plus diſpoſés à ſuer au commencement que vers la fin; mais alors cette ſueur n'apporte aucun ſoulagement, elle eſt donc hors de ſaiſon, & on ne doit pas la favoriſer. La même choſe eſt vraie, même lorſque la fievre putride eſt compliquée avec la contagion maligne. La diaphoreſe ſalutaire n'eſt que celle qui ſuit les au-

tres évacuations; &, dans les cas de contagion, elle viendra vers la fin, malgré le traitement antiſeptique établi dans le commencement & dans l'augmentation de la fievre : car l'acrimonie du poiſon provoquera la ſueur, comme il a déja été dit, auſſitôt que le corps ſera délivré de l'oppreſſion occaſionnée par l'amas putride. La chaleur naturelle du temps aidera encore, durant la ſaiſon de la ſynoque putride, à pouſſer la matiere irritante vers la peau, de ſorte que les médicaments échauffants ne ſont preſque jamais néceſſaires pour arrêter une dyſſenterie putride dans cette ſaiſon de l'année, où elle eſt très-fréquente.

Lorſque la contagion eſt jointe, les forces du malade peuvent encore être ſoutenues par les acides & les ſubſtances nourriſſantes convenables, ce qui s'oppoſera auſſi à la diſſolution du ſang pendant quelques jours, juſqu'à ce que la matiere putride ſoit évacuée, ſuivant le cours particulier de la nature, par la diarrhée; & enſuite la diaphoreſe critique ſalutaire,

qui ſuivra probablement, procurera du ſoulagement, & enlevera la contagion virulente, ſuivant auſſi ſa nature particuliere. C'eſt alors, & non pas auparavant, que la ſueur peut être favoriſée & même provoquée, ce qui arrêtera promptement la diarrhée. Mais il faut inſiſter ſur les acides antiſeptiques juſqu'à la fin, & c'eſt un des cas où le vin eſt ſpécifique.

J'ai fréquemment rencontré cette erreur concernant les acides, qu'ils ſont tous purgatifs. Cependant, le contraire eſt vrai: tous les forts acides ſont très-aſtringents, & coagulent naturellement nos humeurs. Je n'oſe jamais donner dans les dyſſenteries des acides plus forts que le ſuc de limon, juſqu'à ce que la tenſion du ventre ſoit détruite & que la langue ſe ſoit nettoyée. Alors, ſi le cas le requiert, je donne les acides minéraux délayés dans la boiſſon, augmentant par degrés la quantité ſuivant les ſymptômes; & je ne crains pas de donner du *vin*, ou même de l'*eau-de-vie*, lorſque les cordiaux

échauffants ſont néceſſaires, dans quelques conſtitutions foibles, à la fin des dyſſenteries putrides. En un mot, non-ſeulement les acides convenables corrigent les matieres putrides & bilieuſes, mais encore ils réſiſtent puiſſamment à la virulence de tous les poiſons qui tendent à diſſoudre le ſang, &, d'un autre côté, lorſqu'ils ſont délayés convenablement dans des liqueurs vineuſes & chaudes, ils ne détruiſent pas la qualité ſudorifique des médicaments que l'on adminiſtre pour provoquer les ſueurs ſalutaires dans les fievres peſtilentielles.

Cette matiere eſt d'une telle importance qu'elle mérite toute l'attention poſſible. Par conſéquent, pour l'éclaircir & la développer encore plus, je vais expoſer un cas remarquable, que je choiſis entre pluſieurs autres que j'ai eu occaſion d'obſerver.

VIIe OBSERVATION.

Le 9 de Juillet de l'année 1774, madame Bland, femme d'un chande-

lier, fut attaquée d'une fievre putride pour laquelle on la saigna. Mais on négligea le vomissement & les purgations convenables.

Le 19 de Juillet, je la vis pour la premiere fois. La chaleur étoit alors très-considérable, & le *typhus* étoit épidémique.

Madame Bland étoit âgée de trente-six ans, & avoit mis au monde plusieurs enfants. Elle étoit au reste agissante, & jouissoit d'une bonne santé, quoique sujette quelquefois aux douleurs d'entrailles. Je fus informé que, le septieme jour, il survint une dyssenterie putride, qu'on ne put arrêter que par le *diascordium*, le *mithridate*, & les absorbants donnés sous toutes les formes. La malade lâchoit sans s'en appercevoir, & presque continuellement, ses urines & ses excréments, qui exhaloient une odeur insupportable; tous ses sens étoient perdus; lorsqu'on lui couloit de la boisson dans la bouche, elle en avaloit une partie avec avidité; mais elle ne demandoit jamais rien; elle articuloit à peine quelques paroles;

elle étoit dans une agitation continuelle; ſon viſage étoit très-rouge, ainſi que toute ſa peau, qui étoit auſſi ſeche, chaude & brûlante, mais on n'y voyoit aucune éruption; le blanc de ſes yeux n'étoit point rouge, mais jaunâtre; ſes yeux n'étoient pas enflammés, & les prunelles n'étoient pas fortement dilatées; ſes levres & ſes dents étoient couvertes d'une matiere brune, mais la langue, quoique fort ſale, n'étoit pas ſeche; le pouls étoit petit, dur, & trop vîte pour en compter diſtinctement les pulſations; ſon ventre n'étoit ni enflé, ni dur; enfin elle ſe remuoit dans ſon lit avec une force conſidérable.

Je fis adminiſtrer auſſi-tôt un fort vomitif, &, ſix heures après, une boiſſon purgative. Enſuite je preſcrivis une décoction de *mie de pain*, rendue agréable au goût avec le *ſucre*, le *vin* & le *ſuc de limon*, recommandant qu'on en fît boire à la malade le plus qu'on pourroit.

Le 20 Juillet, je retournai la voir, & j'appris que le vomitif l'avoit fait vomir trois fois, & avoit auſſi pro-

curé trois ſelles conſidérables : que le purgatif l'avoit auſſi évacuée trois fois, après leſquelles elle étoit reſtée tranquille, & ſans aller à la ſelle pendant ſix heures, durant lequel eſpace de temps elle avoit bu une grande quantité de la boïſſon preſcrite. Je me fis donner une lumiere pour examiner ſon viſage, & j'obſervai qu'elle fermoit les yeux à ſon approche. Elle étoit plus tranquille, & elle ne s'agitoit pas dans ſon lit auſſi violemment que les jours précédents. J'ordonnai à la garde de lui nettoyer les dents & les levres avec un linge trempé dans du *vinaigre*, mais elle s'oppoſa avec ſes deux mains à cette opération. Son viſage reſta très-rouge, & toute ſa peau étoit encore ſeche, chaude & brûlante. Cependant les battements de ſon pouls n'alloient plus qu'à cent vingt-ſix, & je pouvois les compter très-diſtinctement. Son ventre devint mou, mais il n'étoit pas entiérement vuidé par les opérations du vomitif & du purgatif. Elle marmotoit entre ſes dents un grand nombre de paroles ſans ſuite, ou plutôt de ſons inarticu-

lés ; & elle me ſerroit la main en répétant le mot *froid*. Alors je fis apporter un verre d'eau froide, & je l'approchai de ſa bouche : elle en but la moitié, & dit que c'étoit bon, mais qu'elle n'en vouloit pas boire davantage. Après cela, j'envoyai chercher des fruits de différente eſpece : elle mangea trois ceriſes, en répétant que c'étoit fort bon, mais qu'elle n'en vouloit plus manger. J'eſſayai enſuite de lui préſenter des groſeilles rouges: elle répéta encore que c'étoit fort bon, & elle en mangea une petite poignée. On m'apprit que les paroles qu'elle prononçoit alors, étoient les premieres paroles ſenſibles qu'elle eût dites pendant quarante heures.

La ſéchereſſe, la chaleur exceſſive & la grande rougeur de la peau, me firent ſoupçonner une colliquation du ſang, avec des taches pétéchiales. Mais je n'en pus découvrir aucune par tout le corps. J'ordonnai une once de *manne* & une demi-once de *tartre ſoluble*, diſſoutes dans une chopine d'*émulſion commune*, pour prendre ſur le champ; deux onces de

teinture de roſes, pour prendre toutes les trois heures; & toutes les boiſſons rafraîchiſſantes, acides, vineuſes, comme auparavant, avec abondance de fruit. De plus, je fis ôter quelques couvertures du lit, & je recommandai qu'on laiſſât paſſer nuit & jour, dans la chambre de la malade, un courant d'air libre.

Le 21 Juillet. L'émulſion purgative de la veille opéra très-bien, & évacua une quantité conſidérable de matieres qui exhaloient une odeur cadavéreuſe. Après cela, la malade parut repoſer tranquillement. Elle prit, dans le cours de la journée & de la nuit, près d'une pinte de *teinture de roſes*, deux quartes (*a*) de *décoction de mie de pain*, & preſque une quarte de l'émulſion acidulée avec le *ſuc de limon*, outre quelques fruits de différente eſpece. Sa bouche étoit plus nettoyée, ſa peau moins brûlante, & les battements de ſon pouls n'al-

(*a*) La quarte eſt une meſure d'Angleterre, qui revient à peu près à la pinte de Paris.

loient plus qu'à cent ſeize. Je lui ordonnai alors de continuer la *teinture de roſes*, avec le même régime, &, de plus, de prendre le ſoir un demi-gros de *rhubarbe*, avec égale quantité de *crême de tartre*.

Le 22 Juillet, le purgatif opéra cinq fois. La malade étoit mieux à tous égards, & elle dormit pluſieurs heures de la nuit. Je conſeillai de continuer le même régime, & je fis ajouter trente gouttes de la *teinture de quinquina d'Huxham* à chaque doſe de la *teinture de roſes*. J'ordonnai encore qu'on donnât le ſoir un purgatif de *ſel polychreſte* & de *rhubarbe*. De cette maniere, je continuai à purger tous les matins, & à rafraîchir la malade le jour & la nuit, juſqu'au 27 de Juillet, où la fievre ceſſa tout-à-fait ſans aucun redoublement. Il n'y eut aucune éruption ni évacuation critique, mais la fievre tomba par degrés, par le moyen de la diarrhée qu'excitoit chaque matin le purgatif de la veille, & des boiſſons rafraîchiſſantes & propres à corriger la matiere morbifique, que la malade prit conti-

nuellement pendant sept jours. Alors elle commença à demander des aliments. Elle dit qu'elle desiroit des aliments solides.

La premiere fois que je vis cette fievre, & que je sentis l'odeur puante du suif & de la malpropreté, je soupçonnai qu'il y avoit une contagion réelle jointe à la fievre putride. Mais il n'y en avoit évidemment aucune : car tous les symptômes de malignité céderent aisément aux purgatifs & aux antiseptiques ; & la fievre se termina bien, suivant sa propre nature, sans aucune sueur ou autre évacuation critique, ce qui n'arrive presque jamais lorsque la contagion y est jointe.

J'appelle aussi cette fievre une fievre putride, & non pas une fievre bilieuse, parce qu'il n'y eut aucune rémittence, comme dans cette derniere. La fievre augmenta par degrés, du mauvais au pire, pendant neuf jours : ensuite elle diminua par degrés, & alla chaque jour de mieux en mieux pendant les huit jours suivants. Dans les sept premiers jours, entre

ces huit, je donnai chaque ſoir un purgatif qui opéra le lendemain matin, & l'on inſiſta ſans relâche ſur le régime anti-ſeptique, juſqu'à ce que la fievre fut ceſſée. Alors la nature demanda une nourriture plus ſolide.

Je dis encore que cette fievre ſe termina bien & ſuivant ſa propre nature, parce qu'elle laiſſa la malade en parfaite ſanté & avec un bon appétit, & qu'elle recouvra bientôt ſa premiere force, ſans d'autre ſecours qu'un régime convenable. J'ai toujours réuſſi par le même traitement dans les dyſſenteries putrides, excepté chez les vieux ivrognes, ou ceux dont les inteſtins étoient énervés ou ſquirreux.

Je vais à préſent conſidérer la contagion peſtilentielle jointe à une fievre bilieuſe, lorſqu'elle eſt accompagnée de la circonſtance particuliere d'une diarrhée qui ſurvient à contretemps dans l'état ou dans ce temps de la fievre où l'on peut attendre une ſueur; & je marquerai la différence qu'il y a entre cette fievre, & la fievre putride maligne, accompagnée

de la même circonſtance : car ici, quoique la contagion reſte encore la même, cependant la fievre *commune*, à laquelle elle eſt jointe, change la nature & le traitement de la fievre compoſée & de ſes ſymptômes ; &, quoiqu'un amas putride ſoit preſque de la même nature que la matiere morbifique bilieuſe, exigeant l'un & l'autre l'évacuation par les ſelles, cependant la fievre occaſionnée par la matiere bilieuſe dans la ſaiſon de la moiſſon, étant auſſi en partie de la nature de la fievre intermittente de cette ſaiſon, ne s'accommode pas auſſi bien que la fievre putride d'été, de la purgation réitérée chaque jour. La fievre bilieuſe paroît exiger de plus longs intervalles, ou un temps plus conſidérable pour la coction, entre les purgations, afin que la matiere bilieuſe ait le temps de ſe ſéparer par degrés de la maſſe générale des humeurs, & de devenir turgeſcente dans les inteſtins, circonſtance ſans laquelle le purgatif ne peut pas être auſſi efficace. D'ailleurs, le ſang n'eſt pas autant diſſous dans la fievre bilieuſe

bilieuſe que dans la fievre putride, par conſéquent les acides moins forts ſont ſuffiſants.

C'eſt pour ces raiſons que Sydenham, qui purgeoit tous les jours dans la fievre putride, trouva avantageux de ne purger que de deux jours l'un dans les fievres bilieuſes : & il donna ſouvent un opiat le ſoir, après l'opération du purgatif, pour aſſurer une coction de vingt-quatre heures, ſans ſelles, avant que le ſecond purgatif fût adminiſtré. D'un autre côté, le *tartre ſoluble* & la *manne* ne ſont pas ſuffiſants ici, quoiqu'ils le ſoient dans la ſynoque putride : il faut une médecine plus forte, tel qu'un apozeme purgatif. Par la même raiſon, nous obſervons que le *tartre émétique* & les autres préparations d'*antimoine*, ſont plus avantageuſes dans la véritable fievre bilieuſe, ſimple ou compliquée avec la contagion, que dans la véritable ſynoque putride.

La diarrhée qui ſurvient à contretemps, après le quatorzieme jour, dans la fievre bilieuſe peſtilentielle, exige un traitement preſque ſembla-

ble à celui qu'on a déja recommandé dans la synoque non putride compliquée avec la contagion pestilentielle. Seulement, le régime doit être plus acide; le malade doit user des fruits de la saison; &, vers la fin, il ne lui faut pas autant de nourriture animale.

Pour conclure, il n'y a aucune espece de fievre, excepté la peste, dans laquelle je n'aie vu une diarrhée salutaire chez quelques constitutions, & les effets en démontrent toujours la nature : car une diarrhée salutaire ne fatigue pas le malade autant qu'on pourroit l'attendre du nombre & de la quantité des selles; elle n'ôte pas l'appétit; elle vuide les intestins, diminue les symptômes, particuliérement ceux de la tête; la bouche se nettoie & devient humide; le pouls est plus lent, plus mou & plus développé; enfin elle favorise la coction, & excite même la transpiration nocturne. C'est un bon signe lorsque des urines épaisses, l'humidité de la langue & la moiteur de la peau accompagnent la diarrhée : car les évacua-

tions critiques d'une matiere dont la coction eſt bien faite, viennent enſemble, &, au lieu de ſe nuire, s'excitent réciproquement.

Au contraire, la diarrhée qui vient à contre-temps, ou celle qui dure trop long-temps, lorſque les inteſtins ſont bien nettoyés, & que le malade eſt mis à un régime convenable, abat le pouls à un tel degré, & arrête tellement les autres excrétions, que le mal qu'elle produit s'apperçoit aiſément, même dans les fievres *communes*, & encore plus dans les fievres malignes, dont les ſymptômes particuliers augmentent après chaque ſelle, & indiquent la néceſſité de modérer la fréquence & la violence d'une telle évacuation. Ce ſymptôme, que l'on rencontre ſouvent, & qui eſt rarement bien traité, demande beaucoup d'attention. Lorſque la langue reſſemble à une chair vive, & que le malade ſe plaint de mal d'eſtomac & de douleur dans la gorge, il eſt ſouvent ſoulagé par des aphtes: dans ce cas, on doit traiter ſuivant les inſtructions que nous avons don-

nées en parlant des aphtes & de l'angine maligne (*a*).

Mais revenons à Huxham, qui dit encore (*b*) : « Quoique la nature affecte très-souvent, dans les fievres » putrides malignes, de se débarrasser de la matiere morbifique par le » vomissement ou les selles, cependant ses efforts les plus constants » sont vers les pores de la peau. J'ose » assurer que je n'ai jamais vu aucune » de ces fievres complettement jugée, qu'il ne soit survenu une sueur » plus ou moins abondante. Cette » sueur est salutaire toutes les fois » qu'elle est modérée, chaude, également répandue sur tout le corps ; » lorsqu'elle vient dans la vigueur de » la maladie, que le pouls se développe, devient mou & calme un » peu auparavant, & pendant qu'elle » continue. Mais lorsqu'elle est très-» abondante, froide, visqueuse, ou » qu'elle ne sort que d'une partie de

(*a*) Consultez les deux tomes précédents.
(*b*) Pag. 163.

» la tête, ou de la poitrine seulement, » il y a plus à craindre qu'à espérer. » Les sueurs abondantes qui survien- » nent au commencement, sont en » général pernicieuses, sur-tout si el- » les sont suivies du frisson. »

Toute fievre maligne contagieuse a une terminaison particuliere, par quelque évacuation critique qui lui est propre, & qui se fait d'une maniere uniforme. Ainsi la peste se termine par les abcès, la petite-vérole par les pustules, & la fievre pestilentielle par une sueur modérée, chaude & universelle. Cela, je crois, ne peut être révoqué en doute par aucun de ceux qui ont fait une attention scrupuleuse à la terminaison de cette fievre, dépendante uniquement de la contagion. Mais il en est de la sueur de la fievre pestilentielle, comme de l'éruption de la petite-vérole : pour que cette sueur soit jugée vraiment salutaire & critique, il faut qu'elle sorte à temps en quantité nécessaire, & qu'elle ait une durée convenable. Quant au temps où il est avantageux qu'elle paroisse, cela dépend en par-

tie du tempérament du malade, & en partie de l'espece de fievre *commune* qui est compliquée avec la maligne, en distinguant d'ailleurs avec soin si les symptômes malins dépendent d'une contagion réelle, ou du mauvais traitement de la fievre *commune*. Je parle à présent de ce qui dépend de la contagion seulement, & non d'aucune autre cause.

Le temps convenable pour l'excrétion de la sueur, varie suivant les circonstances suivantes.

Ainsi, 1° Si le malade étoit en parfaite santé au moment de la contagion, & si ensuite nulle circonstance essentielle n'y apporte d'obstacle, la sueur est d'autant plus avantageuse qu'elle paroît plus promptement. J'en ai donné un exemple, choisi entre plusieurs autres que j'ai vus dans l'observation qui a pour sujet la jeune religieuse & les autres assistants de l'Hôtel-Dieu de Rouen, & où j'ai aussi observé,

2° Que si la chaleur du lit, & la boisson abondante des liqueurs chaudes, n'excitent pas la transpiration

que l'on desire, on l'obtient en tirant un peu de sang au malade couché dans son lit, & que la sueur suit cette opération : car la pléthore étant ainsi détruite, les vaisseaux recouvrent leur force naturelle, les sécrétions se font plus librement, & la transpiration en est la suite. Cela arrive toujours ainsi, lorsque la pléthore est la seule circonstance qui rende la santé imparfaite au moment de la contagion, & qu'elle est le seul obstacle qui s'oppose à l'excrétion d'une sueur libre, facile & salutaire. Le grand succès de Sydenham dans le traitement de cette fievre, car il ne perdit pas un seul de ses malades depuis le moment où il adopta cette méthode, ce grand succès, dis-je, ne me surprend pas, parce que je sçais qu'il quadre avec la nature de la fievre pestilentielle simple, dépendante d'une pure contagion. Mais lorsque la malignité dépend de la négligence, ou du mauvais traitement, dans les fievres *communes ;* ou lorsque la contagion est jointe à une fievre putride ou bilieuse, cette méthode ne réus-

ſira pas, comme il a été dit précédemment.

3° Cependant la véritable inflammation differe de la ſimple pléthore. On remédie à la ſimple ſurabondance d'un bon ſang, par une ſaignée faite à propos & bien adminiſtrée. Mais un ſang viſqueux & des fibres roides, exigent plus de temps, & des ſaignées réitérées, pour diſſoudre & évacuer l'épaiſſiſſement inflammatoire, & pour diminuer la tenſion des fibres. Dans ce cas, ſi la contagion de la fievre peſtilentielle étoit jointe à beaucoup d'inflammation, j'ai obſervé que la premiere ſaignée étoit ſuivie d'un degré de tranſpiration qui procuroit du ſoulagement : mais, au bout de quelques heures, la peau redevenoit chaude & ſeche, & il étoit néceſſaire de faire une ſeconde ſaignée, après laquelle la tranſpiration revenoit, en procurant encore du ſoulagement. Elle duroit plus long-temps que la premiere fois, & étoit communément critique : cependant il arrivoit auſſi quelquefois qu'elle diſparoiſſoit avant la criſe, &

on ne pouvoit ni l'entretenir ni la rappeller qu'en faiſant une troiſieme ſaignée. Alors elle étoit ſuivie d'une véritable ſueur critique qui ſortoit librement, modérément, & avec un ſuccès marqué; &, juſqu'à ce que cette troiſieme ſueur eût duré un certain nombre d'heures, les doux purgatifs ne faiſoient pas autant de bien, qu'ils en font ordinairement, après la ſaignée, dans les inflammations ſimples: mais, à cette époque, un purgatif étoit toujours d'une grande utilité. Je n'ai jamais vu qu'il eût été néceſſaire de faire plus de trois ſaignées dans une fievre peſtilentielle.

Dans les trois cas précédents, la ſueur doit être provoquée, par ces moyens, vers le ſeptieme jour de la fievre au plus tard, & même plus tôt toutes les fois qu'on le peut ſans danger: car j'ai toujours remarqué que le miaſme malin de cette fievre peſtilentielle eſt un poiſon qui aſſimile les humeurs à ſa propre nature, & qui les corrompt d'autant plus, qu'il reſte plus long-temps mêlé avec elles. Bien plus, lorſqu'une fievre qui eſt due à

une contagion virulente de cette espece, ou qui en est accompagnée, dure neuf jours avec la peau seche & aride, j'ai communément observé qu'elle devenoit extrêmement dangereuse, même à l'égard des personnes jeunes & vigoureuses. Le poison accumulé, ne trouvant pas alors d'issue convenable par les pores de la peau, dissout tellement le sang dans les unes, & détruit tellement les nerfs dans les autres, qu'il est très-difficile, par toutes sortes de remedes, de les arracher au péril qui les menace. J'ai déja donné un exemple de la premiere espece dans une des observations précédentes (*a*). Je vais en exposer un de la seconde espece, en faisant l'histoire d'une fievre de prison, dont fut attaqué un jeune homme, charpentier, que j'ai traité depuis peu. Cette observation sera un exemple frappant de l'effet délétere de ce poison sur les nerfs.

(*a*) Voyez ci-dessus.

VIIIe OBSERVATION.

Ce jeune homme étoit naturellement très-fort, & il réſiſta à la fievre pendant ſept jours: mais enfin il fut obligé de ſe mettre au lit. Celui qu'on appella le premier à ſon ſecours lui trouva le pouls ſi petit, qu'il n'oſa pas le ſaigner; &, ſoupçonnant que l'abattement des eſprits & l'exceſſive proſtration des forces étoient dus à un amas de matieres dans les premieres voies, il lui donna l'*émético-catartique de Tiſſot*. Ce médicament le fit vomir deux fois, & enſuite le fit aller par bas conſidérablement. Le lendemain, quoique le malade dît qu'il étoit ſoulagé, les ſymptômes de malignité n'étoient en aucune façon diminués; car, lorſque je le vis le onzieme jour pour la premiere fois, ſon pouls étoit ſi petit que je pus à peine le ſentir, & ſi vîte qu'il ne me fut pas poſſible d'en compter les battements; ſes yeux étoient éteints, gros, humides & décolorés; il prononçoit des paroles ſans ſuite; ſon haleine étoit puante; il ſe plai-

gnoit d'un mauvais goût & d'une mauvaise odeur, mais sa langue n'étoit ni sale, ni seche; sa peau n'étoit pas très-brûlante, quoiqu'il eût une espece d'éruption miliaire, semblable à des taches de rousseur, sur la poitrine, les bras & les épaules.

Je pensai qu'une transpirâtion modérée étoit la seule ressource qui lui restât; en conséquence j'ordonnai, pour sa boisson ordinaire, le *petit-lait* très-acidulé avec le *suc d'oranges*, & une potion d'*esprit de mindererus* avec le *julep de camphre* (*a*), &c. pour provoquer une sueur. Ces remedes eurent l'effet desiré, & le lendemain matin je trouvai le malade très-soulagé. La sueur chaude & modérée continuoit encore; le pouls étoit distinct, & ses battements que je pouvois compter alloient à cent quarante dans l'espace d'une minute: l'éruption miliaire étoit tout-à-fait disparue; mais les yeux trembloient, la tête étoit encore dérangée, & l'abat-

(*a*) Voyez le tom. 2, pag. 365, n° 12.

tement des esprits étoit excessif. La transpiration avoit alors duré environ douze heures. Je fis continuer le même régime, ajoutant un petit bouillon de temps à autre; & j'ordonnai qu'on donnât, au bout de douze heures, une dose de *rhubarbe* & de *crême de tartre*, suffisante pour procurer une évacuation convenable.

Cependant il survint, le soir, un frisson, & il fut bientôt suivi du spasme de la mâchoire inférieure. J'allai voir le malade le lendemain matin, & je le trouvai sans sentiment, sans mouvement, & avec un *vésicatoire* qu'on lui avoit appliqué, au milieu de la nuit, entre les deux épaules. J'ordonnai encore qu'on lui rasât la tête, & qu'on y fît de fréquentes fomentations avec le *vinaigre camphré*. On lui donna aussi un lavement, qui procura deux fois une évacuation abondante, & on le plaça dans son lit de maniere qu'il eût le corps & la tête élevés. Ce spasme de la mâchoire cessa au bout de dix heures, & il avala un peu de boisson. Mais le pouls tomba tout-à-fait, & il mourut. Il

resta sans sentiment, sans mouvement & sans pouls, les vingt-quatre dernieres heures qui précéderent sa mort.

Après avoir sérieusement réfléchi sur l'état naturel de la santé de ce jeune homme, sur sa maniere ordinaire de vivre, & sur le progrès de sa maladie, depuis le jour de l'invasion jusqu'à celui où je le vis pour la premiere fois, je suis convaincu qu'elle fut originairement une fievre pestilentielle simple, logée dans une constitution saine; & qu'elle auroit été guérie radicalement, si l'on eût, suivant la méthode de Sydenham, provoqué la sueur dans le commencement. Mais cet homme, en sortant tous les jours dès le matin pour vaquer à ses affaires, empêcha la transpiration qui auroit été si salutaire: de cette maniere le poison fut si longtemps retenu dans son corps, qu'il en assimila les humeurs à sa propre nature, & détruisit les fonctions animales à un degré qui rendit la guérison impossible.

Je n'approuve donc pas, dans ce

cas, que l'on remette à exciter la ſueur juſqu'au neuvieme ou au dixieme jour, dans l'eſpérance d'une coction & d'une criſe naturelle, comme il arrive dans les fievres *communes* du printemps & de la moiſſon : car ce poiſon étant d'une nature indomptable, & acquérant avec le temps de nouvelles forces, il doit être évacué par la ſueur auſſi-tôt que les circonſtances du cas le permettent, d'autant plus que c'eſt la ſeule excrétion par laquelle il puiſſe être chaſſé du corps.

Quand Huxham parle d'une ſueur critique qui ſurvient lorſque la maladie eſt dans ſon état, il ne peut pas entendre cela d'une fievre putride, ou d'une fievre peſtilentielle ſimple, parce qu'elles n'ont, ni l'une ni l'autre, ni coction ni criſe, (comme en ont les fievres *communes* de printemps & d'automne) dans des temps marqués. Ces deux fievres, ſimples ou réunies, vont chaque jour en augmentant, ſans rémittence évidente, juſqu'à ce qu'elles ſoient arrêtées par les évacuations convenables, & en-

ſuite elles diminuent par degrés juſqu'à ce qu'elles ceſſent tout-à-fait; ce que, le plus ſouvent, l'on obtient promptement, lorſque les évacuations néceſſaires ont été provoquées à propos. Mais lorſqu'elles ont été négligées, & qu'on a laiſſé paſſer le temps où on auroit dû les exciter, il eſt toujours très-difficile de parvenir au même but, & il eſt très à craindre que la fin ne ſoit funeſte, comme dans le cas que je viens d'expoſer.

Ce que dit Huxham, lorſqu'il parle de la ſueur critique qui vient le onzieme jour, doit donc s'entendre de ce qui arrive toujours dans la ſynoque non putride, & quelquefois auſſi dans la fievre bilieuſe, lorſquelle eſt compliquée avec la contagion peſtilentielle. Voici à peu près ſon progrès, dans tous les cas où la nature triomphe. Dans une perſonne malade de la ſynoque non putride, à qui il arrive de prendre la contagion de la fievre peſtilentielle, les ſymptômes peuvent indiquer la néceſſité de la ſaignée juſqu'à un certain de-

gré; & une ſueur plus ou moins conſidérable en eſt ordinairement la ſuite dans toutes les conſtitutions ſanguines, avec diminution de quelques ſymptômes. Après cela, les ſignes d'une matiere turgeſcente dans l'eſtomac ou les inteſtins annonceront l'utilité d'un vomitif ou d'un purgatif, ou de l'un & de l'autre, ſuivant le ſiege de cette matiere; & ces remedes ſont ordinairement plus efficaces après la ſaignée, chez les conſtitutions ſanguines, ſur-tout dans les fievres de printemps, ſimples ou compliquées. Mais lorſque la conſtitution n'eſt pas ſanguine, que le malade eſt au contraire foible & épuiſé, qu'il n'y a pas de ſignes d'inflammation, & qu'il ne ſe manifeſte pas de ſymptômes plus urgents que ceux qui dépendent d'une matiere turgeſcente dans les premieres voies, on doit, ſans ſaigner, avoir auſſi-tôt recours aux vomitifs & aux purgatifs, en en réglant l'uſage conformément aux circonſtances.

Mais ſi, après ces évacuations, les ſymptômes de l'inflammation paroiſ-

ſent, la ſaignée devient alors néceſſaire ; & ſi ceux d'une matiere turgeſcente continuent ou reviennent, les autres évacuations doivent être réitérées ſuivant le ſiege de cette matiere. En ſuivant bien cette méthode, ſelon que les ſymptômes l'indiquent, la fievre prendra, dans l'eſpace de quelques jours, ſa marche naturelle de rémittences & de redoublements réguliers toutes les vingt-quatre heures (comme on l'a vu dans le chapitre ſur la ſynoque non putride) quoique la contagion y ſoit jointe.

Lorſqu'une ſynoque non putride *commune* a pris ſa marche de rémittences & de redoublements réguliers, les rémittences deviennent chaque jour de plus en plus longues, ſans autres ſecours qu'un régime convenable, & ſans autre précaution que celle d'entretenir le ventre libre, en donnant un lavement de deux jours l'un. Vers le onzieme jour, les rémittences ſont accompagnées d'une tranſpiration douce, qui augmente chaque jour juſqu'au quatorzieme, où il vient une ſueur, qui enleve par degrés la fie-

vre, enſorte qu'elle ceſſe tout-à-fait au dix-ſeptieme jour: ou elle ſe change en une fievre intermittente.

Mais lorſque la contagion peſtilentielle eſt jointe à cette ſynoque, & forme avec elle une fievre compoſée, c'eſt-à-dire une ſynoque non putride maligne, le progrès ne reſſemble pas à celui que nous venons d'expoſer. Car, quoique la fievre compoſée ait auſſi des rémittences dans ſon commencement, cependant elles deviennent plus courtes par l'effet des remedes évacuants, donnés de deux jours l'un; & ils les rendent auſſi de moins en moins diſtinctes, juſqu'à ce qu'elles diſparoiſſent enfin entiérement au onzieme jour, où l'on voit ſe manifeſter des ſymptômes nouveaux & funeſtes, la fievre devenant anomale, & exceſſivement longue, ſi la mort ne ſurvient pas.

Or, pour prévenir ce malheur, j'ai employé avec ſuccès la méthode ſuivante.

Auſſi tôt que la rémittence réguliere a lieu, je défends la ſaignée, les vomitifs & les purgatifs, même lorſ-

que quelques ſymptômes paroiſſent demander ces remedes, & j'ordonne une grande quantité de boiſſon vineuſe légérement acide, pour faire enſorte que la rémittence ſuivante ſoit accompagnée d'une tranſpiration libre. Auſſi-tôt que cette tranſpiration paroît, je la favoriſe par les boiſſons chaudes & la chaleur du lit; & même j'ai encore recours à un remede légérement ſudorifique, pour provoquer une ſueur. Si cette ſueur procure du ſoulagement, comme il arrive ordinairement, je l'entretiens pendant quarante heures; & après cet eſpace de temps, jamais plutôt, j'adminiſtre un doux purgatif, faiſant continuer encore l'uſage des boiſſons diaphorétiques. Par ces moyens, je réuſſis communément après la ſeconde rémittence réelle; & je guéris entiérement la ſynoque non putride maligne vers le neuvieme jour au plus tard, c'eſt-à-dire pluſieurs jours plus tôt que ne le demande la ſynoque non putride ordinaire, lorſqu'aucune contagion n'y eſt jointe.

Bien plus, je ſuis diſpoſé à croire

que la fievre que les anciens appelloient ſynoque ſimple, (ou une ſynoque non putride ſe terminant au ſeptieme jour ou auparavant) étoit une fievre de cette eſpece mixte; parce que la véritable ſynoque non putride, lorſqu'elle eſt ſimple, dure toujours onze, & le plus ſouvent quatorze jours pleins, avant que la criſe commence, & que cette fievre ne ſe juge pas entiérement avant le dix-ſeptieme, & quelquefois le vingt-unieme jour. Dans quelques quartiers de cette ville, particuliérement dans ceux où les pauvres citoyens ſont, pour ainſi dire, entaſſés dans des galetas, & où regne la malpropreté, j'ai ſouvent rencontré une fievre de cette nature. Il y avoit dans le commencement pluſieurs méchants ſymptômes, avec un abattement des eſprits conſidérable, & une grande proſtration de forces: après une ſaignée, on donnoit un vomitif; & auſſi-tôt après, ſans qu'on s'y attendît, une ſueur ſortoit ſpontanément, qui procuroit un grand ſoulagement, &, par degrés, faiſoit entiérement ceſſer la fievre.

La méthode que je viens de proposer pour traiter la synoque non putride maligne, a aussi réussi dans les fievres rémittentes, bilieuses, malignes. Seulement la boisson étoit plus acide, &, après que la sueur critique avoit eu son effet, les purgations étoient plus fréquemment réitérées. La matiere bilieuse fut aussi corrigée par les fruits de la saison, & le corps fut fortifié par des quantités modérées de bon vin, auxquelles le *quinquina* fut ajouté dans quelques cas.

La sueur critique, dont j'ai fait mention, differe beaucoup des sueurs abondantes qui sortent dans tout le commencement, & qui précedent toute autre évacuation. Ces dernieres, loin d'apporter aucun soulagement, sont pernicieuses, même dans les fievres de printemps, & encore plus dans les fievres putrides & bilieuses, quoiqu'elles y soient très-fréquentes, particuliérement dans la fievre putride, simple aussi bien que compliquée avec malignité. Rien ne réprime ces sueurs pernicieuses aussi

bien que les moyens ſuivants : ſçavoir, ſaigner modérément lorſqu'il y a indication, nettoyer efficacement les premieres voies, faire boire continuellement au malade des liqueurs acides rafraîchiſſantes, le tenir quelques heures hors de ſon lit, & renouveller ſouvent l'air de ſa chambre.

La ſueur ne ſoulage pas toujours les fievres *communes* que le mauvais traitement a rendues malignes, quoique celles qui deviennent malignes par la contagion peſtilentielle ſoient toujours adoucies par les ſueurs convenables. A l'égard de ces dernieres, une peau ſeche & aride eſt d'un très-mauvais ſigne; car, par la contagion ajoutée, il réſulte une nouvelle fievre (ou *tertium quid*) qui tient en partie de la fievre commune originaire, &, en partie, de la nature particuliere du poiſon abſorbé. Il eſt donc néceſſaire de recourir à un traitement particulier, adapté à la nature particuliere de la fievre compoſée : & c'eſt la raiſon pour laquelle nous rencontrons plus ſouvent des con-

tre-indications dans le cours des fievres compoſées que dans celui des fievres *communes* ſimples; ce qui les rend beaucoup plus difficiles à bien traiter, & par conſéquent d'autant plus dangereuſes.

Je vais à préſent ſuivre Huxham. « Mais comme ces ſueurs, dit-il (*a*), » ſont d'autant plus favorables qu'el- » les ſont l'ouvrage de la nature plus » que de l'art, on ne doit jamais cher- » cher à les exciter ni à les augmen- » ter par des remedes ou un régime » chaud, &c. Il ſuffit de les favoriſer » & de les ſoutenir par des délayants » acidulés, & de doux diaphorétiques cordiaux, capables de délayer » le ſang, d'emporter les ſels, de tem- » pérer l'acrimonie, de prévenir les » progrès de la putréfaction & de la » diſſolution du ſang, & de conſer- » ver & de fortifier le ton des ſoli- » des. »

» Comme des perſonnes de tempé- » rament différent quant à l'état des

(*a*) Pag. 164.

» ſolides

» ſolides & des fluides, peuvent être
» attaquées de maladies contagieu-
» ſes, il faut employer des méthodes
» très-différentes dans les différents
» cas : celles qui ont des fibres fortes
» & un ſang riche & épais, n'ont
» pas beſoin des remedes chauds qui
» ſont néceſſaires pour ſoutenir cel-
» les qui ſont d'un tempérament foi-
» ble & phlegmatique. On doit néan-
» moins obſerver en général, que
» comme le ſang & les humeurs ten-
» dent à la diſſolution, à la ſtagna-
» tion & à la putréfaction dans les
» fievres peſtilentielles & pétéchia-
» les, il eſt néceſſaire d'employer les
» moyens propres à conſerver la
» force de contraction des vaiſſeaux,
» & de prévenir les progrès de la
» putréfaction. Les acides végétaux,
» & même les minéraux bien prépa-
» rés, ſont très-utiles pour remplir la
» derniere indication, & les alexi-
» pharmaques aſtringents pour ſatis-
» faire à la premiere. Mais je ſuis très-
» perſuadé que l'uſage des ſels & eſ-
» prits alcalis volatils eſt très-nuiſi-
» ble, puiſqu'ils augmentent bien

» certainement la putridité des hu-
» meurs, & qu'ils ſont comme au-
» tant d'aiguillons qui accélerent la
» deſtruction : on a obſervé que l'a-
» bus de ces ſortes de remedes, ſans
» qu'il fût néceſſaire qu'il y eût de
» contagion, produiſoit la diſſolution
» & la corruption du ſang, & ces
» ſortes de fievres, même dans les
» perſonnes qui jouiſſoient de la meil-
» leure ſanté. Peut-être que les miaſ-
» mes peſtilentiels ne ſont que des
» ſels animaux très-atténués & vola-
» tiliſés ; c'eſt ce que ſemblent dé-
» montrer les fievres peſtilentielles
» que produiſent des exhalaiſons pu-
» trides, qui ſortent des cadavres
» après les batailles, les ſieges, &c. »

» Ce que je viens de dire des ſels
» alcalis volatils me conduit à une
» réflexion ſur l'uſage que l'on fait
» des véſicatoires dans toutes ces fie-
» vres ſans diſtinction ; il y a même
» des médecins qui fondent ſur eux
» toutes les eſpérances dans les cas
» dangereux ; mais je penſe qu'on les
» applique très-ſouvent trop tôt &
» mal-à-propos, ſur-tout dans les

» commencements, lorſque la fievre
» eſt encore violente & n'a pas be-
» ſoin qu'on l'excite par de nouveaux
» ſtimulants; car les cantharides n'a-
» giſſent pas ſeulement ſur la peau,
» mais elles affectent tout le ſyſtême
» nerveux & vaſculaire : par conſé-
» quent on a tort de les appliquer
» lorſque l'irritation & les vibrations
» des vaiſſeaux ſont trop fortes,
» comme cela arrive fréquemment
» au commencement de ces fievres.
» D'ailleurs, les ſels de ces mouches
» agiſſent comme les ſels alcalis vo-
» latils, & tendent à accélérer la diſ-
» ſolution, & par conſéquent la pu-
» tréfaction du ſang. Il eſt vrai que
» la nature peut quelquefois avoir
» beſoin d'aiguillon, ſur-tout vers le
» déclin de ces fievres; lorſque les
» ſolides ſont engourdis, que la cir-
» culation languit, que les eſprits
» ſont ſans vigueur, & que le malade
» eſt dans un état d'aſſoupiſſement :
» dans ce cas on peut avoir recours
» aux véſicatoires, qui ſont alors d'une
» très-grande utilité, dans quelque
» temps de la fievre que ces ſymp-

» tômes paroiſſent. Mais dans les cir-
» conſtances que j'ai décrites ci-deſ-
» ſus, j'ai ſouvent vu réſulter de très-
» mauvais effets de leur application
» prématurée, comme des inſomnies
» cruelles, le délire, la ſuppreſſion
» de l'urine, des tremblements, des
» ſoubreſauts dans les tendons, &c...
» J'ajouterai encore que lorſqu'on ap-
» plique pluſieurs véſicatoires dans
» les maladies aiguës, il faut faire
» boire abondamment au malade du
» petit-lait, des émulſions, ou quel-
» qu'autre liqueur aigrelette & adou-
» ciſſante ; lorſqu'on néglige cette
» précaution il ſouffre preſqu'autant
» du remede que de la maladie. »

La cauſe des différentes opinions ſur l'opération des ſels alcalis & des véſicatoires, provient de ce qu'on les emploie ſouvent ſans précautions, de ce qu'on ne connoît pas bien le tempérament du malade, le caractere de la maladie, ſon période & la nature des ſymptômes qui ont lieu au temps où on les adminiſtre, ou après ce temps ; enfin, de ce qu'on n'eſt pas aſſez inſtruit des autres re-

medes donnés auparavant & en même temps, ni du régime qui a été observé dans le cours de la maladie. En effet, la connoissance de ces circonstances particulieres est nécessaire pour déterminer l'effet réel d'un remede, quel qu'il soit.

Huxham les connoissoit bien, & par conséquent ces observations méritent qu'on y fasse attention. Ce qu'il dit des alcalis & des vésicatoires, s'accorde assez avec ce que j'ai souvent observé. Il est certain que je les ai vus rendre de très-grands services dans la fausse péripneumonie, avant que l'expectoration fût établie; dans les inflammations vraies, lorsque la violence du pouls avoit été réprimée par les saignées copieuses, les rafraîchissants & les boissons délayantes abondantes; & dans les rhumatismes opiniâtres, après avoir fait précéder les saignées & les purgations réitérées. Je les ai vus encore faire du bien, après un vomitif & un purgatif, dans les affections hystériques des femmes & des enfants, qui avoient une grande quantité de matiere pituiteuse; &

dans une eſpece d'obſtruction, dépendante d'un phlegme viſqueux dans le foie & les reins. Mais je ne les ai jamais vus produire un bien réel dans les maladies bilieuſes, & encore moins dans les maladies putrides; & je ne comprends pas aiſément comment ils pourroient être utiles dans les cas de malignité, ſi ce n'eſt lorſqu'il eſt néceſſaire d'employer un puiſſant *ſtimulus*.

Enſuite Huxham conſidere de la maniere ſuivante l'uſage du *camphre* dans cette fievre.

« On s'attend bien, dit-il (*a*), que » je mettrai le camphre au nombre » des plus puiſſants correctifs de l'a» crimonie des cantharides; je m'en » ſers en effet fréquemment, ſçachant » bien que rien n'émouſſe plus efficace» ment les pointes des ſels que ce » ſoufre volatil extrêmement ſubtil; » il adoucit même celles des prépa» rations mercurielles. Mais je crois » que dans ces fievres peſtilentielles » il remplit une indication beaucoup

(*a*) Pag. 168.

» plus importante, celle d'exciter la
» tranſpiration ou une douce ſueur
» qu'on regarde univerſellement com-
» me très-ſalutaire dans ce cas. Rien
» en effet ne l'excite plus efficace-
» ment que le camphre, qui d'ailleurs
» a cet avantage qu'il n'échauffe pas,
» à beaucoup près, autant que les
» ſels alcalis volatils & les eſprits ar-
» dents. Outre cela, ſa qualité adou-
» ciſſante & anodine le rend très-
» propre à appaiſer l'éréthiſme, cal-
» mer les eſprits & faciliter le ſom-
» meil, dans les cas où les opiats
» ſont ſans effet, & augmentent mê-
» me le tumulte & le déſordre. En
» effet, lorſqu'on le joint avec quel-
» qu'opiat, c'eſt le ſudorifique le plus
» sûrement efficace qu'il y ait dans
» la nature; & l'*élixir aſthmaticum* ou
» *parégorique* eſt, non-ſeulement à cet
» égard, mais à beaucoup d'autres,
» un excellent remede. Quand on or-
» donne les opiats dans ces fievres,
» il faut que ce ſoit à très-petites do-
» ſes à la fois, qu'on peut répéter ſui-
» vant les indications; la thériaque
» d'andromaque, le mithridate, le

» diaſcordium, l'élixir parégorique, » ſont certainement les meilleurs. *J'ai* » *lieu de croire que le camphre diminue* » *la vîteſſe du pouls dans quelques cas.* » Le camphre a ce déſavantage, qu'il » eſt très-déſagréable & révolte l'eſ- » tomac, à moins qu'on ne le diſſolve » ou plutôt qu'on ne le mêle intime- » ment avec du vinaigre tiede, com- » me dans le *julep è camphora*; alors » c'eſt un excellent rèmede, très-pro- » pre pour les fievres malignes, & » même pour la peſte; car preſque » tous les médecins recommandent » fortement le camphre & le vinaigre » dans les maladies peſtilentielles. Les » médecins François employerent l'un » & l'autre avec ſuccès dans la der- » niere peſte de Marſeille, &c; & » on érigea une ſtatue à la mémoire » de Heinſius, en reconnoiſſance du » ſervice qu'il avoit rendu à la ville » de Véronne, dans la peſte dont elle » fut affligée, au moyen d'un remede » dont le camphre faiſoit la baſe. »

» Dans l'obligation où l'on eſt de » donner des acides & des aſtringents » doux dans les fievres putrides ma-

» lignes & pétéchiales, pour conſer-
» ver la texture du ſang & le ton des
» vaiſſeaux, & pour prévenir la pu-
» tréfaction des humeurs; il faut y
» joindre les diaphorétiques, dont le
» camphre eſt le principal, pour fa-
» ciliter la tranſpiration ou une douce
» ſueur que les premiers ſont capa-
» bles de retarder. Cette méthode
» eſt entiérement conforme à la mé-
» thode des anciens, qui mêloient les
» aſtringents aux alexipharmaques
» dans la compoſition de leurs anti-
» dotes, comme on peut le voir dans
» la thériaque d'andromaque, le mi-
» thridate, &c. Je ſuis perſuadé que
» c'eſt pour cela qu'ils ſont ſi ſupé-
» rieurs. Ils ont pour eux le témoi-
» gnage des ſiecles, & ſont ſans con-
» tredit d'excellents remedes lorſ-
» qu'on les emploie comme il con-
» vient, quoiqu'il y ait beaucoup de
» choſes peu importantes, ſoit par
» leurs qualités, ſoit par la petite
» quantité qui y entre. Je ſçais qu'on
» peut donner avec ſuccès, dans d'au-
» tres fievres que les intermittentes,
» l'alun & la noix muſcade, ſur-tout

» lorſqu'on y joint un peu de cam-
» phre & de ſafran. »

D'après ce que j'ai pu voir ou entendre des commentaires faits ſur le paragraphe précédent, je ſuis convaincu qu'on a mal compris le ſens d'Huxham. Il n'a jamais voulu dire que les diaphorétiques & les opiats chauds duſſent être donnés dans les fievres malignes compoſées, à moins qu'on ne ſoit d'abord parvenu à faire ceſſer, en grande partie, la fievre *commune*. S'il y a inflammation, il faut la combattre par la ſaignée & le régime anti-phlogiſtique : s'il y a des ſymptômes de putridité, il faut les éloigner par le vomiſſement, les purgations & le régime anti-ſeptique. C'eſt après avoir inſiſté ſur ces moyens, autant que les indications l'exigent, & non auparavant, que l'on doit commencer à exciter par degrés la diaphoreſe ſalutaire ; &, pour cela, on peut employer, par préférence aux ſels alcalis, aux véſicatoires & aux eſprits ardents, le *camphre*, non pas ſous la forme d'un bol ſolide d'un ſcrupule, pratique

dont le docteur Alexandre d'Edimbourg a éprouvé lui-même les mauvais effets, mais dissous avec le *sucre*, la *gomme arabique* ou les *amandes pelées*, uni ensuite avec le *vinaigre* ou l'*oxymel commun*, & bien délayé avec quelqu'une des eaux simples. C'est un diaphorétique doux, anodin & excellent, auquel on peut ajouter par fois de petites doses d'un opiat chaud, ou quelques gouttes d'une *teinture cordiale de quinquina*, lorsqu'il y a indication, telle que celle qu'Huxham prescrit dans le paragraphe suivant.

« Je demande, dit-il (*a*), la permission d'insérer ici la préparation » suivante de quinquina, que j'ai employée avec succès depuis plusieurs » années, non-seulement dans les fievres intermittentes & les fievres lentes, nerveuses, mais encore dans » les fievres putrides, pestilentielles » & pétéchiales, sur-tout vers le déclin; malgré que les intermissions » fussent souvent peu marquées. Lors-

(*a*) Pag. 171.

» que le malade eſt conſtipé, ou qu'il
» a le ventre gonflé & tendu, je fais
» toujours précéder une doſe de rhu-
» barbe, de manne, &c.

℞. *Cortic. Peruv. opt. pulv.*	℥ jj.
Flaved. Aurant. Hiſpaliens.	℥ jß.
Rad. ſerpent. virgin.	℥ jjj.
Croci Anglic.	℈ jv.
Coccinel.	℈ ij.
Spirit. vini Gallici.	℥ xx.

F. *infuſio clauſa per aliquot dies (tres ſaltem quatuorve); deinde coletur.*

» J'en fais prendre un gros ou une
» demi-once toutes les trois, ſix ou
» huit heures, avec dix, quinze ou
» vingt gouttes d'élixir de vitriol dans
» quelque liqueur appropriée, ou
» dans du vin trempé.... Cette com-
» poſition fortifie les ſolides, arrête
» les progrès de la diſſolution & de
» la corruption du ſang, & le réta-
» blit dans ſon premier état : il le fait
» même ſans boucher les pores de la
» peau, ce que le quinquina en ſubſ-
» tance produit très-ſouvent ; car il

» faut noter que, quoique des sueurs » abondantes soient nuisibles dans » ces fievres & dans toutes les au- » tres, cependant on doit toujours » favoriser une sueur douce, facile & » modérée, sur-tout dans la vigueur » & le déclin, par des délayants pris » en abondance, par des aliments li- » quides, &c. En effet, comme ces » fievres sont très-souvent de longue » durée, il est nécessaire de donner » au malade des boissons & des ali- » ments capables de le soutenir; sans » cela, il succomberoit infaillible- » ment. »

Je pense qu'il n'est personne, parmi ceux qui ont de l'expérience, qui révoque en doute la vertu singuliere du *quinquina*, pour rétablir le ton des solides, & prévenir la dissolution du sang; d'où on peut l'appeller un excellent anti-septique. Mais le *quinquina* ne corrigera pas l'amas de la matiere morbifique dans les premieres voies, durant une fievre putride: il ne guérira pas une fievre hectique, provenant d'un pus absorbé: enfin il

ne détruira point, par aucune qualité ſpécifique, le virus d'une maladie contagieuſe.

Le véritable traitement d'une fievre peſtilentielle, comme on l'a déja dit, conſiſte d'abord à détruire la pléthore & l'inflammation, s'il y en a; ſecondement, à nettoyer les premieres voies, s'il eſt néceſſaire; troiſiémement, à provoquer la ſueur; enfin, à entretenir cette ſueur modérément pendant quarante-huit heures, ou tant qu'on la juge néceſſaire pour diſſiper toute la contagion, ou la plus grande partie de la contagion. Mais, dans quelques cas, cette ſueur continue long-temps, & même eſt conſidérable, ſans procurer le bien qu'on en attend; or, alors on verra que la ſueur colliquative, & qui n'eſt ſuivie d'aucun bon effet, eſt due à une ou à pluſieurs de ces quatre cauſes, ſçavoir, de mauvaiſes matieres contenues dans les inteſtins, une formation de pus, une fievre *commune* avec laquelle la contagion eſt compliquée, la deſtruction de la force naturelle

des solides & de la texture du sang. Voilà donc quatre cas différents, dont chacun exige un traitement particulier, selon la cause qui l'a fait naître, ce que l'on peut découvrir par ses symptômes spécifiques: & l'on travaille à la guérison suivant les indications. Le *quinquina* est rarement avantageux dans l'un ou l'autre des trois premiers cas; mais dans le dernier, qui est mon objet présent, rien ne peut être plus convenable que la méthode proposée par Huxham, qui conseille de commencer, après une légere dose de *rhubarbe*, l'usage d'une préparation douce de *quinquina*, avec un régime restaurant, & les acides minéraux convenablement délayés, dont on augmente ou diminue la quantité, suivant l'effet ou les circonstances, & auxquels on peut ajouter avec beaucoup d'utilité le *vin*, le *cidre*, ou la bonne *bierre*. Dans ces occasions, Sydenham employoit la *bierre*, & même la *forte bierre*, pour les personnes qui y étoient accoutumées. Huxham préféroit le *vin* &

le *cidre*, comme on en peut juger par le paragraphe suivant.

« Dans cette vue, dit-il (*a*), & » dans les autres que j'ai indiquées » ci-deſſus, je recommande de bon » vin rouge, comme le meilleur cor- » dial aſtringent & le plus naturel; je » doute que l'art en puiſſe ſubſtituer » un meilleur. Je ſuis même perſuadé » qu'il eſt extrêmement utile dans » la vigueur, encore plus dans le dé- » clin des fievres putrides-malignes, » ſur-tout lorſqu'on y joint le jus » d'une orange de Séville ou d'un li- » mon. On peut auſſi l'imprégner de » quelque aromate, comme la ca- » nelle, l'écorce d'orange de Séville, » les roſes rouges, &c. ſelon l'indi- » cation qui ſe préſente; on y peut » même ajouter quelques gouttes d'é- » lixir de vitriol. Je ne dirai pas, avec » Aſclépiade, que *la puiſſance des dieux* » *égale à peine l'utilité du vin* (b); mais

(*a*) Pag. 173.

(b) *Utilitatem vini æquari vix deorum potentia.*

» perſonne ne peut douter qu'il ne
» ſoit d'une utilité merveil euſe, non-
» ſeulement dans la vie, mais encore
» dans la médecine. Les vins blancs
» du Rhin & de France avec de l'eau,
» font une boiſſon excellente dans
» différentes eſpeces de fievres; le
» bon cidre ne leur eſt gueres infé-
» rieur. Le vin rouge un peu vieux
» eſt, comme je l'ai déja dit, un
» bon julep cordial & aſtringent. Les
» Aſiatiques & les autres nations
» chez leſquelles la peſte eſt plus
» commune que parmi nous, comp-
» tent plus ſur le ſuc de limon dans
» ces fievres, que ſur les alexiphar-
» maques les plus vantés. Ce n'eſt pas
» ſeulement en cela, mais en beau-
» coup d'autres choſes, que nous
» cherchons dans l'art les ſecours que
» la nature bienfaiſante nous fourni-
» roit plus efficaces & à moins de
» frais, ſi nous avions aſſez de di-
» ligence & de ſagacité pour les ob-
» ſerver & nous en ſervir. Je ne puis
» m'empêcher de faire remarquer ici
» qu'on n'étudie pas la partie diété-

» tique de la médecine autant qu'elle » le mérite. Je suis très-persuadé que » c'est le moyen le plus naturel de » traiter les maladies, quoique moins » pompeux que tous ces bols alexi- » pharmaques, ces boissons fébrifu- » ges, & ces juleps cordiaux. »

J'ai ainsi fait part de mes idées sur l'origine & la nature du poison pestilentiel, & sur la meilleure maniere de l'expulser, lorsqu'il excite une fievre dans une personne qui n'a point d'autre maladie ; ou lorsqu'il est joint à la pléthore, ou à l'inflammation, ou à la fievre putride, ou à la fievre bilieuse. Ce que je me proposois d'ajouter sur cette contagion jointe au catarrhe & à la synoque non putride, mais que je ne puis exécuter pour le présent, m'occupera par la suite, lorsque quelques heures de loisir me le permettront. Hasenorle a donné une excellente description d'un catarrhe simple, & ensuite compliqué avec une fievre maligne d'hôpital; & Roupe a traité, avec beaucoup de jugement & d'é-

xactitude, la ſynoque putride ſimple, & enſuite compliquée avec une fievre maligne de vaiſſeaux. Je recommande la lecture de ces auteurs à tous ceux qui deſirent s'inſtruire à fond ſur cette matiere.

RÉCAPITULATION.

PARMI les ſymptômes qui ſe manifeſtent dans les fievres de toute eſpece, les ſeuls qu'on puiſſe à juſte titre appeller malins, ſont dus à un poiſon; & ils ne ſont pas ordinaires dans les fievres *communes* portées à un degré exceſſif. Mais comme ces ſymptômes malins ne procedent pas toujours de la même cauſe, la cure dépend de la connoiſſance de celle dont ils dérivent, autant que ſa nature ſubtile le permet.

Les fievres *communes* négligées, & ſur-tout mal traitées, prendront bientôt le caractere de malignité, & ſeront bientôt accompagnées de pluſieurs ſymptômes d'un poiſon véritable. En pareil cas, on ne réuſſira qu'en employant la méthode propre à la fievre originaire; &, ſa cauſe étant détruite, la fievre elle-même, avec tous ſes ſymptômes ordinaires & extraordinaires, ſe calmera naturellement,

à moins que quelque contagion ou poiſon véritable ne ſoit compliqué avec la fievre *commune*. C'eſt alors, & non pas auparavant, que ce poiſon, lorſqu'il aura lieu, ſe manifeſtera évidemment, au point que ceux qui ſont bien au fait de ſes ſymptômes véritables ne pourront pas le méconnoître.

Les ſubſtances animales, lorſqu'elles ſont dans un état qui tend à la putréfaction, exhalent une vapeur vraiment vénéneuſe, & capable de produire une fievre peſtilentielle, *ſui generis*, maligne & contagieuſe. Si une perſonne en bonne ſanté eſt ſubitement attaquée de la contagion de cette fievre peſtilentielle, il eſt alors néceſſaire de provoquer promptement la ſueur, par tous les moyens convenables, & d'entretenir cette ſueur juſqu'à ce que tous les miaſmes peſtilentiels ſoient diſſipés. Il vaut mieux ſuivre cette méthode que d'attendre, comme dit Sydenham, une coction lente & incertaine dans une fievre ſi dangereuſe; &, quoiqu'elle ne s'accorde peut-être pas avec les

idées de quelques praticiens habiles, les expériences réitérées ont suffisamment prouvé son efficacité.

Toutefois la santé parfaite n'est pas une circonstance qui se rencontre aussi communément qu'on pourroit le croire. Parmi les différentes personnes qui paroissent se bien porter, les unes sont pléthoriques, & les autres ont les intestins farcis de mauvaises matieres : or l'un & l'autre cas ne s'accordent ni avec la sueur, ni avec les remedes qu'on emploie ordinairement pour provoquer cette excrétion. En effet, chez ces personnes, on n'excite pas facilement la sueur, & l'on a encore plus de peine à l'entretenir pendant le temps nécessaire. Il faut donc alors commencer par éloigner les obstacles : ainsi on aura recours à la saignée pour détruire la pléthore ; on nettoiera l'estomac par un vomitif, ou les intestins par un purgatif, selon qu'on le jugera nécessaire, & ensuite la sueur viendra ; ou il sera facile de la provoquer, & de l'entretenir avec avantage jusqu'à ce qu'elle ait rempli les vues qu'on se propose.

On connoît aiſément lorſque la ſueur eſt ſalutaire. Elle procure un prompt ſoulagement, à l'égard de quelques-uns des ſymptômes malins; & le malade la ſupporte, le plus ſouvent, avec un certain degré de plaiſir. Le pouls devient plus mou, plus développé & même plus lent, malgré la chaleur du lit & des médicaments; la bouche devient auſſi plus humide, les forces augmentent; & la peau, quoique chaude, ne brûle pas la main, ou n'y fait pas la même impreſſion qu'un métal échauffé, comme avant l'éruption de la ſueur.

Au contraire, la ſueur pernicieuſe augmente à chaque inſtant les ſymptômes de malignité. Le malade, s'il conſerve le ſentiment, s'en apperçoit promptement. Mais s'il eſt prévenu en faveur de la ſueur, comme cela arrive ſouvent, on peut encore découvrir ſes mauvais effets par le pouls & les autres ſymptômes. Par conſéquent, il ne faut pas alors la favoriſer, ni ſe repoſer ſur elle, au moins pour le préſent, comme ſur une criſe ſalutaire. Mais il s'agit au contraire

d'éloigner les obſtacles, & d'attendre avec patience le temps convenable, que la nature indique communément par une diſpoſition à ſuer durant les heures ordinaires du ſommeil. Lorſque la ſueur eſt véritablement indiquée, toutes les autres évacuations abattent le pouls, & augmentent les ſymptômes de malignité.

L'eſpece de fievre maligne la plus rebelle, eſt celle qui dépend d'une contagion peſtilentielle jointe à quelqu'une des fievres *communes*. Mais pour traiter avec préciſion ce ſujet difficile, il faut conſidérer ſéparément chaque fievre commune, avec la complication dont nous venons de parler.

1° Lorſque la contagion eſt jointe à une fievre inflammatoire, il ne faut pas chercher à provoquer la ſueur, avant que l'inflammation ſoit ceſſée; & d'ailleurs tous les efforts que l'on feroit alors auroient très-rarement leur effet : car, plus on augmente la chaleur, plus on augmente auſſi la ſéchereſſe de la peau, & tous les autres ſymptômes deviennent plus violents; ou ſi l'on obtient une apparence de

ſueur

sueur, elle disparoît bientôt, & laisse le malade en plus mauvais état qu'il n'étoit auparavant. Mais si l'on procede convenablement dans le traitement anti-phlogistique, jusqu'à ce que les symptômes inflammatoires soient calmés, la sueur salutaire sort spontanément, & on l'entretient avec facilité en soutenant simplement les forces de la vie avec des boissons chaudes, cordiales & délayantes.

J'ai souvent vu cela, & je me suis quelquefois imaginé que la durée de la fievre avoit plutôt été abrégée par l'addition de la contagion : & réellement l'on pourra, en quelque façon, s'attendre à un pareil effet, si l'on considere que cette espece de contagion agit puissamment par sa vertu singuliere de dissoudre le sang visqueux. Quoi qu'il en soit, le fait est qu'après une saignée copieuse, le malade paroît d'abord pâle & foible; mais qu'il a ensuite une sueur universelle & bénigne lorsqu'il est mis dans son lit, bien couvert, & faisant usage de boissons chaudes; que cette sueur procure un soulagement immédiat; &

que la fievre ceſſe par degrés, dans un court eſpace de temps. Cela eſt exactement conforme à l'idée premiere de Sydenham, & ſe trouve encore confirmé par le docteur Dan. Guill. Trillerus, qui a écrit ſur les véritables fievres inflammatoires. Ce dernier a toujours obſervé que la ſaignée, qui étoit efficace, étoit invariablement ſuivie d'une ſueur chaude, univerſelle & de longue durée. La même choſe eſt vraie à l'égard de toutes les hémorrhagies critiques.

2° Quand une fievre catarrheuſe eſt compliquée avec une contagion peſtilentielle, la ſueur ne procure le ſoulagement deſiré, que lorſque la partie inflammatoire de la maladie eſt en grande partie détruite. Je ne puis pas m'étendre beaucoup ſur cet article, d'après ma propre expérience, parce que je n'ai jamais rencontré dans cette ville la fievre peſtilentielle compliquée avec le catarrhe; & je penſe que le grand froid qui ſe fait ordinairement ſentir ici dans le commencement de la conſtitution catarrheuſe, réprime la contagion

peſtilentielle pendant quelques mois, c'eſt-à-dire juſqu'à la fin de la conſtitution catarrheuſe. Mais, autant que j'en puis juger d'après ce que Haſenorle a écrit ſur cette matiere, il a toujours jugé néceſſaire de faire principalement attention à la partie catarrheuſe de la fievre compoſée.

3° Durant l'hiver, & même depuis le mois de Novembre juſqu'au mois de Mars, la fievre d'hôpital nous donna peu de peine dans la ville de Rouen. Elle reparut dans le mois de Mars, & ſe joignit aux inflammations ſimples, & à la ſynoque non putride de cette ſaiſon. Dans les véritables cas inflammatoires, les ſueurs ſalutaires ſuivoient ſouvent les ſaignées copieuſes, &, en très-peu de temps, remettoient tout dans le bon ordre, ſans autre ſecours que les boiſſons délayantes priſes en grande quantité. Mais la ſynoque non putride, étant de l'eſpece intermittente, ne s'accommodoit pas de ces ſaignées ſi copieuſes & ſi fréquentes, que la plûpart des médecins faiſoient faire. D'un autre côté, le vomitif, ſi indiſpenſa-

blement néceſſaire dans la ſynoque non putride, fut ſouvent négligé, ou trop long-temps différé; & il en réſultoit une dyſſenterie maligne, qui, communément, devenoit mortelle; car en effet on ne ſauva qu'un petit nombre de ceux qui furent attaqués de ce ſymptôme funeſte. J'ai lieu de croire qu'on l'auroit prévenu, en employant à temps les vomitifs & les purgatifs convenables.

Au reſte, lorſque cette fievre compoſée fut bien traitée dès le principe, c'eſt-à-dire lorſque la ſynoque non putride fut traitée ſuivant les regles expoſées dans le chapitre où nous avons parlé ſpécialement de cette maladie, il ſurvint ſpontanement des ſueurs ſalutaires, accompagnées d'un ſoulagement conſidérable & immédiat, préciſément après l'opération finie du premier ou du ſecond purgatif, c'eſt-à-dire auſſi-tôt que la ſynoque non putride eut pris ſa marche naturelle de rémittence & de redoublement régulier: & lorſque ces ſueurs ſalutaires furent bien entretenues pendant l'eſpace de temps né-

ceſſaire, on les vit ſouvent être critiques, enſorte que la durée de la fievre fut plutôt abrégée qu'allongée par l'addition de la contagion.

C'eſt la ſeule raiſon que je puiſſe donner du fait ſuivant, que l'on peut obſerver quelquefois ici, comme on l'obſerva à Rouen. La ſynoque non putride étant épidémique, & par conſéquent très-fréquente tant à la ville qu'à la campagne, elle eut dans les maiſons des particuliers une durée au moins de quatorze jours, comme à l'ordinaire; au lieu que, dans l'hôpital, elle ſe termina ſouvent en cinq, ſept ou neuf jours, lorſqu'elle étoit accompagnée des ſymptômes d'une véritable malignité. Les fievres intermittentes du printemps, bien formées & régulieres, furent auſſi plus fréquentes hors de l'hôpital, & peut-être par la même raiſon: mais cela n'eſt qu'une conjecture.

4° Lorſqu'une contagion maligne ſe joint à la véritable conſtitution putride, il en réſulte une fievre compoſée de la plus mauvaiſe eſpece, à cauſe des deux matieres morbifiques

qui ſont en partie de la même nature, tendant l'une & l'autre à diſſoudre le ſang & à détruire le ſyſtême nerveux. Dans ce cas, la ſaignée eſt rarement néceſſaire : la ſaignée copieuſe, & ſur-tout fréquente, eſt pernicieuſe. Le véritable traitement conſiſte à nettoyer très-promptement l'eſtomac & les inteſtins, & à faire un grand uſage des acides, tant pour conſerver la texture du ſang, que pour corriger la double acrimonie. En réfléchiſſant ſur la nature de la fievre peſtilentielle, & en conſidérant combien il paroît reſſembler à la matiere qui occaſionne la fievre putride ordinaire, on ſeroit diſpoſé à conclure qu'il pourroît être complettement évacué par le vomiſſement & les purgations, moyens par leſquels on évacue sûrement la matiere qui produit la fievre putride ordinaire. Mais l'expérience m'a appris le contraire : car, auſſi-tôt que l'amas putride eſt évacué, le vomiſſement ou la purgation ne convient plus à la fievre compoſée. Alors, & non pas auparavant, la

ſueur devient néceſſaire, & l'on ne peut lui ſubſtituer aucune autre évacuation pour diſſiper les miaſmes peſtilentiels, à cauſe de leur nature particuliere.

Si l'on eſſaie de faire ſuer dans le commencement de cette fievre putride & maligne, cette méthode ne réuſſira pas. Il faut d'abord évacuer l'amas putride; & enſuite, en travaillant à exciter la ſueur, on l'obtiendra facilement. Mais ſi le médecin eſt appellé trop tard, la maladie a déja fait tant de progrès, & les ſymptômes peuvent être ſi multipliés, ſi différents & ſi dangereux, qu'il n'eſt pas poſſible de poſer aucune regle générale. Ce que l'on peut alors faire de mieux eſt de tâcher de découvrir, par l'hiſtoire de la maladie & des ſymptômes, laquelle des deux fievres, de la peſtilentielle ou de la putride, prédomine, & de faire un traitement en conſéquence.

5° La fievre bilieuſe, ſimple ou compoſée, ſe diſtingue aiſément de

la fievre putride, par les rémittences & les redoublements évidents qui suivent les premieres évacuations dans le commencement de la fievre.

La fievre maligne bilieuse doit être traitée, dans le commencement, exactement comme la fievre bilieuse ordinaire, & les sueurs salutaires suivront insensiblement les redoublements périodiques, peut-être tous les jours, ou de deux jours l'un, au matin, suivant la nature de la fievre intermittente cachée avec laquelle elle est, pour le plus souvent, compliquée, quoique les yeux des observateurs vulgaires ne s'en apperçoivent pas toujours: ensorte que cette fievre diminue souvent par degrés, & se termine bien, sans manifester d'une maniere palpable la contagion avec laquelle elle est quelquefois compliquée. Mais si elle est mal traitée, ou si elle quitte sa marche naturelle, elle devient bientôt aussi dangereuse que la fievre putride maligne, & aussi difficile à guérir. Elle

reſſemble même alors, à tous égards, à la fievre putride maligne, & elle exige preſque le même traitement; car, dans ce cas, il n'y a plus de rémittence, & elle devient une véritable fievre non-rémittente putride, maligne.

Pour conclure, mon opinion eſt celle dont j'ai ſouvent fait mention précédemment. Dans tous les cas où la contagion eſt jointe à une fievre *commune*, nous devons toujours donner notre premiere attention à la fievre *commune*, & traiter le malade ſuivant la méthode particuliere qui convient à cette fievre. Par ce moyen, la malignité eſt détruite en même temps que la fievre *commune*, ou, au moins, le corps eſt mis dans un état qui prépare & rend facile l'expulſion du poiſon, par les moyens propres à produire cet effet. On n'a point encore, juſqu'à ce moment, découvert d'alexipharmaque dont l'uſage ſoit efficace dans les fievres compoſées, tant que la fievre *commune* conſerve ſa vigueur. Il eſt donc

indiſpenſable de commencer par la traiter, &, lorſqu'elle eſt guérie ou à peu près, le poiſon eſt facilement expulſé par ceux qui connoiſſent bien ſa nature, & l'excrétion particuliere par laquelle chaque poiſon particulier ſort plus aiſément du corps humain.

Fin des Recherches ſur les Fievres.

RÉFLEXIONS
SUR
LA NATURE DES FIEVRES.

AVERTISSEMENT.

ON nous ſçaura ſans doute gré d'avoir fait imprimer ce petit ouvrage à la ſuite de celui de M. Grant. Non-ſeulement l'analogie des matieres traitées dans l'un & dans l'autre nous y a déterminés, mais encore nous avons penſé que les réflexions du docteur Curry ſur un objet ſi important, feroient plaiſir au lecteur.

La Lettre ſuivante, qu'il peut regarder comme la Préface de cet ouvrage, lui fera en même temps concevoir que ſon ſça-

vant auteur n'a eu, en le compoſant, que des vues bienfaiſantes & dignes d'un ami de l'humanité.

AU DOCTEUR STACK.

MONSIEUR,

JE vous envoie un ouvrage dont le ſujet appartient à notre profeſſion, & j'abandonne entiérement à votre prudence & à votre diſcernement le ſoin de décider s'il mérite d'être rendu public. Vous verrez, en le liſant, que j'ai eu pour unique but, d'abord de donner à chacun les lumieres néceſſaires pour recon-

noître la fievre, dans les cas où il en ſera attaqué; car je ſuis convaincu que, faute de les avoir eues, il en a coûté la vie à plus d'une perſonne; & enſuite d'expoſer les moyens ſimples par leſquels il pourra, en y recourant promptement, prévenir ſes progrès dangereux. Dans la ſeconde partie, j'ai touché quelques parties de la pratique des anciens dans cette maladie; & j'ai moins prétendu établir un jugement déciſif, que préſenter un Eſſai, & en encourager d'autres à pouſſer plus loin leurs recherches ſur le même ſujet. Au reſte, ni le deſir de multiplier des occupations auxquelles je me ſuis en grande

partie ſouſtrait, ni aucun motif de vanité, ne m'a excité à écrire; & je vous aſſure que j'y ai été uniquement déterminé par le deſir de me rendre utile à nos concitoyens, en leur apprenant à ſe mettre ſur leurs gardes contre un mal univerſel, qu'on peut à juſte titre appeller le deſtructeur de l'humanité.

Je ſuis, Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,
J. CURRY.

A Dublin, le 23 Mai 1774.

RÉFLEXIONS

SUR

LA NATURE DES FIEVRES.

PREMIERE PARTIE.

Des Fievres dans leur principe.

LE reproche le plus fréquent qu'on faſſe aux médecins, eſt celui qui regarde leur défaut de ſuccès dans le traitement des fievres : mais ce reproche eſt trop général. Quelques-unes de ces maladies ſont incurables par elles-mêmes, & la plûpart des autres le deviennent par l'ignorance, la mauvaiſe conduite, ou la négligence des malades & de ceux qui les environnent. En effet, on voit ſouvent,

par l'une ou l'autre de ces causes, les fievres bénignes dégénérer en malignes; & celles qui se seroient terminées dans l'espace de quelques jours, ou même d'un seul, se changer en d'autres qui ont une plus longue durée, & qui sont accompagnées d'un danger beaucoup plus grand.

Il n'est que trop vrai qu'on implore rarement le secours du médecin dans les fievres, si ce n'est lorsqu'elles ont fait des progrès dangereux, c'est-à-dire lorsqu'on a peut-être laissé tout-à-fait échapper le temps favorable pour les guérir, & que le malheureux malade est déja prêt à succomber. Alors il est impossible de le sauver & de le rappeller à la vie.

Les fievres font mourir plus de monde que toute autre maladie, & même plus, disent quelques-uns, que toutes les autres maladies ensemble. Cela ne doit pas paroître étonnant: les premiers symptômes d'une fievre sont souvent bizarres; ses progrès, comparés à ceux des autres maladies, sont vifs & rapides; & sa dégéné-

reſcence vers la malignité eſt prompte & inſenſible. On ne peut penſer ſans une douleur extrême à la quantité d'individus, de toutes les claſſes, que les fievres moiſſonnent, dans certains temps, ſans aucune diſtinction. Jeunes ou vieux, foibles ou robuſtes, ſains ou valétudinaires, les uns ne ſont pas plus épargnés que les autres. Tel homme ſe couche avec toutes les apparences ordinaires de la bonne ſanté, ou ſe leve le matin après avoir goûté pendant toute la nuit un ſommeil paiſible, qui ſe trouve bientôt attaqué d'un friſſon, auquel ſuccedent la chaleur & le malaiſe, ſeuls ou accompagnés de douleur. Ces ſymptômes continuent & augmentent pendant l'eſpace de cinq, ſept, quinze jours ou davantage; &, à l'une ou à l'autre de ces époques, le délire ou la ſtupidité, les foibleſſes ou les convulſions qui ſurviennent, mettent fin à la fievre par la mort du malade.

Cependant, quelles ſont les cauſes de ces maux? Il ne faut les attribuer, pour la plus grande partie,

qu'au froid dont on a été saisi, ou à l'excès dans le boire ou le manger, ou aux peines de l'esprit, ou à quelques abus des choses qui sont connues parmi les médecins sous le nom de *non-naturelles*.

Comme il n'y a pas de maladie aussi commune que la fievre, on seroit porté à en conclure qu'il n'y en a aucune dont on doive mieux connoître la nature. Cependant il paroît qu'elle est réellement beaucoup moins connue que toute autre maladie, & qu'elle a été, plus qu'aucune autre, le sujet des disputes qui se sont élevées parmi les médecins. Je n'importunerai pas le lecteur par le récit de leurs différentes opinions sur cet objet; mais, comme il lui est nécessaire, pour guérir une maladie, d'avoir quelque connoissance de la cause qui la produit, je m'efforcerai de lui donner, à cet égard, les éclaircissements qu'on peut tirer des phénomenes que la simple nature montre dans le commencement d'une fievre, & que les médecins les plus sages ont considérés comme la source

véritable ou la cauſe originaire de tous les ſymptômes qui ſuccedent. Toutefois, en faiſant cela, j'éviterai ſcrupuleuſement toutes ces conjectures ſyſtématiques auxquelles ceux qui écrivent ſur ce ſujet, & ſur d'autres relatifs à la médecine, ſont ordinairement trop diſpoſés à ſe livrer ſans faire réflexion probablement qu'elles leur font perdre en vain beaucoup de temps, & qu'ils ſe mettent dans le cas de tromper leurs lecteurs trop crédules.

« Si quelqu'un, dit le ſçavant M. » de Gorter (*a*), me demandoit quelle » eſt la cauſe de la fievre, il ne ſeroit » pas ſatisfait, lorſque je lui répon- » drois que c'eſt une matiere étran- » gere dans nos corps, qui produit » d'abord le friſſon, le mal-aiſe & » l'anxiété, qui excite enſuite la cha- » leur, la ſoif & la ſéchereſſe de la » peau, & qui ſe termine enfin par » des ſueurs univerſelles. Celui qui

(a) *Oratio de artis medendi repurgatæ certitudine.*

» m'auroit interrogé, continue-t-il, » ne seroit pas content d'une réponse » si claire & si simple; mais il goû- » teroit davantage celle qui seroit » plus sçavante, quoiqu'obscure, & » peut-être au-dessus de son intelli- » gence. » Cependant j'oserai assurer que cette description de la fievre, naturelle & si dédaignée, porte à l'esprit une idée aussi claire que les définitions les plus sçavantes & les plus admirées, & qu'elle mérite la préférence à cause de sa simplicité.

Comme j'adopte clairement cette opinion, sçavoir, que l'on peut rendre raison de tous les symptômes des fievres par le frisson dont il a été fait mention ci-dessus, qui se manifeste ordinairement dans leur principe, & que ce frisson lui-même peut encore être expliqué par les causes externes ou manifestes dont nous avons déja parlé, j'aurois lieu de craindre, si je jettois plus loin mes regards, & si je poussois la curiosité jusqu'à vouloir découvrir sa cause interne immédiate, qu'on ne m'accusât aussi de me livrer à une recherche vaine & illusoire.

Je vais à préſent tâcher d'expliquer de quelle maniere le friſſon produit ces ſymptômes ; & j'emprunterai pour cela les expreſſions de Frédéric Hoffman, parce qu'elles rendent ce que je conçois d'une maniere plus étendue & plus poſitive que celles par leſquelles je pourrois les remplacer, & parce qu'en effet je n'en trouve point, dans aucun des auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet, que je puiſſe leur préférer.

Cet excellent médecin, après avoir obſervé que la premiere attaque d'une fievre conſiſte dans le friſſon, ou le ſpaſme à la ſurface du corps, d'où le ſang & les autres humeurs ſont forcées de refluer vers les parties vitales ; que ſon accroiſſement eſt dû aux efforts réitérés de ces parties, pour ſe débarraſſer du fardeau qui les oppriме ; & que ſon déclin ou ſa terminaiſon funeſte n'eſt autre choſe que le ſuccès ou l'inutilité de ces efforts ; paſſe à l'explication des ſymptômes qui ſe manifeſtent dans ces différents temps, & il le fait de la maniere ſuivante.

« Il y a, dit-il (*a*), dans les fievres un double mouvement des humeurs. L'un, de la circonférence au centre, ou des parties externes du corps au cœur, au cerveau, aux poumons, &c; & l'autre, qui eſt contraire au premier & qui lui ſuccede, du centre du corps à ſa circonférence, ou aux parties externes. Lorſque le premier de ces mouvements a lieu, le pouls eſt petit, foible & ſerré; il y a anxiété au ſcrobicule du cœur, & difficulté de reſpirer. Lorſque le dernier exiſte, le battement des arteres eſt augmenté, & la chaleur plus conſidérable s'étend juſqu'aux extrémités du corps, qui étoient auparavant froides. »

L'illuſtre pere de la médecine a ainſi décrit ce double mouvement du ſang & des humeurs dans les fievres. « Par le friſſon, dit-il (*b*), le ſang eſt porté des extrémités du corps

(a) *Op. tom. 4, de Febribus circà initium.*
(b) *Hippoc. de Flatibus.*

» vers

» vers les parties internes : & les ex-
» trémités, ainſi privées du ſang,
» friſſonnent & deviennent froides.
» D'un autre côté, la trop grande
» quantité de ſang amaſſé dans ces
» parties y excite la chaleur, qui ſe
» tranſmet de-là aux extrémités du
» corps. »

» Le premier mouvement des hu-
» meurs, continue Hoffman, eſt mor-
» bifique & quelquefois mortel. En
» effet, ceux qui meurent des fie-
» vres, continues ou intermittentes,
» aiguës ou chroniques, meurent
» dans les convulſions, pendant le
» ſpaſme & le friſſon des parties ex-
» ternes ; parce que le cœur, les pou-
» mons & le cerveau, ſurchargés par
» la quantité extraordinaire du ſang
» qui reflue vers eux, perdent leur
» élaſticité, & n'ont plus aſſez de
» forces pour la repouſſer vers la ſur-
» face. Mais l'autre mouvement des
» humeurs, du centre à la ſurface
» du corps, eſt ſalutaire & vital,
» car, par ſon ſecours, la matiere
» qui occaſionnoit le ſpaſme fébrile,
» eſt cuite, diſperſée ou expulſée,

» & par-là la fievre eſt guérie. C'eſt » dans ce ſens qu'il faut entendre les » anciens, lorſqu'ils diſent que la fie- » vre eſt un combat de la nature avec » la maladie. Car, ſi la force du ſpaſ- » me ou de la conſtriction, qui pouſſe » les humeurs intérieurement vers le » cœur & les autres viſceres, eſt plus » grande que celle du cœur & des » viſceres pour repouſſer les hu- » meurs vers la ſurface, la maladie » l'emporte & la mort s'enſuit. Mais, » au contraire, lorſque le cœur & les » viſceres réagiſſent avec une force » ſupérieure, repouſſent les humeurs » vers la ſurface & les extrémités du » corps, & arrêtent leur mouvement » rétrograde, la fievre eſt domptée » & la ſanté revient. »

L'opinion & la pratique des anciens médecins ont été conformes à cette idée. En faiſant attention que toutes les fievres, qui dépendoient des cauſes manifeſtes ou externes, étoient ordinairement, par elles-mêmes, légeres & de courte durée, ils ont établi comme une vérité certaine & fondée ſur l'expérience, qu'elles

ne devenoient jamais graves ou mortelles, que lorſqu'elles dégénéroient, par l'effet de la négligence ou du mauvais traitement, en d'autres fievres du genre putride, inflammatoire ou malin: en conſéquence, ces ſages obſervateurs de la nature apportoient promptement tous leurs ſoins à prévenir un tel changement, & ils opéroient communément la guériſon de ces fievres le premier, le ſecond ou le troiſieme jour de leur invaſion, en employant ſimplement les *frictions*, les *onctions* & le *bain chaud;* moyens qui, en diminuant le ſpaſme ou la conſtriction des parties externes & des extrémités du corps, & en détruiſant par-là l'obſtacle qui empêchoit la circulation du ſang, détruiſoit ou diminuoit la ſurcharge qui opprimoit auparavant le cœur & les autres viſceres, & faiſoit diſparoître en même temps l'anxiété qu'elle occaſionnoit.

Galien nous apprend que, quoiqu'il fût naturellement d'une foible conſtitution, & qu'il ſe fût trop livré, pendant pluſieurs années, à l'étude

continuelle & aux travaux fatiguants de sa profession, il n'a jamais été attaqué que de la fievre éphémere, & même qu'il ne l'a eue que rarement : bonheur, ajoute-t-il, que j'attribue aux connoissances que j'ai acquises dans l'art de conserver la santé. En effet, c'est probablement parce qu'on est privé de ces connoissances utiles, ou parce qu'on n'en fait pas l'usage convenable, ou enfin parce qu'on est trop lent à réduire en pratique les regles qu'elles nous conseillent, qu'on voit de nos jours les fievres qui sont produites par le froid, quelqu'excès ou quelque cause externe, devenir si fréquemment, quoique légeres en elles-mêmes, opiniâtres, longues & mortelles.

Foreſtus (*a*) nous a transmis l'histoire d'une fievre éphemere dont il fut attaqué, qui paroît jetter quelque lumiere sur cette matiere. « Ayant » été, dit-il, vers les onze heures du » matin, par un temps fort mauvais » & fort froid, visiter un malade qui

(a) *Observat.*

» demeuroit à quelque distance, les
» pores de ma peau furent resserrés
» par la rigueur du temps, & je fus
» saisi d'un froid qui pénétra jusqu'à
» mes muscles. Je me plaçai à côté
» d'un bon feu, & je commençai
» bientôt après à éprouver un peu
» de chaleur, sans soif. Mon pouls
» devint aussi plus vîte, mais il étoit
» égal. A quatre heures après midi,
» ma peau devint humide, & je me
» trouvai mieux. A six heures, je me
» mis dans un lit chaud, ou je me
» couvris bien, & je commençai à
» suer. Néanmoins, environ deux
» heures après, je ressentis une telle
» douleur dans l'estomac, que je fus
» prêt à tomber en foiblesse : mais
» ayant pris un peu de *sucre candi*,
» je repris mes esprits, la douleur &
» l'anxiété disparurent. Je me livrai
» ensuite à un doux sommeil, dans
» lequel je passai toute la nuit; &
» une sueur copieuse sortit des par-
» ties inférieures de mon corps. Le
» matin, lorsque je me trouvai en-
» tiérement débarrassé de la fievre,
» je fis sécher la sueur, ayant d'a-

» bord fait usage de *frictions* douces » & long-temps continuées, pour » ouvrir les pores de ma peau. »

L'on découvre, ainsi que je le pense, dans ce récit, la cause immédiate (*a*) & la guérison naturelle de la fievre de Foreſtus. La premiere consiſte dans le spasme des parties externes du corps, qui força les humeurs à gagner le centre & à se porter sur les parties vitales, & qui occasionna ainsi dans la peau & les muscles le sentiment de froid le plus aigu : la derniere, dans ce relâche-

(*a*) On croit ordinairement que la cause immédiate du friſſon qui se manifeste communément dans les fievres, est une acrimonie stimulante dans le sang ou les humeurs. Mais M. de Gorter a réfuté cette hypotheſe, en obſervant que les arteres sont munies d'un *mucus* qui les garantit de l'impreſſion de toute acrimonie qui pourroit exiſter dans le sang, comme le sont les ureteres, la veſſie, l'uretre & les inteſtins; les uns, pour empêcher qu'ils ne soient bleſſés par l'âcreté de l'urine; les autres, pour prévenir la senſation douloureuſe que produiroit l'acrimonie des excréments. *Oper. v.* 2, *p.* 267.

ment du ſpaſme, prompt & complet, indiqué par la ſueur copieuſe qui ſortit des parties inférieures du corps.

C'eſt probablement parce qu'on a remarqué le ſoulagement qui ſuccede ſouvent aux ſueurs ſpontanées qui arrivent dans ces cas, que l'on eſt ordinairement ſi empreſſé à exciter cette évacuation dans le commencement de la plûpart des fievres. Il eſt vrai auſſi que cette méthode, lorſqu'on n'en abuſe pas, c'eſt-à-dire lorſqu'on ne fait pas un uſage immodéré des remedes ou des boiſſons échauffantes, eſt fondée ſur l'autorité de pluſieurs illuſtres médecins : &, pour en citer un d'entr'eux, je trouve que le docteur Bryan Robinſon, dont le ſçavoir, la candeur & l'humanité ont honoré ſa profeſſion, à fait mention (*a*) de quelques fievres, que l'on a rendues beaucoup plus légeres, & que l'on a ſouvent fait ceſſer en peu de temps, en provoquant dans leur commencement une ſueur douce

(*a*) Supplément à l'Economie animale.

& continuelle. Mais on ne peut trop se tenir sur ses gardes contre le danger qui peut résulter de l'usage des forts sudorifiques, dans le commencement ou dans tout autre temps de la maladie. Le docteur Harris nous a laissé un exemple mémorable de ce danger, dans la mort d'une femme illustre, que l'on suppose, avec raison, avoir été, en grande partie, occasionnée par ces remedes. Il nous dit (*a*) que Marie, reine d'Angleterre, l'avoit une fois informé qu'elle étoit dans la coutume, par l'avis du médecin qu'elle avoit auparavant, le fameux docteur Lower, de prendre en se couchant, toutes les fois qu'elle se trouvoit dans un état fiévreux, une dose assez considérable de *thériaque d'Andromaque*, dans l'intention de se faire suer. Ce fut deux années après avoir fait part au docteur Harris du conseil qui lui avoit été donné, & qu'elle suivoit encore, que la petite-vérole l'attaqua & la conduisit au

(a) *Observat.*

tombeau. Ce médecin l'avoit avertie de ſe défier de l'uſage d'un pareil remede, dans les cas où elle l'employoit habituellement, & lui avoit donné toutes les raiſons néceſſaires pour la convertir ſur cet objet : mais elle avoit tant de confiance en l'avis de ſon ancien médecin, que, la nuit même où elle ſentit les premieres attaques de la petite-vérole, elle eut recours à ſa doſe ordinaire de thériaque, qui, n'ayant pas produit l'effet accoutumé, celui de la faire ſuer, *pas même, après en avoir encore pris le double le lendemain matin*, mit ſes humeurs dans l'agitation la plus violente : enſorte que quand la petite-vérole parut, elle étoit accompagnée de crachement de ſang, de taches pourprées, & d'autres ſymptômes pareils du plus mauvais augure, qui furent ſuivis de la mort au bout de quelques jours.

De toutes les cauſes externes des fievres, il n'en eſt aucune qui ſoit ſi fréquemment ſuivie d'événements funeſtes, & qui ſoit autant négligée que le ſaiſiſſement produit par le froid.

Cet accident, arrivant aux perſonnes dont les nerfs ſont foibles & les ſucs viſqueux, ainſi que le ſont communément ceux des habitants de ces iſles, eſt capable d'allumer une fievre, qui, quoique légere en elle-même, & facile à guérir par un traitement convenable, adminiſtré dans le principe, peut prendre, par la négligence ou la mauvaiſe conduite, le méchant caractere d'une fievre nerveuſe, inflammatoire ou maligne : & c'eſt dans ce ſens qu'il faut interpréter Sydenham, lorſqu'il nous dit avec vérité, que le froid tue plus de monde que le feu, l'épée, la peſte & la famine.

Après avoir fait précéder ces réflexions pour l'avantage de mes lecteurs incrédules, imprudents ou trop peu inſtruits, je vais leur apprendre qu'ils ſe regarderont avec raiſon comme attaqués actuellement d'une fievre, toutes les fois que, par l'effet du froid auquel ils auront été expoſés, ou par l'excès dans le boire ou le manger, ou par les peines de l'eſprit, ou par quelqu'autre cauſe évi-

dente, ils se trouveront saisis d'un frisson, suivi de chaleur, de mal-aise, d'anxiété, de dégoût, de douleur ou d'abattement des esprits, & accompagné d'une vîtesse de pouls extraordinaire : & je m'efforcerai aussi de leur donner, afin qu'ils puissent prévenir le danger & les progrès de cette fievre, quelques instructions familieres relatives aux remedes qu'ils auront à employer, toutefois après que je leur aurai présenté celles de Cornélius Celse, qui ont principalement rapport au régime.

« Lorsqu'il se manifeste quelques » signes d'une maladie prochaine, » dit cet excellent auteur (*a*), les

(a) *Igitur, si quid ex his, quæ proposita sunt, incidit, omnium optima sunt quies & abstinentia : si quid bibendum, aqua; idque interdum uno die fieri satis est; interdum, si terrentia manent, biduo : proximèque abstinentiam sumendus est cibus exiguus, bibenda aqua, postero die etiam vinum; deindè invicem alternis diebus modò aquam, modò vinum, donec omnis causa metûs finiatur. Per hæc enim sæpè instans gravis morbus discutitur. Plurimique falluntur, dum se primo die, protinus sublaturos languo-*

» meilleurs de tous les remedes ſont le » repos & l'abſtinence. Si la perſonne » indiſpoſée doit uſer de quelque » boiſſon, qu'elle boive de l'eau, & » il lui ſuffira quelquefois d'en boire » pendant un jour. Dans d'autres cas, » ſi les ſymptômes menacent encore, » il ſera néceſſaire d'en continuer » l'uſage pendant deux jours. Quant » à l'abſtinence, il ne faut prendre

---

rem, aut exercitatione, aut balneo, aut coactâ dejectione, aut vomitu, aut ſudationibus, aut vino ſperant. Non quod non interdum id incidat, aut non decipiat, ſed quod ſæpius fallat; ſolaque abſtinentia ſine ullo periculo medeatur. Cum præſertim etiam pro modo terroris moderari liceat: &, ſi leviora indicia fuerunt, ſatis ſit à vino tantùm abſtinere; quod ſubtractum plus, quam ſi cibo aliquid dematur, adjuvat: ſi paulò graviora, ſatis ſit, non aquam tantùm bibere, ſed etiam cibo carnem ſubtrahere: interdum panis quoque minus quàm pro conſuetudine aſſumere, humidoque cibo eſſe contentum, & olere potiſſimum. Satiſque ſit, tum ex toto à cibo, à vino, ab omni motu corporis abſtinere, cùm vehementes notæ terruerunt. Neque dubium eſt, quin vix quiſquam, quinon diſſimulavit, ſed per hæc mutare morbo occurrit, ægrotet. Lib. 3, cap. 2.

» qu'une nourriture très-légere, avec
» laquelle on boira de l'eau pendant
» un jour; le lendemain, de l'eau &
» du vin; & ainſi alternativement,
» tantôt de l'eau, tantôt du vin, juſ-
» qu'à ce que l'on n'ait plus rien à
» à craindre. Par ces moyens, on a
» ſouvent prévenu une maladie grave
» prête à ſe déclarer; & la plûpart
» des gens ſe trompent, lorſqu'ils
» eſperent arrêter un mal commen-
» çant, tout d'un coup & dès le pre-
» mier jour, par l'exercice, ou le bain,
» ou les purgations, ou le vomiſſe-
» ment, ou les ſueurs, ou l'uſage du
» vin. Ce n'eſt pas que ces choſes
» n'aient quelquefois produit un bon
» effet: mais elles en ont plus ſou-
» vent occaſionné un mauvais; au
» lieu que l'abſtinence ſeule guérit
» ſans aucun danger, d'autant plus
» qu'on peut l'augmenter ou la dimi-
» nuer à raiſon des ſymptômes: en-
» ſorte que, s'ils ſont légers, il ſuffira
» de s'abſtenir du vin, dont la priva-
» tion, dans ce cas, fait plus de bien
» que de retrancher une partie des
» aliments; & que, s'ils ſont plus

» graves, il conviendra non seulement » de ne boire que de l'eau, mais encore de ne point manger de viande. » Il sera nécessaire quelquefois de se » contenter d'une quantité de pain » moins grande qu'à l'ordinaire, & » pour aliments, de légumes & d'herbages. Il faudra même, lorsque certains symptômes menaceront d'une » violente maladie, s'abstenir absolument de toute nourriture, du vin, » & de tout mouvement du corps. » On peut regarder comme certain, » qu'on trouveroit à peine une personne qui ait suivi strictement & à » temps cette méthode, & qui ait » été attaquée d'une maladie grave. »

Mais, outre ces précautions importantes par rapport au repos & à l'abstinence, il paroît encore également nécessaire que le malade se mette dans son lit (*a*) aussi-tôt qu'il

(a) *Hos* (*febricitantes*) *sic curare conducit: æger corpore quietem agat ..... decumbere autem debet æger in domo obscurâ, & in stratis quàm mollissimis reclinatus esse, ita ut decubitum in*

ſe trouve indiſpoſé ; &, lorſqu'il y ſera reſté trois ou quatre heures, dans une tranquillité d'eſprit & de corps auſſi grande que ſon état pourra le permettre, ou juſqu'à ce que la chaleur ſuccede au friſſon, il ſe fera tirer, mais non pas auparavant, huit ou dix onces de ſang, ſans qu'il doive craindre de ne pouvoir pas ſupporter cette évacuation, parce que, dans cette circonſtance, la fievre elle-même donne aſſez de forces à la plûpart des malades pour la bien ſoutenir. Il boira auſſi alors une grande quantité de *petit-lait* chaud, ſans *gouttes* d'aucune eſpece. J'ai la précaution d'ajouter cet avis contre les *gouttes*, à cauſe de l'uſage trop fréquent qu'on en fait, au commencement de la plûpart des fievres, ſur-tout de celles qui procedent du froid : c'eſt avec chagrin que je vois cette pratique ſoutenue de l'autorité du docteur Cheyne, & d'autres auteurs dont les ouvrages

---

eodem loco toleret : & quàm minimum ſe jactet. Hipp. Foes. de vict. ratione in acut.

méritent, à tout autre égard, d'être consultés & suivis. Appuyant l'idée qu'ils ont conçue du frisson sur une hypothese du docteur Jacques Keil, ils conseillent au malade de prendre, lorsqu'il commence, matin & soir, (sans doute, comme je le suppose, afin de provoquer la sueur,) une grande quantité de *petit-lait* chaud avec quelques *gouttes d'esprit de corne de cerf*, & un scrupule de la *poudre de Gascoyne;* & d'user pour aliments de bouillons, de soupes, & de viandes blanches. Cependant ils conviennent en même temps que ce frisson est accompagné d'une petite fievre: or il est très à craindre qu'un tel régime ne soit propre à la rendre plus considérable; au lieu que le spasme de la surface du corps diminuera par degrés, & que les pores de la peau s'ouvriront beaucoup mieux & sans aucun danger, en se bornant au simple usage du *petit-lait* chaud, sur-tout après qu'une saignée aura en partie enlevé la plénitude. On excite plus la sueur par une saignée, dit M. de Gorter, dans une disposition inflamma-

toire du ſang (*a*), que par une triple doſe des ſudorifiques les plus chauds.

Trois ou quatre heures après la ſaignée, que l'on répéteroit s'il étoit néceſſaire, le malade, continuant à reſter dans ſon lit, prendra une doſe modérée de *ſel polychreſte* ou de *ſel de Glauber*, ou de quelqu'autre laxatif ſemblable, diſſous dans quelqu'une des eaux diſtillées ſimples : & quant à la maniere dont il la prendra, ce ne ſera pas en une ſeule priſe, mais par deux cuillerées, qu'il répétera toutes les deux ou trois heures. L'effet ordinaire de ce remede eſt d'exciter une légere évacuation par les ſelles ou par les ſueurs, & ſouvent par l'une & l'autre voie, ce qui manque rarement de mettre promptement fin à la fievre.

L'opinion qui fait regarder comme impropre & dangereux de donner les remedes purgatifs au commencement des fievres, a long-temps prévalu; & la plûpart des anciens mé-

(a) *De Perſpirat*, *p.* 151.

decins ont communément & expreſſément défendu de les adminiſtrer dans ce temps. Il eſt certain auſſi que les remedes purgatifs, dont ils avoient coutume de faire uſage, étoient beaucoup trop ſtimulants pour pouvoir être adminiſtrés avec sûreté, ſoit dans le commencement, ſoit dans tout autre temps de ces maladies. Cependant il arrive quelquefois que, dans le commencement des fievres, les inteſtins ſont remplis d'un *mucus* morbifique ſi viſqueux & ſi tenace, qu'il ne peut être diſſous ou détaché par les ſimples lénitifs: d'où il paroît néceſſaire d'employer pour le chaſſer quelques purgatifs plus actifs, qui, quoiqu'ils paroiſſent, dans ce cas, ne pas agir entiérement ſur les inteſtins, mais plutôt en grande partie ſur le *mucus* qui les couvre, augmentent néanmoins tellement l'oſcillation de ces parties, qu'ils les rendent capables de ſe débarraſſer de la matiere nuiſible, & de l'évacuer entiérement. Il eſt ſans doute beaucoup plus sûr, en général, d'employer les purgatifs doux &

modérés dans tous les temps d'une fievre, lorſqu'il eſt néceſſaire de purger : mais, d'un autre côté, la chaleur & l'irritation, occaſionnées par ceux qui ſont plus actifs, ſont ſouvent moins conſidérables que ce qu'on a à redouter, & ceſſent communément avec leur opération. J'ai vu une perſonne dans les premieres voies de laquelle une matiere ſtimulante, égale au moins aux purgatifs les plus âcres, reſta ſi long-temps & agit avec tant de violence, qu'elle perça non-ſeulement les inteſtins, mais encore les parties adjacentes : cependant elle n'occaſionna ni chaleur remarquable, ni aucun autre ſymptôme fiévreux. Cette perſonne fut amenée à l'hôpital, dans l'année 1738. Elle avoit une tumeur à l'aine, qui, après l'eſpace de temps néceſſaire, & par l'effet des topiques convenables, vint à ſuppuration. Elle ſe plaignit pendant quelque temps d'une douleur lancinante dans la partie affectée, mais d'ailleurs elle n'éprouvoit aucun autre mal. En ouvrant cette tumeur, on tira quelques os

pointus d'un cou de poulet; & l'on en conclut ce qui fut avoué par le malade, ſçavoir, que, quelques ſemaines auparavant, il avoit avalé ces os gloutonnement ſans les avoir broyés avec ſes dents: tombés ainſi dans le canal inteſtinal, ils s'étoient fait inſenſiblement un paſſage, à travers les inteſtins & les parties adjacentes, juſques dans l'aine. L'homme qui eſt le ſujet de cette obſervation, mangeoit & dormoit bien lorſque je le vis: il aſſura auſſi qu'il avoit toujours bien rempli ſes fonctions depuis le commencement de l'accident; &, tant qu'il reſta dans l'hôpital, il n'eut de ſymptômes de fievre que ceux que la ſuppuration de la tumeur occaſionna. Je vis différentes fois quelques-uns de ces os tirés entiers de la tumeur inguinale, avec la plus grande dextérité, par mon cher ami M. François Duang, un des chirurgiens de cet hôpital, qui, par ſa mort, a fait une perte qu'il ne ſera pas facile de réparer.

L'uſage des vomitifs, au commencement des fievres, eſt auſſi perni-

cieux qu'il eſt fréquent. Il n'eſt qu'une ſeule circonſtance qui les rende néceſſaires, & c'eſt celle où l'eſtomac eſt rempli de mauvaiſes matieres, d'ou procedent quelquefois ces friſſons de la ſurface du corps, qui précedent ordinairement les fievres. Mais même alors il faut choiſir ceux qui ſont les moins irritants, & qui ſont ſeulement capables d'exciter une très-légere commotion dans les humeurs du corps. Trallian, dans les traitements des fievres qui viennent d'indigeſtion, ne fait pas une ſeule fois mention des émétiques ou des purgatifs : mais il conſeille de recourir uniquement à une boiſſon copieuſe d'eau chaude, pour cuire & chaſſer les crudités. Je ne connois pas de meilleur remede, ajoute-t-il, pour ceux qui, étant d'un tempérament chaud, ſont attaqués de fievres éphémeres dues à la même cauſe. Celſe, pour le même cas, ne conſeille que de l'eau chaude dans laquelle on fait diſſoudre une petite quantité de ſel.

En général, comme la tête éprouve plus ou moins de peſanteur ou de

douleur dans toutes les fievres, nous ne pouvons pas apporter trop de précautions dans l'usage d'un remede par lequel le sang est pousſé vers cette partie avec tant de force & en si grande quantité. En effet, ce reflux du sang est indubitablement produit par l'action des vomitifs. « On peut » douter avec raison, dit le judicieux » Wintringham (*a*), si l'usage constant des vomitifs dans le commencement des fievres, tel que Sydenham & les médecins modernes le » prescrivent, n'entraîne pas plusieurs » maux, à moins qu'il ne soit indiqué » par la présence de mauvaises matieres dans l'estomac. Car nous sçavons, par la distribution des nerfs » & la sympathie qui existe entre les » différentes parties du corps, que la » disposition à vomir peut procéder » de différentes causes, outre l'impureté de l'estomac dont nous venons » de parler ; & en effet, si je ne me suis » pas trompé, j'ai souvent vu surve-

(a) *Comment. noso.* p. 123.

» nir dans les fievres des ſymptômes » fort dangereux, qui attaquoient la » tête, & qu'on ne pouvoit attribuer » qu'à l'opération d'un vomitif qui » avoit trop ébranlé & trop ſurchar- » gé le cerveau. »

Mais je crains qu'il ne ſoit auſſi difficile de détourner quelques perſonnes de l'uſage de ce remede violent, & quelquefois dangereux, que de les déterminer à ſe ſoumettre à cette partie du régime, auſſi facile que propre à procurer du ſoulagement, dont nous avons parlé ci-deſſus, & qui conſiſte à ſe mettre au lit auſſi-tôt qu'on ſe trouve indiſpoſé. Les affaires, ou des engagements d'une autre eſpece, en ont empêché pluſieurs de prendre aſſez à temps cette précaution néceſſaire : mais rien n'y apporte un obſtacle auſſi fréquent que l'opinion mal fondée où l'on eſt, qu'elle eſt plus propre à produire ou à augmenter la fievre, qu'à la diminuer ou à la faire ceſſer. J'ai vu ce préjugé ſi profondément enraciné dans l'eſprit de quelques perſonnes, qu'elles redoutoient autant le lit dans

le commencement d'une fievre, que l'application des *véſicatoires* dans un autre temps, & cela par une raiſon auſſi mauvaiſe dans l'un que dans l'autre cas, parce qu'elles avoient vu employer ces moyens ſans ſuccès. Mais il faut conſidérer que les *véſicatoires* ont été ſouvent appliqués infructueuſement, uniquement parce qu'on n'y a pas eu recours aſſez promptement; & que ſi l'autre moyen n'a pas procuré le plus grand avantage à pluſieurs perſonnes attaquées de fievre, c'eſt auſſi parce qu'elles ont trop différé de ſe mettre dans leur lit.

Cependant ce préjugé dangereux a été ſoutenu d'une autorité qui, à d'autres égards, mérite infiniment d'être reſpectée. Si les ouvrages de Sydenham, écrits originairement en latin, ont été utiles au lecteur inſtruit, il n'eſt pas moins vrai que leurs traductions en langue vulgaire, tombant entre les mains des ignorants, ont pu, dans plus d'un cas, jetter dans l'erreur. Ce médecin s'eſt formellement déclaré contre cette précaution de ſe mettre au lit dans le commencement

cement & dans tout autre temps des fievres. « Il reſte encore une choſe, » dit-il (*a*), dont il faut faire men- » tion, que j'ai trouvé, par une lon- » expérience, être d'une grande uti- » lité dans les fievres. Elle conſiſte à » tenir le malade hors de ſon lit tous » les jours, au moins pendant quel- » ques heures ; ou, ſi ſa foibleſſe ne » le permet pas, à faire enſorte que » ſa tête ſoit élevée. Car, en faiſant » attention à l'effort conſidérable de » la fievre pour attaquer le cerveau, » & à la diſpoſition inflammatoire » du ſang qui l'accompagne, il m'a » paru qu'une telle ſituation conve- » noit très-fort au malade, parce » qu'elle n'augmentoit pas la chaleur » de ſon corps, & n'accéléroit pas » le mouvement du ſang vers le cer- » veau. Sydenham nous dit même qu'il s'eſt fait une regle conſtante de pratique dans le commencement de toutes les fievres continues, de te- nir non-ſeulement ſes malades hors

(a) *De Morb. acut.*

du lit, mais encore de leur laiſſer faire leur exercice accoutumé, & reſpirer l'air extérieur. On pourra ſans doute penſer que c'eſt porter trop loin le régime rafraîchiſſant : cependant quelques partiſans de Sydenham, antagoniſtes zélés du régime échauffant qui étoit alors généralement en vogue, l'ont porté encore à un plus haut degré, & ont même plongé dans le bain froid leurs malades attaqués de la fievre. Il n'eſt pas aiſé de déterminer quelle pratique fut plus irréguliere ou plus extravagante, de celle du docteur Baynard, qui, comme il nous l'apprend lui-même, ſe plongea dans une riviere juſques par deſſus les oreilles, pour guérir la fievre dont il étoit attaqué ; ou de celle de Sydenham, qui, pour opérer le même effet, envoyoit ſes enfants & ſes amis reſpirer l'air extérieur.

L'eſprit d'oppoſition eſt fort différent de l'eſprit de vérité. Dans le ſiecle de Sydenham, on croyoit preſque généralement que la préſence d'une matiere vénéneuſe ou maligne

dans les humeurs, étoit la cauſe immédiate de quelques fievres, & qu'il falloit expulſer ce poiſon, le plus promptement qu'il étoit poſſible, par les pores de la peau, en excitant des ſueurs continuelles & abondantes. En conſéquence, les médecins s'efforçoient de les provoquer, en faiſant prendre à leurs malades les cordiaux les plus chauds, & en les étouffant preſque par le poids des couvertures. Or Sydenham, pour guérir cette folie épidémique des médecins de ſon temps, publia le détail des ſuccès qu'il avoit eus en employant dans le traitement des fievres des moyens oppoſés, c'eſt-à-dire le régime rafraîchiſſant: mais, quoiqu'il eût inconteſtablement raiſon de donner la préférence à cette méthode, il paroît l'avoir portée à un excès qui en effet n'eſt pas moins dangereux, à quelques égards, que ne l'eſt, à quelques autres, le régime échauffant.

Au ſurplus, ſi la préférence que l'on doit accorder dans ces maladies au régime rafraîchiſſant ſur le régime échauffant eſt évidente par la théo-

rie, elle ne paroît pas l'être autant par la pratique. On regardera surtout la réflexion que je fais ici comme juste & bien fondée, lorsqu'on considérera les méthodes différentes & même opposées de traiter les mêmes fievres, qui ont été mises en usage par Sydenham & par Morton, & la bonne foi avec laquelle chacun de ces illustres praticiens vante sa méthode particuliere, comme la plus sûre & la plus heureuse. Au moins, Alphonse Borellus paroît n'en avoir adopté aucune, lorsqu'il nous dit, que les remedes dont on use communément dans les fievres, sont fort douteux & fort incertains; que les médecins les plus instruits & les plus distingués par leur sagacité le confessoient ainsi; que, généralement parlant, les fievres étoient salutaires par leur propre nature, de maniere que ceux qui en étoient attaqués pouvoient se rétablir parfaitement, soit que le médecin prescrivît bien ou mal, ou même sans prescrire aucun remede; que des méthodes différentes, & même opposées, avoient

procuré du ſoulagement dans quelques fievres de la même eſpece ; mais qu'il y en a d'autres ſi opiniâtres & d'une ſi mauvaiſe nature, que les remedes qu'on met en uſage, de quelque nature qu'ils ſoient, ſont inutiles ou nuiſibles.

Il ne faut cependant pas en conclure que Borellus a cru qu'on ne devoit faire aucun choix des remedes à employer dans ces cas : cet auteur a ſoin de prévenir une telle conſéquence. « Je ſçais, ajoute-t-il, qu'au » milieu d'une ſi grande obſcurité, » pluſieurs remedes ont acquis, d'après des obſervations exactes & » réitérées, une réputation méritée ; » que chaque jour nous fournit des » experiences nouvelles qui conſtatent leur efficacité ; &, par conſéquent, que nous pouvons les employer avec aſſurance, pourvu que » la prudence & la circonſpection » préſident à l'uſage que nous en ferons. »

Cette prudence & cette circonſpection ici recommandées, doivent être le réſultat & l'effet de cette eſ-

pece de connoiſſance médicale, qu'on ne peut obtenir que par une étude & une application conſtante. Car, ſans cette connoiſſance, l'expérience eſt un guide infidele, & qui peut même nous tromper, lorſque différents ſymptômes de la même maladie ſe rencontrent dans différentes perſonnes, ou dans la même perſonne, à différents temps. Sydenham lui-même, qui ſe fioit beaucoup à l'expérience, avoue (*a*), qu'il a rencontré certaines fievres, qui différoient tellement d'elles-mêmes dans différentes ſaiſons, que la méthode qui les guériſſoit au commencement de l'année, étoit, à la fin, non-ſeulement inutile, mais encore nuiſible.

Par conſéquent, toutes les lumieres que l'on peut tirer de la ſcience, ſont néceſſaires, & à peine ſuffiſantes, pour mettre en état le praticien expérimenté de juger ſainement, & avec préciſion, dans ces cas & d'autres ſemblables. Le médecin, ainſi

(a) *De Morb. acut.* ſect. 1, cap. 2.

éclairé, qui prescrit des remedes d'après l'expérience, agit aussi bien qu'il est possible, parce que sa conduite est appuyée sur le double fondement de la science & de l'observation, ce qui distingue le vrai médecin du vain empirique; & qu'il a souvent vu, étant bien instruit de la théorie de sa profession, que cette théorie, convenablement appliquée à la pratique, procede sûrement dans ses opérations.

A propos des remedes différents, & même opposés, qui procurent un égal soulagement dans les fievres de la même espece, je me rappelle une idée de Van-Helmont, qui mérite peut-être quelqu'attention. Il nous dit (*a*) que, lorsque le corps est attaqué d'une fievre, on fait tous ses efforts pour chasser la cause qui l'a excitée; que le mal est déraciné, si l'on peut une fois produire un tel effet par les remedes échauffants, ou rafraîchissants, ou tempérés; & qu'il

(*b*) *De Morb. acut.* pag. 741.

eſt tout-à-fait indifférent à la nature par quels moyens on l'opere. En effet, il n'eſt pas contre toute vraiſemblance, que les deux régimes, rafraîchiſſant & échauffant, ne puiſſent, en excitant des évacuations égales par les différents émonctoires du corps, être accompagnées à la fin du même ſuccès, quoiqu'on ne puiſſe pas les employer avec une égale sûreté dans la pratique : d'autant plus que ces évacuations, de quelque maniere qu'elles ſoient procurées, ſont capables de diminuer cette plénitude & cette diſtenſion dans les parties vitales, par leſquelles tout les ſymptômes fébriles ſont occaſionnés. Par conſéquent, une ſueur univerſelle, imprudemment provoquée par les cordiaux échauffants, ſelon la méthode de Morton, peut rafraîchir le malade & faire ceſſer ſa fievre auſſi efficacement que les ſaignées réitérées, les purgations & le régime tempérant, qui ſont recommandés par Sydenham dans le même cas : & je crois que nous en avons une preuve ſuffi-

ſante dans la pratique même de ce médecin, qui nous dit qu'il a guéri la même fievre peſtilentielle par les ſaignées copieuſes & réitérées, chez ceux qui ont voulu ſe les laiſſer faire; & par des moyens oppoſés, c'eſt-à-dire par un régime fortifiant & les ſudorifiques échauffants, chez ceux qui n'ont pas conſenti à la ſaignée. Mais ce qu'il y a ſur-tout de remarquable, c'eſt qu'il appelle cette derniere maniere de traiter, *parfaite & complette à tous égards.*

Mais revenons au conſeil que nous avons donné de mettre les malades dans leur lit, au commencement des fievres.

Une légere connoiſſance de l'économie animale & de l'état du corps, lorſqu'une fievre commence, ſuffit pour nous convaincre que la pratique que nous conſeillons, loin d'enflammer le ſang & d'augmenter la fievre, eſt, au contraire, un des plus sûrs moyens pour prévenir ces mauvais effets; car le malade ſe met au lit, ou durant le froid & le friſſon, ou auſſi-tôt après, lorſque la chaleur &

l'anxiété ordinaires lui ont succédé. Dans le premier cas, les couvertures du lit, qui ne doivent jamais être trop pesantes, empêcheront l'augmentation ou la continuation du frisson, en défendant la surface du corps de l'impression de l'air environnant; &, par conséquent, elles préviendront l'augmentation ou la continuation de la chaleur qui doit suivre, & qui est constamment en proportion du frisson. Dans le dernier cas, la chaleur modérée des couvertures, jointe à la situation du malade qui doit se tenir couché sur le dos, tend, en relâchant tout le corps, à ouvrir la voie par laquelle doit se faire l'éruption des sueurs douces & universelles, qui diminuent toujours considérablement la chaleur fébrile : ensorte que cette pratique, qui quadre si bien avec les loix de la nature, & qui est avouée par Hippocrate, le plus sage observateur de la nature, appartient plus au régime rafraîchissant qu'au régime échauffant. J'ai connu plusieurs personnes, qui, ne la suivant d'abord qu'avec une extrême

répugnance, se sont parfaitement réconciliées avec elle aussi-tôt après l'éruption de ces sueurs universelles; & qui, bien convaincues de son avantage, parce que leur chaleur & leur mal-aise diminuoient à chaque instant, ont consenti avec plaisir à rester dans leur lit aussi long-temps qu'on a jugé à propos de les y retenir.

Je ne dis pas que la méthode que j'expose ici, sera toujours suivie du succès. On n'a point encore trouvé, pour la guérison de la fievre ou de toute autre maladie, des moyens qui réussissent constamment, & l'on n'en trouvera jamais; ce qui peut procéder de diverses causes ignorées, dont quelques-unes ne pourroient peut-être pas encore être détruites, en supposant qu'on parvînt à les connoître. Prenons pour exemple le présent cas d'une fievre qui commence avec le frisson ordinaire ou le spasme des parties externes. Lorsqu'à raison d'une foiblesse particuliere dans quelqu'une des parties vitales, foiblesse naturelle ou occasionnée par quelqu'accident;

ou lorsque, par la violence de ce frisson ou de ce spasme, le sang est refoulé de la surface vers ces parties, avec tant de force, ou en si grande quantité, qu'il détruit leur ton & leur élasticité, l'effet nécessaire qui doit s'en suivre est ou une rupture de quelques-uns de leurs vaisseaux, ou une stagnation du sang dans ces vaisseaux (*a*), & l'un & l'autre cas sont certainement mortels. Mais ces accidents sont extrêmement rares; &, pour rendre vraiment recommandable la méthode proposée, il suffit, je crois, de dire qu'une observation longue & exacte a prouvé qu'elle réussissoit dans la plus grande partie des cas, & qu'elle n'est accompagnée

(*a*) *Moritur autem aliquis interdum incipiente febris accessione, per mortiferas internarum partium inflammationes.... Oppresso intùs, præfocatoque* naturæ calido; *tumque* refrigeratus *æger non recalescit, pulsus vermicularis fit, totusve deficit, ipseque æger, profundo oppressus somno, exanimatur.* Lomm. Obs. pag. 41.

d'aucun danger, ni d'aucun inconvénient : car, en effet, elle réſulte entiérement de ces moyens qui, de l'aveu de tous les médecins, ſont non-ſeulement innocents, mais encore utiles & néceſſaires au commencement de toutes les fievres, ſçavoir, l'évacuation, l'abſtinence & le repos.

La vérité eſt toujours une : mais, par cette raiſon-là même, elle eſt quelquefois négligée & mépriſée. Par conſéquent, il eſt néceſſaire de donner au malade de la confiance dans cette méthode, tandis qu'il la met en uſage, parce qu'elle en favoriſera conſidérablement le ſuccès : & je dois l'avertir encore de ne jamais donner accès dans ſon eſprit à cette penſée ridicule, dont ſont préoccupées pluſieurs perſonnes, qui s'imaginent follement que, *ſi elles ſont attaquées de la fievre, elles en mourront certainement.* Une telle penſée abat ſinguliérement les eſprits; & elle peut affoiblir les forces du corps, au point de le mettre ab-

ſolument hors d'état de réſiſter à une maladie, dont il auroit été d'ailleurs facile de triompher. Voilà ſans doute pourquoi les ſots préſages de quelques-uns, & leurs craintes inſenſées, ſe ſont trouvés vérifiés dans certains cas.

SECONDE PARTIE.

Des Fievres dans leur état.

APRÈS avoir ainſi propoſé briévement une méthode sûre & facile de prévenir l'augmentation ou la continuation des fievres commençantes, je vais haſarder quelques réflexions touchant leur état. Mon intention n'eſt pas de préſenter quelque nouvelle hypotheſe, ou de faire revivre les anciennes ; mais, en m'en tenant au plan que j'ai ſuivi juſqu'à préſent, l'obſervation claire & raiſonnée ſera le ſeul fondement ſur lequel j'appuierai mes idées. On a beaucoup trop négligé cette vieille maniere de philoſopher ſur les objets de médecine, pour faire place aux nouveautés auſſi ſpécieuſes que dangereuſes, aux ſonges des chymiſtes & aux menſonges des empiriques.

Si les ſymptômes fébriles, ci-deſſus mentionnés, continuent au-delà

du troisieme ou du quatrieme jour, sans aucun abattement, ou avec un abattement léger, la personne indisposée doit se considérer comme environnée de plusieurs dangers, & implorer promptement le secours d'un médecin doué des qualités nécessaires pour les lui faire éviter. La nature, l'érudition & l'observation doivent avoir concouru à former ce médecin; mais, malgré ces avantages, lorsqu'il sera appellé dans l'état avancé de la maladie, il sera quelquefois embarrassé pour se déterminer à employer telle ou telle méthode de traitement; & peut-être aussi qu'il trouvera plus facile, lorsqu'il en aura préféré une, de la concevoir en lui-même, que de communiquer aux autres les motifs de son choix. C'est par cette raison que nous sommes souvent trompés dans nos espérances de succès, après avoir employé des médicaments que quelques praticiens célebres (a) ont vantés, &

(a) *Non omnibus ægris eadem auxilia con-*

dont ils ont probablement éprouvé l'efficacité dans des cas ſemblables à ceux que nous rencontrons; &, nos eſpérances étant ainſi trompées, nous perdons une partie de cette haute eſtime que nous avions d'abord conçue pour eux en liſant leurs ouvrages, au point même que nous ſommes portés à ſoupçonner leur exactitude, pour ne pas dire leur bonne foi, dans l'hiſtoire qu'ils nous ont laiſſée de quelques fievres. Ce défaut de ſuccès dans les preſcriptions de l'art, à quelquefois décidé quelques perſonnes à eſſayer les remedes des empiriques. Ces remedes violents dans leur opération, ont pu quelquefois, par les ſecouſſes qu'ils donnent à la nature, opérer une gué-

---

veniunt; *ex quo incidit*, *ut alia atque alia* ſummi *authores*, *quaſi* ſola, *venditaverint*, *prout cuique ceſſerunt. Opportet itaque*, *ubi aliquid non reſpondet*, *non tanti putare* authorem *quanti* ægrum, *& experiri aliud atque aliud; ſic tamen ut in acutis citò mutetur quod nihil prodeſt.* Celſ. de Med. pag. 112.

rison, & le vulgaire ignorant ne manque jamais de la célébrer : mais, pour les désastres plus fréquents qu'on sçait avec certitude qu'ils ont occasionnés, & les morts multipliées dont ils sont la cause, on en entend rarement parler.

A cette occasion, je parlerai d'une poudre contre la fievre, qui est inventée depuis peu, & qui est très-accréditée parmi le peuple. J'ai été quelquefois, sans le chercher, témoin de ses effets, inutiles ou dangereux, & je ne me ressouviens pas d'avoir vu, après plusieurs essais, une preuve satisfaisante de son efficacité dans le traitement de cette maladie, contre laquelle on prétend qu'elle est un spécifique sûr. Quant aux faits publiés par son inventeur, & qu'il a donnés comme autant de titres qui prouvent sa vertu fébrifuge, je dois avouer qu'après les avoir lus avec soin, & les avoir supposés fidélement rapportés, je soupçonne encore, que le rétablissement spontané des malades, qui dûrent leur salut à

la force de la nature, a été ſouvent attribué au remede adminiſtré, quoiqu'il ne fût pas vraiſemblable qu'il eût produit un tel effet, ou, pour mieux dire, quoiqu'il eût été probablement capable de produire un effet contraire, ſi la force des malades n'eût pas été ſuffiſante pour réſiſter à la violence de ſon opération : ſemblable en cela au remede bizarre du fameux cocher dont parle Eraſte, qui entreprit de guérir toutes les fievres avec une poignée de ſel, diſſoute dans un verre de vin, ce qui purgeoit & faiſoit vomir les malades avec une grande violence. Par ce moyen, dit-il, il en guériſſoit quelques-uns. Mais il faiſoit beaucoup de mal à pluſieurs autres qui n'avoient pas aſſez de forces pour ſupporter ſon opération, & qui même coururent riſque de perdre la vie.

Au milieu des difficultés ſans nombre qui accompagnent le traitement des fievres parvenues à leur état, il y a deux maximes générales, qui, lorſqu'elles ſont bien compriſes, don-

nent au médecin des lumieres bien capables de l'éclairer sur le sujet présent. Voici la premiere (*a*), *c'est la nature qui guérit les maladies.* Voici la seconde (*b*), *les fievres sont les instruments de leur propre guérison.*

Par la premiere, nous apprenons que, quoique l'art du médecin contribue & serve à la guérison des maladies, en augmentant les forces du corps, lorsqu'elles sont languissantes, ou en les réprimant, lorsqu'elles sont trop grandes & trop actives, ou en éloignant les obstacles qui les empêchent d'agir convenablement & réguliérement; cependant cette guérison des maladies est opérée immédiatement & effectivement par les forces mêmes de la nature, d'autant plus qu'il n'y a qu'elles seules qui puissent rendre réellement aux humeurs cette constitution & cette circulation égale dont dépend la

(*a*) Hippoc.
(*b*) Cels.

ſanté. Il en eſt, à cet égard, comme de l'uſage qui a donné aux différents topiques les différents noms de *digeſtifs*, *ſuppuratifs* & *incarnatifs*, à raiſon de leurs différents effets ſuppoſés ſur les bleſſures & les ulceres. Or il eſt certain que, ſtrictement parlant, tout ce qu'on peut dire de ces médicaments, c'eſt qu'ils aident à éloigner certains obſtacles qui s'oppoſent à la circulation convenable des humeurs dans les parties affectées & leurs environs. Mais, ces obſtacles levés, les forces vitales rétabliſſent de nouveau la circulation, &, par conſéquent, elles ſont la ſeule cauſe efficiente des différents effets ſalutaires qui ſont produits dans ces parties.

Par l'autre maxime, nous apprenons que la véritable méthode de guérir une fievre, conſiſte à n'éteindre du feu qui l'accompagne que ce qui tend évidemment à la deſtruction du malade (*a*), ayant ſoin d'en laiſſer

(a) *Si calori obſiſtas, membrum* emorkur ;

encore exiſter autant qu'il en faut pour devenir, dans le temps convenable, l'inſtrument qui détruira entiérement la maladie : car il faut un certain degré de chaleur ſurnaturelle pour ſtimuler les forces vitales, & les mettre par-là en état de déraciner par degrès les obſtructions qui ſont la cauſe de la fievre. Voilà pourquoi il faut, dans les fievres nerveuſes, ſtimuler les forces avant de pouvoir les guérir (*b*); & même, dans les fievres fortes & inflammatoires, les évacuations & le régime rafraîchiſſant ſont à coup sûr pernicieux, ſi on les porte au-delà d'un certain degré. Ainſi, de cette queſtion qui a excité tant de diſputes parmi les médecins & qui a tant exercé leur plume, ſça-

---

ſi contra quid medici moliuntur, non eſt animus extinguere *ſpiritûs pugnantis* fervorem, *ſed* moderari. *Campanell. apud Shelam. de feb.* Pag. 7.

(b) *Sed eſt* circumſpecti *quoque hominis & novare morbum, & febres accendere.* Celſ. de Med. pag. 136.

voir, *ſi le régime rafraîchiſſant ou le régime échauffant eſt préférable dans ces maladies*, il en eſt réſulté peu d'avantage pour la médecine elle-même : car ni le régime rafraîchiſſant ni le régime échauffant ne convient dans toutes les fievres, & chacun d'eux, mal appliqué, eſt ſans contredit très-nuiſible. Dans chaque fievre, il y a un effort continuel de la nature pour détruire les obſtructions des plus petits vaiſſeaux ; & c'eſt cet effort qu'un médecin habile cherche à favoriſer, tantôt en augmentant la fievre, & tantôt en la diminuant. Les forces contractiles du cœur & des arteres doivent auſſi toujours être entretenues libres & vigoureuſes ; effet que l'on opere auſſi efficacement, dans quelques cas, par les évacuations & la méthode rafraîchiſſante, que, dans d'autres, par le régime & les médicaments échauffants : car, s'il eſt certain qu'un mouvement trop vif & trop rapide des humeurs augmente les obſtructions des petits vaiſſeaux, il ne l'eſt pas moins que leur mouve-

ment trop lent & trop languiſſant ne ſuffit pas pour les détruire : &, comme les évacuations & la méthode rafraîchiſſante enlevent une partie de la ſurcharge qui accable le cœur & les arteres, il eſt évident qu'ils doivent, dans la même proportion, ajouter à la liberté & à la vigueur de leur action ; ce qui explique pourquoi l'on a vu la ſaignée provoquer la ſuppuration dans quelques tumeurs externes, après avoir employé ſans ſuccès les topiques ordinaires. Cette maxime, de faire ſervir la maladie à ſa propre guériſon, convient dans les fievres de toute eſpece, dans toutes les ſaiſons de l'année, dans tous les âges & dans toutes les conſtitutions. Ainſi, dans la fievre varioleuſe, la principale indication dans le traitement paroît être de favoriſer l'éruption & la ſuppuration des puſtules, qui, lorſque la fievre s'allume trop, ſe font auſſi heureuſement par la ſaignée & le régime rafraîchiſſant, que par le régime échauffant & les remedes cordiaux,

diaux, lorsque la fievre est trop petite.

C'est ainsi que je conçois que la nature guérit les maladies, & que les fievres sont les instruments de leur propre guérison: & comme tout cela s'opere principalement par les parties solides, la véritable méthode de traiter les fievres paroît consister plutôt, à rectifier les mouvements de ces parties, qu'à corriger telle ou telle intempérie du sang ou des humeurs, qui, quand elle existe, est plus probablement l'effet que la cause de ces maladies. Nous voyons bien, par plusieurs expériences, les changements que produisent quelques médicaments, lorsqu'ils sont mêlés au sang humain, ou à d'autres humeurs sorties du corps & stagnantes dans des vaisseaux, mais nous ne pouvons pas en conclure avec raison que ces changements soient semblables à ceux qui arrivent, lorsque les mêmes médicaments sont reçus dans l'estomac, & mêlés aux humeurs agitées par la circulation. Et en effet, on a souvent observé que les meilleurs remedes con-

tre la putréfaction de nos sucs, sont les substances qui par elles-mêmes ont le plus de disposition à se putréfier, au lieu que quelques-uns des anti-septiques les plus vantés paroissent, d'après certaines expériences, exciter la pùtréfaction plutôt que de la retarder. Le docteur Lind, en parlant du scorbut, où la putréfaction est portée au plus haut degré avec lequel la vie puisse continuer, a observé (*a*) qu'il n'est pas probable qu'on pût le guérir, quand même on seroit assez heureux pour trouver l'anti-septique le plus puissant de la nature; & que cependant le corps, *après la mort*, pourroit être conservé par son secours aussi long-temps qu'une momie d'Egypte. « On guérit tous les » jours, ajoute-t-il, des scorbuts très- » putrides avec les substances qui, » hors du corps, se putréfient en peu » de temps, sçavoir, les *bouillons de* » *chou* & *de soldanelle* ou *chou marin*. » Ces végétaux, exposés à l'air, ont

(*a*) Sur le scorbut, pag. 240.

» une forte disposition à la putréfac-
» tion, & peut-être qu'ils se putré-
» fient plus promptement que toute
» autre substance tirée du même re-
» gne. Ces faits sont inconteſtables,
» quoiqu'ils ne s'accordent pas avec
» la théorie de quelques modernes. »

D'un autre côté, il est très-probable que l'effet premier & le plus efficace des médicaments internes, particuliérement dans les maladies aiguës, se borne aux premieres voies, d'où il se communique, par la sympathie des parties, à tout le reste du corps. « Il y a des médicaments, dit » Frédéric Hoffman (*a*), qui, aussi-tôt » qu'ils touchent l'estomac, manifes-» tent leur efficacité dans les parties » éloignées. Tel est le nitre, qui tient » le premier rang parmi les anti-spas-» modiques ; car, quoiqu'on n'en » prenne qu'une petite quantité dans » une fievre ou dans quelques cas » inflammatoires, il excite aussi-tôt » un sentiment de fraîcheur par tout

(a) *Med. rational.* tom. 4.

» le corps; & l'opium, le premier » des remedes calmants, pris à la » dose d'un demi-grain, seul ou mêlé » avec d'autres substances, fait dans » l'instant même cesser la douleur, & » invite au sommeil. Enfin, si l'on » donne un fort styptique dans un » trop grand relâchement des fibres, » accompagné d'un flux de sang ou » d'humeurs séreuses, il produit, tan- » dis qu'il est encore dans l'estomac, » une constriction remarquable dans » les parties les plus éloignées. »

A ces exemples qui sont bien connus, je pourrois en ajouter plusieurs autres qui ne le sont pas moins. En voici cependant un, dont je ferai encore mention, qui n'est peut-être pas si sensible : il s'agit de la méthode de guérir les fievres ardentes avec les boissons d'eau froide, méthode qui a été tant vantée par les anciens médecins, & qu'on a abandonnée depuis long-temps. L'effet immédiat de ce remede, est une douce constriction de l'estomac, causée par la fraîcheur actuelle de l'eau, qui, en stimulant cet intestin sur lequel il agit im-

médiatement, & les autres parties par ſympathie, excite fréquemment des évacuations conſidérables par le vomiſſement, les ſueurs ou les ſelles : car je conſidere l'eau froide, dans ſon uſage tant interne qu'externe, ſous le même point de vue qu'un remede topique, qui rend aux parties du corps leur ton & leur élaſticité requiſe, qualité que la chaleur & les autres accidents de ces fievres alterent conſidérablement. Mais ce que je viens de dire ſur cette partie de la pratique des anciens, me fournit préſentement l'occaſion d'en parler plus amplement.

J'ai déja obſervé qu'une fievre eſt le propre inſtrument de ſa guériſon: par conſéquent, il faut l'abaiſſer ou l'augmenter ſelon l'exigence du cas préſent; & il n'y a qu'un médecin adroit & expérimenté qui ſoit en état d'en juger. Je n'entreprendrai pas d'aſſigner les remedes particuliers dont on doit faire uſage pour produire l'un ou l'autre de ces effets, parce que l'on n'en trouve déja que trop dans la plûpart des auteurs qui ont

écrit sur ce sujet. Mais j'oserai assurer en général que le vin prudemment administré, lorsque les forces vitales ont besoin d'être ranimées, est un restaurant très-sûr & très-agréable. « Je ne dirai pas, avec Asclépiade, *que la puissance des dieux égale à peine l'utilité du vin ;* mais personne ne peut douter qu'il ne soit d'une utilité merveilleuse, non-seulement dans la vie, mais encore dans la médecine. Les vins blancs du Rhin & de France avec de l'eau, font une boisson excellente dans différentes especes de fievres : le bon cidre ne leur est guere inférieur. Le vin rouge un peu vieux est un bon julep cordial & astringent (*a*). » Sydenham lui-même, si prévenu en faveur du régime rafraîchissant, a quelquefois permis à ses malades attaqués de fievres de boire une tasse de vin de Canarie ; & Boerhaave, ainsi que Van-Swieten, recommandent le vin comme le meilleur remede contre la foi-

(*a*) Huxham, *Essai sur les Fievres*, p. 174.

bleſſe, même dans les fievres qui ſont accompagnées de ſoif. J. Pringle nous apprend auſſi (*a*) qu'il a éprouvé les bons effets du vin, dans les cas où la langue étoit ſale & ſeche : que l'indication la plus sûre pour donner le vin, ſe tire de la longueur de la maladie, de la langueur, de la proſtration des forces, & de la lenteur ainſi que de la foibleſſe de la voix : qu'on ne peut jamais être abſolument certain de ſes effets, juſqu'à ce qu'on les ait eſſayés : qu'il a vu, dans des cas de cette eſpece, des exemples ſinguliers de la force de l'inſtinct ; au point que, lorſque le vin devoit procurer du bien, les malades l'avaloient avec avidité, & en redemandoient, au lieu qu'ils ne témoignoient que de l'indifférence ou de l'averſion pour cette liqueur, lorſqu'elle devoit les échauffer ou exciter le délire : en un mot, que l'appétit du malade eſt quelquefois la meilleure bouſſole que le médecin puiſſe

(a) *Maladies des Armées.*

ſuivre pour en déterminer la quantité néceſſaire. La vérité de ces obſervations m'a ſouvent été confirmée dans des fievres dangereuſes, où j'ai vu cette liqueur vraiment cordiale entretenir les forces, juſqu'à ce que la nature, après un combat de quelques ſemaines, triomphât entiérement de la maladie. Néanmoins, il faut apporter, dans l'uſage qu'on en permettra, toute la circonſpection néceſſaire ; & il ſeroit à ſouhaiter qu'on voulût établir parmi nous l'ancienne coutume que ſuivoient, à cet égard, les Locriens, qui, comme dit Ælien, vouloient que les vins deſtinés aux perſonnes en bonne ſanté fuſſent débités dans les tavernes, mais que ceux qui étoient deſtinés aux malades ne fuſſent vendus que dans les boutiques des pharmaciens, défendant auſſi, ſous peine de mort, qu'on en donnât aux derniers, à l'inſçu des médecins.

Je ne puis pas dire, d'après l'expérience, que les boiſſons d'eau froide ſoient un moyen auſſi sûr & auſſi efficace pour rafraîchir le corps dans les

fievres ardentes, que l'eſt le vin pour provoquer une chaleur ſalutaire, dans les fievres d'un caractere oppoſé. Mais comme quelques-uns des plus ſages médecins, parmi les anciens, ont prononcé affirmativement ſur l'efficacité de l'eau froide, le lecteur ne ſera ſans doute pas fâché de trouver ici quelques réflexions concernant ſon uſage dans ces maladies: & pour empêcher toute prévention en faveur de ce remede, qui pourroit naître de l'autorité & de la pratique ancienne, je commencerai par mettre ſous les yeux les plus fortes objections qui aient été faites contre lui, & qui me paroiſſent renfermées dans le paſſage ſuivant du ſçavant & illuſtre médecin le baron Van-Swieten.

« Il eſt vrai, dit-il (*a*), que la boiſ-» ſon froide plaît beaucoup & ſou-» lage les malades attaqués de la fie-

(a) *Comment. in Herm. Boerhaave Aphoriſmos de curandis & cognoſcendis morbis*, tom. 2, pag. 197.

» vre ; mais il eſt auſſi conſtant par
» pluſieurs obſervations, qu'elle n'eſt
» pas exempte de danger. En effet,
» ſi l'on conſidere que la boiſſon froi-
» de, ſur-tout lorſqu'on la prend en
» grande quantité, occaſionne, en
» paſſant à travers l'œſophage, une
» conſtriction dans les vaiſſeaux ad-
» jacents des intercoſtaux & du dia-
» phragme ; & enſuite qu'elle peut,
» lorſqu'elle tombe dans l'eſtomac,
» nuire beaucoup par ſa fraîcheur au
» foie qui touche à cet organe, à la
» veine-cave & au ſinus veineux, qui
» en ſont ſi voiſins, puiſque le ſang
» humain jetté dans l'eau froide ſe
» coagule auſſi-tôt ; ſi, dis-je, on con-
» ſidere tout cela, on verra évidem-
» ment pourquoi la boiſſon froide
» doit être condamnée comme dange-
» reuſe. Car ſi l'air froid qui frappe
» ſubitement un corps échauffé eſt
» tellement pernicieux, que Syden-
» ham a cru qu'il tuoit plus de mon-
» de que l'épée, la famine & la peſte,
» quels maux ne devons-nous pas crain-
» dre de la boiſſon froide, ſubitement
» appliquée aux parties internes du

» corps, lorſqu'elles ſont, pour ainſi » dire, embraſées par la chaleur de » la fievre? Les craintes ſont, dans ce » cas, d'autant plus fondées, que l'eau » s'échauffe plus lentement que l'air, » & que le ſang, dans les fievres ai- » guës, tend ſouvent à l'épaiſſiſſe- » ment inflammatoire, d'où il eſt plus » diſpoſé à ſe coaguler par cette fraî- » cheur ſubite. Une multitude d'ob- » ſervations conſignées dans l'hiſtoire » de la médecine, nous apprennent » que les pleuréſies, les péripneumo- » nies mortelles, & même les morts » ſubites, ont été les triſtes effets » qu'ont éprouvés différentes perſon- » nes, pour avoir bu de l'eau froide » tandis que la chaleur de leur corps » étoit trop conſidérable. »

» Néanmoins, continue-t-il, on ne » peut pas diſſimuler que la boiſſon » d'eau froide n'ait quelquefois été » avantageuſe dans les fievres.» Pour prouver cette propoſition, il expoſe l'opinion de Galien & de Celſe, parmi les anciens; &, par le même motif, il cite encore, parmi les modernes, Schelhamerus, qui, à ce qu'il

paroît, avoit entendu rapporter au fameux Meibomius, que *plusieurs habitants d'un certain village, qui étoient destitués des secours de la médecine & des médecins, se guérirent eux-mêmes des fievres dont ils furent attaqués, en buvant de l'eau froide.* Mais cela ne paroîtra pas extraordinaire à ceux qui sont accoutumés à visiter les pauvres malades de cette ville & du royaume, chez lesquels on rencontre tous les jours des exemples de guérisons pareilles, & même dans des cas qui se terminent d'une maniere funeste pour d'autres personnes plus fortunées, parce que ces dernieres, quoiqu'amplement pourvues de tous les besoins de la vie & des secours de l'art, ne sont pas, généralement parlant, également favorisées du côté des avantages corporels. Elles ont souvent des corps plus frêles & plus délicats que ceux que l'indigence force au travail, &, par conséquent, on a beaucoup plus de peine à les guérir des fievres & des autres maladies.

Mais Schelhamerus, non content

de cette autorité de Meibomius, fondée sur un ouï-dire, recommande lui-même expressément l'eau froide dans les fievres ardentes. « Si, dit-» il (*a*), l'autorité des anciens méde-» cins, & les expériences ou les rai-» sonnements des modernes, sont de » quelque poids parmi nous, nous » devons en conclure, qu'on a tou-» jours trouvé que la boisson d'eau » froide, employée avec les précau-» tions convenables, étoit un remede » efficace dans ces maladies, quoi-» qu'on n'en ait pas fait usage depuis » long-temps parmi nous. »

Le baron de Van-Swieten avoue que la coagulation ci-dessus mentionnée, qui peut être occasionnée par les boissons d'eau froide, est moins à craindre dans les fievres putrides, où les humeurs tendent vers un état de dissolution, & que, par cette raison, ces boissons peuvent n'être pas aussi pernicieuses dans ces maladies. Mais si c'est une propriété constante

(a) *De Febrib.*

de la boiſſon froide de coaguler les humeurs dans les parties adjacentes, je ne vois pas pourquoi l'on ne pourroit pas, ſans courir aucun riſque, en permettre un peu l'uſage dans ces fievres, & même pourquoi elle n'y ſeroit pas ſalutaire, en rendant aux humeurs leur conſiſtance & leur denſité requiſes, & en reſſerrant les fibres vaſculeuſes que la chaleur exceſſive a rendues lâches & languiſſantes. C'eſt, au moins, ainſi qu'a penſé ſur l'effet de la boiſſon froide un autre médecin, également célebre par ſes excellents ouvrages, & qui a acquis plus d'expérience par la pratique. Il rapporte, de la maniere ſuivante, l'hiſtoire d'un malade qui fut guéri d'une de ſes fievres par les boiſſons d'eau froide, priſes ſans ſa permiſſion ou à ſon inſçu.

« Ce malade, dit Frédéric Hoffmann (*a*), étoit tourmenté d'anxiétés extraordinaires, d'inſomnies, de chaleur interne & de dé-

(a) *De Febrib.*

» jections fréquentes, qui le mirent
» si bas, qu'il tomboit quelquefois
» en foiblesse. Les *poudres absorbantes*
» mêlées avec la *thériaque* ou le *diascordium*, & les *décoctions de gruau*,
» avoient été administrées en vain;
» & les topiques spiritueux ne produisirent aucun bien. Le troisieme
» jour de sa maladie il devint si mal,
» que j'espérai peu de le rappeller à
» la santé. Cependant, il demanda
» avec instance qu'on lui fît boire de
» l'eau froide, ce que je lui refusai;
» & je sortis en le laissant dans un
» état qui ne laissoit presque plus rien
» à esperer. Mais en retournant le
» voir quelques heures après, je trouvai un changement en mieux subit
» & incroyable; car il ne se plaignoit
» plus ni d'anxiété, ni de foiblesse excessive, ni de chaleur interne; &
» son pouls étoit devenu plus fort &
» plus régulier. Ce changement me
» causa une surprise que je ne pus
» cacher: le malade la remarqua; &
» il m'avoua que, pressé par une soif
» insupportable, il avoit osé boire
» un grand verre d'eau froide, qu'il

» en avoit bu un second environ une » demi-heure après, & ainsi de demi- » heure en demi-heure, jusqu'à ce qu'il » en eut consommé près de deux quar- » tes (*a*). Il m'ajouta qu'aussitôt après » il avoit senti revenir ses forces, & » qu'il avoit éprouvé un sentiment de » constriction dans l'estomac. Ses sel- » les étoient aussi moins fréquentes ; » sa peau, auparavant chaude & se- » che, étoit devenue fraîche & hu- » mide ; &, en un mot, il se rétablit » promptement, contre toute espé- » rance, avec le secours des bouil- » lons restaurants. »

Le même médecin ayant refusé à un autre malade attaqué de la même fievre de l'eau froide pure, il lui ordonna un *julep* composé d'environ une quarte d'*eau froide*, acidulée avec une once de *suc de limon*, & la même quantité de *julep de roses*. Mais avec ce *julep*, le malade fut obligé de prendre, de deux heures en deux heures,

(*a*) La quarte est une mesure d'Angleterre, qui revient, à peu près, à la pinte de Paris.

une *poudre* faite avec l'*écaille d'huîtres*, le *nitre* & les *yeux d'écrevisses*. Comme il avoit une grande foif, il but tout le *julep* dans un court eſpace de temps. Enſuite il trouva ſa chaleur interne diminuée, ſon repos meilleur; une ſueur modérée commença à ſortir de ſon corps; &, en conſéquence, il ordonna, de ſon propre mouvement, qu'on préparât de nouveau une quantité de même *julep*, égale à la premiere. Après l'avoir bue entiérement dans l'eſpace de quelques heures, il eut une ſueur abondante, accompagnée de quelques ſelles; il tomba dans un doux ſommeil, & ſe rétablit parfaitement.

Or, quoique l'on voie par la premiere de ces obſervations, qu'Hoffman n'approuva pas d'abord l'uſage de l'eau froide pure dans les fievres, & par la derniere, qu'il l'admit enſuite, mais non pas ſans quelques additions qui ne diminuoient pas ſa qualité rafraîchiſſante, il ne paroît avoir appréhendé en aucune façon qu'elle occaſionnât quelque coagulation dangereuſe du ſang dans les

parties adjacentes. Au contraire, il eut assez de bonne foi pour avouer(a) que la raison & l'expérience attestoient, que ce n'étoit pas sans cause que les anciens médecins avoient eu une si haute opinion de l'eau froide dans les fievres ardentes. « S'il n'y a, » ajoute-t-il, aucune inflammation » dans l'estomac, ou dans quelqu'au- » tre partie principale ; s'il n'y a nulle » anxiété autour du cœur, avec froi- » deur des extrémités ; si le pouls » n'est pas petit, & si aucune perte » considérable de sang n'a précédé ; » l'eau, non pas froide, mais fraî- » che, bue en grande quantité, non » pas tout-à-la-fois, mais à reprises » différentes & successives, est d'une » grande utilité dans ces fievres. Car » la fraîcheur de la boisson est pro- » pre à réprimer le mouvement des » parties sulphureuses & éthérées du » sang ; à resserrer les fibres vascu- » leuses relâchées & distendues ; & à » leur rendre leur ton & leur élasti-

(a) *De Febrib.*

» cité convenables. Et nous ne de-
» vons pas craindre, continue-t-il,
» de nuire aux inteſtins par cette fraî-
» cheur de l'eau, parce que, lorſ-
» qu'on la prend en différentes fois,
» elle devient bientôt tiede par la
» chaleur interne du corps. »

Mais Lommius n'eſt pas, à cet égard, auſſi ſcrupuleux qu'Hoffman. « Quelques médecins, dit-il (*a*), crai-
» gnant que l'eau froide ne nuiſe aux
» parties internes, ordonnent qu'on
» la boive dans les fievres par petites
» quantités. Mais ces médecins, au
» lieu de diminuer la chaleur interne,
» contribuent par-là à l'augmenter ;
» car la fraîcheur d'une petite quan-
» tité d'eau eſt bientôt détruite par
» cette chaleur, & il en réſulte, en
» quelque façon, un aliment propre
» à l'augmenter. La chaleur exceſſive
» des inteſtins ſuffira ſeule, dans ce
» cas, pour empêcher la fraîcheur de
» l'eau de leur nuire : il ſe fera alors
» entre la chaleur des uns & la fraî-

(a) *De Febrib.*

» cheur des autres, une eſpece de » combat, par lequel ils s'affoibliront » mutuellement, juſqu'à ce qu'ils » aient acquis un degré plus modéré; » car ce n'eſt qu'au plus haut point » de la fievre, lorſque la ſoif, l'in- » ſomnie & les pulſations du cœur » & des arteres ſont très-conſidéra- » bles, que l'eau froide doit être » donnée. J'ai guéri, ajoute-t-il, plu- » ſieurs perſonnes attaquées de fie- » vres, en leur ordonnant, lorſqu'el- » les étoient parvenues à ce degré, » de boire de l'eau froide, juſqu'à la » quantité de trois ou quatre pintes.»

On trouve un paſſage, dans la lettre du docteur Glaſſ au docteur Baker ſur la nouvelle méthode d'inoculer la petite-vérole, qui paroît convenir à ce ſujet. Cet auteur plein de bonne foi, après avoir obſervé qu'un pouls foible, la perte ſubite des forces, & les foibleſſes conſidérables ſans cauſe apparente, ſont quelques-uns des ſignes les plus certains & les plus caractériſtiques des fievres putrides malignes; que très-fréquemment, lorſque le pouls eſt

foible, la peau eſt extrêmement chaude & brûlante; que, dans ce cas, ſi l'on donne les médicaments chauds cordiaux, on augmentera la chaleur fébrile, & qu'on accélérera par là la diſſolution & la corruption des humeurs, qui tendent déja vers la putréfaction; & que, d'un autre côté, ſi l'on eſſaie de diminuer la chaleur par les remedes que l'on ſçait produire cet effet dans les fievres inflammatoires, le malade ſuccombera infailliblement : cet auteur, dis-je, après avoir obſervé ces choſes, propoſe une méthode qui, ſi on l'en croit, mettra le médecin en état de commander à la chaleur fébrile, & lui donnera le pouvoir de la réprimer & de la diminuer autant qu'il jugera néceſſaire, lors même qu'elle aura été augmentée par les médicaments cordiaux échauffants. Or cette méthode conſiſte à couvrir légérement le malade, à l'expoſer à un courant d'air froid, & à lui faire boire ſans crainte de l'eau ſimple, ou de l'eau d'orge, *auſſi froide qu'il eſt poſſible;* car le docteur Glaſſ penſe

que la chaleur doit être rangée dans la classe des choses qui affoiblissent, alterent & détruisent les forces vitales dans les fievres ; & l'air froid, ainsi que l'eau froide, dans celle des cordiaux les plus puissants.

Mais il est temps à présent de considérer les objections ci-dessus mentionnées, qu'a faites le baron Van-Swieten contre cette pratique. Je suis réellement disposé à croire qu'il est très-éloigné d'avoir raison, lorsqu'il suppose que l'on court un danger égal en buvant de l'eau froide dans la fievre, & en s'exposant à l'air froid, ou en prenant une boisson froide, lorsque le corps est échauffé par le mouvement. Je n'ai pas en main, pour le présent, des preuves démonstratives de la différence qu'il y a entre ces deux cas, & je ne détournerai pas le lecteur de choses plus importantes, pour ne lui présenter que des conjectures. Cependant, j'observerai seulement que l'effet ordinaire de la boisson froide, prise par une personne dont le corps est trop échauffé par l'exercice, est un

froid ou un friſſon ſubit, qui préſage toujours de mauvaiſes ſuites : mais que l'eau froide, bue par une perſonne attaquée de la fievre, produit ordinairement un effet contraire, ſçavoir, une douce chaleur, occaſionnée par un ſentiment de conſtriction dans l'eſtomac qui eſt agréable au malade, & ſuivie de ſueurs copieuſes & univerſelles, qui préviennent toute léſion des parties vitales. D'un autre côté, ſi l'air froid, frappant la ſurface de nos corps lorſqu'ils ſont trop échauffés par le mouvement, eſt exceſſivement nuiſible, nous ne voyons pas qu'il faſſe le même mal, lorſqu'il eſt reçu continuellement dans les poumons d'une perſonne qui eſt dans la grande chaleur de la fievre, quoique ce viſcere ſoit beaucoup plus ſenſible & tranſpire davantage que la peau. Bien plus, tous les médecins conſeillent aujourd'hui de laiſſer entrer l'air extérieur dans les chambres des malades qui ont la fievre, ayant ſoin en même temps que leurs corps ſoient bien couverts. En effet, lorſque je conſidere la chaleur

naturelle, la sensibilité & la *transpirabilité* de l'estomac & des poumons, je ne puis concevoir, en supposant que le parallele de Van Swieten soit juste, comment l'on peut, même en santé, boire de l'eau froide, ou respirer un air froid, sans courir aucun risque. Mais il est une preuve de fait, qui fait voir une grande différence entre les deux cas dont il s'agit, & qu'aucun argument ni aucune comparaison ne peut affoiblir. Cette preuve est l'expérience constante & successive de quelques-uns des médecins les plus habiles des siecles passés, qui se déclare en faveur de l'usage de l'eau froide dans les fievres ardentes; au lieu qu'on a toujours observé qu'il étoit pernicieux d'en boire lorsque le corps est trop échauffé par le mouvement.

Au reste, lorsqu'il s'agit de boire de l'eau dans les fievres, il faut se rappeller ce que dit Huxham à ce sujet, & le suivre avec soin (*a*).

(a) *Essai sur les Fievres*, pag. 11.

« Jai

» J'ai ſouvent vu, dans les fievres
» aiguës, les malades rendre l'eau
» qu'ils avoient priſe en grande quan-
» tité, preſqu'auſſi claire & auſſi in-
» ſipide qu'ils l'avoient bue; ce qui,
» pour le dire en paſſant, eſt un
» ſymptôme très-dangereux. L'eau,
» comme eau, ne s'unit point aux li-
» queurs huileuſes; il n'eſt donc pas
» étonnant, lorſque la ſéroſité du
» ſang a été convertie en gelée par
» la chaleur, & que ſes parties hui-
» leuſes ont été exaltées, & ſe ſont
» accrues par la fonte de graiſſe de
» la membrane adipeuſe; il n'eſt pas
» étonnant, dis-je, que l'eau pure
» ne s'uniſſe pas bien avec le ſang,
» & ſe trouve inſuffiſante pour le
» délayer. Il s'enſuit de-là, qu'il faut
» néceſſairement mêler avec elle quel-
» que ſubſtance ſavonneuſe, com-
» me du ſucre, du ſirop, des gelées
» ou des robs de quelque fruit, tels
» que les groſeilles, les framboiſes,
» les ceriſes, &c. Le ſuc de limon
» ou d'orange, mis avec un peu de
» ſucre dans une ſuffiſante quantité
» d'eau, fournit une boiſſon très-

» agréable, qui réunit le double avan-
» tage des délayants acides & des
» savonneux. »

Lommius a exactement recueilli dans les ouvrages des anciens médecins les indications pour & contre la boisson d'eau froide dans les fievres, & les voici en substance. Les indications *pour*, sont, une fievre très-ardente, la jeunesse du malade, un temps chaud, tel que celui qui regne en été, l'habitude de boire de l'eau, l'état du corps sain, & la force de la constitution. Les indications *contre*, sont, les obstructions causées par une humeur putride; un tremblement; une douleur ou une foiblesse dans quelqu'intestin principal, particuliérement dans l'estomac, le foie ou la rate; la grande foiblesse du corps, & l'âge avancé ou décrépit. « Lorsqu'il est arrivé, ajoute-t-
» il, de boire de l'eau froide dans
» les fievres accompagnées de quel-
» qu'une de ces circonstances qui
» doivent en faire proscrire l'usage,
» elle a occasionné une foiblesse pa-
» ralytique dans les muscles de la

» déglutition, un hoquet dangereux, » des accidents du côté du foie, des » poumons, du colon ou du diaphrag- » me, une difficulté de reſpirer, des » tremblements, & une diſtenſion des » nerfs. »

Voilà, en total, ce que j'avois à préſenter au lecteur, concernant l'uſage de l'eau froide dans les fievres ardentes ; ſans préſumer toutefois que ces réflexions puiſſent ſuffire pour réſoudre une queſtion ſi difficile, mais ſeulement dans l'intention d'exciter quelque perſonne plus habile à éclaircir un point de pratique très-intéreſſant & trop négligé. Je ſçais que la fievre ardente naturelle n'eſt point le produit ordinaire de ce climat, ni de tous ceux qui ſont tempérés, mais qu'elle eſt fréquente dans la Grece, l'Arabie, l'Italie & l'Eſpagne, & que les médecins de ces contrées, qui ont ſouvent employé le remede en queſtion, en ont beaucoup vanté les ſuccès. Mais l'expérience nous a appris que, même dans les climats les plus doux, les fievres peuvent naître de cauſes qui

produiſent dans le corps une chaleur exceſſive ; ou qu'elles peuvent attaquer des conſtitutions, qui s'enflamment aiſément par tout ce qui occaſionne ces maladies. Dans ces deux cas, je conçois que les malades doivent être traités tout-à-fait de la même maniere que ceux qui ſont dans des climats plus chauds, & que l'on peut, peut-être ſans aucun danger, leur permettre l'uſage de l'eau froide, lorſqu'aucune des circonſtances ci-deſſus mentionnées ne s'y oppoſe. Les médecins de Sicile ont obſervé que les fievres épidémiques dangereuſes étoient fort communes dans ce royaume, avant qu'ils fuſſent dans l'uſage de faire refroidir leur boiſſon avec la neige, & que, depuis qu'ils ont adopté cet uſage, les morts qu'elles occaſionnent ſont beaucoup moins nombreuſes. On a fait la même obſervation à l'égard du peuple de l'Eſpagne, & on l'explique de la même maniere. Enfin nous ſommes bien inſtruits que les médecins Italiens ont eu une ſi haute opinion de l'eau froide, qu'ils l'ont regardée

comme une eſpece de remede univerſel, ne faiſant aucune difficulté d'en donner des quantités incroyables dans les fievres, la petite-vérole, &c. Mais, en avouant que ce remede pourroit être utile à quelques individus dans ce pays, je craindrois qu'il ne fît généralement, ainſi que tous les autres remedes univerſels, plus de mal que de bien.

Les ſcarifications profondes, faites à différentes parties du corps, & particuliérement aux jambes, ont été un autre remede favori des anciens médecins, dans les fievres malignes & peſtilentielles; &, comme on ne peut avoir trop de moyens contre des ennemis auſſi dangereux, je haſarderai encore ici quelques réflexions. Je ſens que les ſcarifications auront aujourd'hui plus de peine à être admiſes que la boiſſon d'eau froide: car ce dernier remede eſt communément agréable, & quelquefois fortement deſiré par les malades; au lieu que l'autre a un appareil qui ne les flatte pas également, d'où il eſt à craindre qu'ils n'en

ſoient effrayés, & qu'ils ne le rejettent. Mais on fera attention, d'un côté, que la même difficulté, qui a lieu à l'égard des véſicatoires, eſt aujourd'hui, en grande partie, écartée; & de l'autre côté, que non-ſeulement les ſcarifications ſont réellement moins rigoureuſes que les véſicatoires, mais encore qu'elles peuvent, dans la plûpart des cas, tenir leur place. Enfin, pour les faire enviſager aux malades avec moins de crainte & d'alarmes, il faut les inſtruire des grands avantages qu'elles ont produits dans les fievres, & leur faire concevoir que la douleur qu'elles occaſionnent eſt très-légere, & que d'ailleurs on ne l'éprouve qu'une fois dans tout le cours de la maladie, au lieu que la douleur des véſicatoires eſt renouvellée par les panſements réitérés.

Il y a cette différence entre la boiſſon d'eau & les ſcarifications, que la boiſſon d'eau convient dans les fievres ardentes bilieuſes, qui arrivent aux perſonnes d'un tempérament ſec & cholérique, tandis que

les ſcarifications ſont principalement avantageuſes à celles dont le tempérament eſt très-phlegmatique, qui ont la fibre lâche, qui ſont particuliérement ſujettes aux fievres nerveuſes, & qui n'exigent ni ne peuvent ſupporter la perte d'une grande quantité de ſang par la voie ordinaire de la ſaignée. Le dernier remede eſt encore utile dans toutes les inflammations internes, dans leſquelles l'uſage du premier eſt avec raiſon proſcrit.

La méthode employée par les Egyptiens, pour faire ces ſcarifications aux jambes, eſt ainſi décrite par Proſper Alpin (*a*), qui a longtemps vécu & exercé la médecine parmi eux.

Après avoir bien frotté la partie poſtérieure des jambes, ils les courboient un peu en arriere, les mettoient dans l'eau chaude, & arroſoient ſouvent avec la même eau les parties des jambes qui n'y étoient

(a) *De Medicin. Ægypt.*

pas plongées. Enſuite ils les frappoient doucement avec un roſeau pendant quelque temps, & faiſoient à chaque jambe une forte ligature, au deſſous du genou, avec une bande de cuir, continuant encore alternativement à les arroſer avec l'eau chaude, & à les frapper doucement avec le roſeau, juſqu'à ce qu'elles fuſſent enflées & exceſſivement rouges. Alors ils faiſoient leurs inciſions dans la direction de bas en haut; & elles étoient paſſablement profondes, lorſqu'il n'y en avoit que trois ou quatre à chaque jambe. Ils tiroient, par ces inciſions, autant de ſang qu'ils le jugeoient à propos; après quoi, ils l'étanchoient avec la main ointe de ſain-doux, comprimoient les parties ſacrifiées de haut en bas, pour rendre unies les levres des plaies, appliquoient les compreſſes convenables, & environnoient le membre d'un bandage de toile, qu'ils ne levoient que trois jours après. La douleur qu'excite cette opération, dit mon auteur, eſt légere, eu égard aux frictions préparatoires, au bain,

aux percuſſions, & à la ligature, qui eſt ſi ſerrée, qu'elle engourdit preſque la partie; & il nous aſſure que pluſieurs enfants, auxquels il l'a faite, ont paru en ſouffrir ſi peu, qu'ils ont peu crié tandis qu'il faiſoit les inciſions.

Proſper Alpin nous apprend encore qu'à ſon retour d'Egypte en Italie, il ordonna ces ſcarifications dans différentes fievres dangereuſes, avec un ſuccès conſtant; que ſes malades, à la vérité, en furent d'abord effrayés, & refuſerent de s'y ſoumettre, mais qu'enſuite ils furent convaincus de leur utilité; qu'alors les hommes & les femmes ſe déterminerent promptement à les ſupporter, & qu'ils encouragerent les autres à ſuivre leur exemple. Il comptoit tellement ſur leurs ſuccès dans ces cas, qu'il ordonna que les inciſions fuſſent exactement ſoignées, de crainte, dit-il, que le malade ne ſoit plus promptement guéri de ſa fievre, que des ulceres que ces inciſions peuvent quelquefois laiſſer après elles.

Ces ſcarifications ſont avantageu-

ſes dans toutes les fievres inflammatoires, malignes & peſtilentielles; & dans tous les différents temps de l'enfance, de la jeuneſſe & de l'âge avancé. Ils conviennent aux tempéraments chauds & humides; & aux perſonnes d'une complexion graſſe, froide & lâche. Mais lorſqu'il eſt néceſſaire de tirer du ſang aux perſonnes d'un tempérament ſec, ſoit qu'il ſoit chaud ou froid, la voie ordinaire de la ſaignée eſt toujours préférable. La ſaignée eſt un remede ſi utile dans les fievres, & dont l'uſage en même temps eſt ſi ſujet à être mal compris (a), qu'on peut demander s'il a fait plus de bien que de mal dans ces maladies. Il eſt difficile de déterminer dans les différentes conſtitutions, & même dans la même conſtitution à

(a) *Ingens profectò quæritur medici ſolertia quâ judicet ut, quoad fieri poteſt, ubi ſanguis per acutam febrem mittetur, legitimæ menſuræ ipſum veluti punctum attingat. Quod ſi evadere eò ingenium hominis non poteſt, conabitur tamen accedere quam proximè poteſt.* Lomm. de Feb. pag. 42.

différents temps, la quantité de sang que l'on doit tirer, & le temps convenable pour la tirer. L'on ne peut pas d'ailleurs, sur ce point, tirer de la lecture & de l'expérience les lumieres qu'elles nous fourniſſent sur les autres points de pratique : parce que les médecins anciens étoient trop prodigues du sang, pour qu'on puisse suivre leur exemple avec sûreté; (en effet, leur histoire nous apprend qu'ils tiroient jusqu'à la quantité de trois ou quatre pintes de sang) & que ceux du dernier siecle & du précédent, à l'exception cependant de Botal, qui imita les anciens en saignant exceſſivement, ou n'employerent aucunement la saignée dans quelques fievres, ou saignerent trop peu, au point que quelques-uns ne faisoient couler le sang que jusqu'à la quantité de quelques onces, dans les mêmes circonstances où leurs prédéceſſeurs en tiroient plusieurs livres. Cela est si vrai, que, même en Angleterre, dans l'année 1612, les médecins de ce pays rejetterent comme un conseil déſeſpéré, celui de M.

Théodore Mayerne, médecin François d'une grande réputation, qui étoit à la cour, & qui proposa de saigner le prince Henri, au commencement d'une fievre inflammatoire par laquelle il fut enlevé dans la fleur de sa jeunesse; &, de nos jours, le célebre Stahl n'a pas fait difficulté d'avancer que la saignée n'est pas nécessaire dans les fievres ardentes. Il faut cependant avouer qu'il ne la condamne pas absolument dans le commencement de ces fievres. Pour moi, dit-il, je ne l'ai jamais ordonnée alors, à moins que je n'aie trouvé dans le malade une pléthore extraordinaire; car, ou elle ne contribue en rien à la guérison, ou elle interrompt les efforts que fait la nature pour l'opérer. Boerhaave lui-même paroît ne recommander la saignée que dans certains cas de cette fievre, c'est-à-dire, lorsqu'au commencement les signes de pléthore & d'inflammation considérable, une soif insupportable, la raréfaction extraordinaire des humeurs, la nécessité d'une révulsion ou des symptômes

menaçants, & qu'on ne peut faire ceſſer par un autre moyen, l'exigent néceſſairement.

Mais cette incertitude concernant la ſaignée dans les fievres, a rarement lieu aujourd'hui, ſur-tout dans leur commencement. Elle peut encore ſe préſenter ſouvent dans leur progrès ou dans leur état avancé; &, dans ce cas, on a toujours cru qu'il étoit plus sûr de tirer le ſang par la voie de la ſcarification, que par celle de la ſaignée, parce que le ſang qu'on fait ſortir par la ſcarification affoiblit beaucoup moins le corps, en même temps qu'il répond auſſi bien au but qu'on ſe propoſe, celui d'évacuer, excepté cependant lorſqu'on veut opérer une dérivation ou une révulſion immédiate. C'eſt ainſi qu'une hémorragie critique qui évacue par degrés huit ou dix onces de ſang, ou même davantage, devient ſouvent ſalutaire dans ces fievres, ou dans ces temps de fievres où il auroit été téméraire & dangereux d'en tirer en une ſeule fois, avec la lancette, la même quantité. Car,

par l'évacuation plus rapide que cause la saignée, les tuniques des vaisseaux sont disposées à s'affaisser trop subitement, d'où les petites extrémités de ces vaisseaux tombent dans des constrictions & des spasmes tels, qu'ils empêchent la circulation convenable du sang qui y reste : au lieu que, dans le cas des hémorrhagies & des scarifications, la même quantité du sang étant beaucoup plus long-temps à sortir, & ne coulant que goutte à goutte, ce qui reste en arriere dans les vaisseaux sanguins entretient encore leur calibre suffisamment dilaté, & les empêche par là de tomber dans ces constrictions que la même quantité de sang évacuée subitement auroit occasionnées. Oribase (*a*) condamna la saignée dans

(*a*) Celse aussi, Aetius, & Paul d'Egine, en parlant du traitement des fievres ardentes, ne font aucune mention de la saignée. Arétée dit expressément, *qu'il faut tirer beaucoup moins de sang dans cette maladie que dans toute autre.*

les fievres peſtilentielles. Cependant il nous apprend que lorſqu'il fut attaqué de la peſte en Aſie, il dut la vie aux ſcarifications qu'on lui fit à la jambe, par leſquelles on lui tira trente-deux onces de ſang, & que pluſieurs autres malades furent auſſi conſervés par le même moyen. C'eſt par la raiſon dont nous venons de faire mention, que, lorſqu'on ſaigne des perſonnes foibles, il faut toujours avoir ſoin de boucher de temps en temps l'ouverture qu'à faite la lancette, dans le deſſein de prévenir la défaillance, accident auquel on s'oppoſe en effet, en allongeant le temps de l'évacuation, ſans en diminuer la quantité. Un autre avantage qu'ont encore les ſcarifications au deſſus de ceux que procure la ſaignée, c'eſt qu'on peut enſuite exciter, à l'endroit des inciſions, l'évacuation d'un pus louable, & l'entretenir pendant tout le cours de la fievre, imitant en cela la nature, qui guérit ſouvent cette maladie, par le moyen d'une ſemblable évacuation. En effet, nous obſervons que, toutes les fois que

les personnes, sujettes à de vieux ulceres suppurants, sont attaquées d'une fievre, ces ulceres se sechent; qu'ils continuent à rester dans ce dernier état, pendant le fort de la maladie; & que, lorsqu'on voit un pus louable s'y régénérer, c'est le signe le plus certain d'un rétablissement prochain. De plus, l'évacuation qui se fait par les incisions tombées en suppuration, promet plus de soulagement que celle qui est procurée par les véficatoires; premiérement, parce que la matiere est fournie par des parties moins superficielles; & en second lieu, parce qu'elle résulte d'un pus dont la coction est mieux faite. Enfin, comme l'on applique souvent les épispastiques à la tête dans l'état le plus fâcheux de ces maladies, je finirai par la description de la méthode d'Ab Héer (*a*) pour élever des *vessies* sur cette partie, ou sur toute autre du corps, sans cantharides, & dans un espace de

(a) *Observ.*

temps beaucoup plus court qu'il n'en faut, comme on le ſçait, à ces inſectes pour produire cet effet. Je ſuis porté à adopter cette méthode, parce que c'eſt une pratique fréquemment ſuivie, dans les fievres phrénétiques & autres, d'appliquer les épiſpaſtiques ſur la tête; remedes qui, loin de procurer quelqu'avantage, doivent être très-à-craindre, parce que les membranes du cerveau & du corps entier ſont déja dans une trop grande irritation, & que le *ſtimulus* des cantharides ne peut ſervir qu'à l'augmenter.

Premiérement, il fixe une large ventouſe, avec des étoupes enflammées, ſur la partie qu'il veut attaquer, & l'y laiſſe pendant un quart d'heure. Enſuite il l'ôte, & applique ſur la même partie une autre ventouſe de même volume, avec autant d'étoupes enflammées qu'il peut en introduire. Peu de temps après cette ſeconde application, on voit s'élever, chez les ſujets jeunes & pleins de ſucs, un grand nombre de véſicules, groſſes à peine comme des têtes

d'épingles, mais qui paroiſſent plus tard chez les perſonnes ſeches & âgées. Toutes ces véſicules ſe confondent; &, ſe réuniſſant en une ſeule dans l'eſpace d'une heure, elles forment une large veſſie, qui égale, ſi même elle ne la ſurpaſſe pas, l'étendue de l'orifice de la ventouſe, qu'il faut alors ôter tout à-fait. Enfin, après avoir ouvert la veſſie, & laiſſé ſortir ce qu'elle contient, il applique ſur la partie, quelquefois une feuille de chou, & d'autres fois un morceau de bœuf maigre & cru, qu'il y laiſſe juſqu'à ce que ſa puanteur l'oblige de l'enlever. Par ce moyen facile, ajoute notre auteur, on peut, dans l'eſpace environ d'une heure, élever des *veſſies* ſur une partie quelconque, au lieu que les autres véſicatoires fruſtrent ſouvent nos eſpérances, après en avoir attendu l'effet pendant pluſieurs heures, & rendent la maladie longue & opiniâtre, ou même incurable, par la lenteur de leur opération.

FIN.

TABLE SOMMAIRE

DE

LA DOCTRINE DE L'AUTEUR.

TOME TROISIEME.

INTRODUCTION.

L'ATTENTION, l'intelligence, la ſagacité & la circonſpection : qualités néceſſaires pour approfondir la nature des maladies, & les bien traiter, page iij

L'expérience & l'obſervation ſont de plus sûrs moyens que les maîtres, les livres & la connoiſſance des autres ſciences, pour devenir habile en médecine, iv

Hippocrate & Sydenham, praticiens très-habiles, ſur-tout à l'égard des fievres. v

L'auteur, par ſon application conſtante pendant pluſieurs années à obſerver les fievres, s'eſt mis en état de faire quelques découvertes dans cette branche de la médecine, *ibid.* & vj

Il a cru néceſſaire de les ranger en différentes

classes. Premiere division des fievres, en *communes* & *non communes*, *ibid.* & vij
Une moitié des fievres *communes* participe de l'inflammation; & l'autre, de ce qu'on appelle putridité, sang dissous, &c. ainsi il y a deux genres principaux de *fievres communes*, viij
Division de chaque genre en quatre especes, ix
L'auteur assure qu'il n'y a pas de *fievre commune* qu'on ne puisse rapporter à l'une ou à l'autre de ces huit especes; & que les autres maladies, qui arrivent dans la même saison, quoiqu'elles different à raison de quelques symptômes, ne sont que des variétés de la même espece. *ibid.* & x
Il prouve cette proposition en disant que les fievres qui different par quelques symptômes de celle qui donne son nom à la constitution générale, paroissent dépendre de la même cause, & cedent à un traitement à peu près semblable: & il cite l'exemple de la dysenterie, du rhumatisme & des autres maladies de la constitution catarrheuse, qui se guérissent par les moyens que l'on voit réussir dans le vrai catarrhe, *ibid.*
Les fievres *non communes* ne s'engendrent pas dans le corps comme les fievres *communes*, xj
Elles sont produites par un véritable poison, *ibid.*
Elles sont au nombre de huit, qui different essentiellement l'une de l'autre, qui exi-

gent un traitement particulier, & qui ont leurs noms propres, ſçavoir, la peſte, la petite-vérole, &c. xij

La fievre peſtilentielle, une de ces huit fievres, ne paroît pas à l'auteur avoir été bien connue juſqu'à préſent. C'eſt pourquoi il ſe propoſe d'en traiter, après l'avoir ſouvent vue. Il ſe taît ſur la peſte, parce qu'il n'a jamais eu occaſion de l'obſerver, xv

Comme, en traitant de cette fievre, il emploie ſouvent les termes *malins* & *malignité*, il explique le ſens dans lequel il les prend, afin que le lecteur puiſſe le comprendre, xvj

CHAPITRE PREMIER.

De la Fievre peſtilentielle en général.

Sydenham convient que la peſte & la fievre peſtilentielle ſont deux fievres fort différentes, page 1

On ne connoît pas aſſez les ſignes caractériſtiques de la fievre peſtilentielle, d'où elle exiſte ſouvent ſans qu'on la reconnoiſſe, 2

Les ignorants croient voir la peſte dans des cas où elle n'exiſte pas, parce qu'ils ne ſont pas familiariſés avec les méchants ſymptômes qui accompagnent quelquefois les fievres, *ibid.*

L'auteur croit que la peſte ne peut naître dans ſon pays, ſi l'on n'y apporte le germe de

cette maladie. Raiſon qui prouve ce ſentiment, 3
Il cite un paſſage de Sydenham qui favoriſe la même opinion, *ibid.*
Autre paſſage de Méad qui établit encore le même ſentiment, 5
Réflexion ſur la compenſation des maux & des biens que nous avons retirés de l'Egypte, de l'Amérique méridionale, de l'Arabie & de l'Archipel, 7
Mais il n'y a pas de pays où la fievre peſtilentielle ne puiſſe ſe manifeſter, 8
Quoique la fievre peſtilentielle & la peſte different eſſentiellement, elles ont une reſſemblance réciproque par cinq circonſtances particulieres, *ibid.*
On découvre aiſément les ſymptômes propres à ces deux fievres, lorſqu'elles ont duré aſſez long-temps pour ſe développer, 9
Le virus qui produit la fievre peſtilentielle peut être altéré & chaſſé du corps par les émonctoires naturels, dans un certain temps de la maladie : mais celui qui produit la peſte, aſſimile à ſa nature une grande quantité de nos ſucs s'il n'eſt évacué dès le commencement, ou ulcere & détruit quelques glandes lymphatiques, pour ſe procurer une iſſue contre nature, 10
L'auteur enſuite abandonne toutes conſidérations relatives à la peſte; il ſe borne à la fievre, & en recherche la nature, 11
Cauſes qui produiſent le germe de la fievre peſtilentielle. Ces cauſes ſont la vapeur

qui s'exhale des corps, réabſorbée; la chaleur, la malpropreté, le chagrin, les alimens de mauvaiſe qualité ou gâtés; les mauvaiſes eaux; la puanteur qui s'exhale des cadavres ou des inſectes morts, 12, 13
Les vapeurs produites par les bœufs, les vaches & les brebis, & celles qui s'exhalent de leurs excréments, ne ſont pas ſi pernicieuſes, 13
Les fievres ordinaires mal traitées dégénerent ſouvent en fievres peſtilentielles. *ibid.*
Le germe de la fievre peſtilentielle ſe répand par la contagion; & s'il eſt compliqué avec quelqu'une des fievres communes, il en réſulte une fievre d'une nature compoſée, 14
La contagion du germe peſtilentiel agit moins ſur les perſonnes fortes, ſaines & tempérantes. Ses progrès ſont arrêtés par le froid, par la pureté & la ſéchereſſe de l'air, & par la conſtitution inflammatoire, *ibid.*
Au contraire, ſes progrès ſont favoriſés par les conſtitutions épidémiques putrides & bilieuſes, 15
Le poiſon de la fievre peſtilentielle s'affoiblit par degrés, & s'épuiſe bientôt s'il n'eſt régénéré par de nouvelles cauſes, *ibid.*
Obſervation d'un jeune homme attaqué de la fievre peſtilentielle, qui ne la communiqua à aucun de ceux qui le ſoignerent; ce que l'auteur attribue au grand froid, & aux précautions qu'ils prirent d'arroſer la chambre avec du vinaigre, d'en reſpirer

ſouvent, & de boire du vin pur, 17, 18
Criſes ordinaires de la fievre peſtilentielle, par les pores de la peau ou par une légere diarrhée; rarement par la ſalivation, 18
L'auteur n'a jamais vu, dans cette fievre, les bubons ou charbons critiques, *ibid.*
La force naturelle de la conſtitution ſubjugue quelquefois le poiſon de la fievre peſtilentielle; mais ce n'eſt qu'avec beaucoup de temps, & la ſanté en ſouffre conſidérablement, 19
On a appellé improprement la fievre peſtilentielle *fievre putride* ou *maligne*, *ibid.*
On pourroit l'appeller à plus juſte titre *fievre nerveuſe maligne*, parce que les ſymptômes nerveux en ſont inſéparables, 20
On concevra bientôt que le virus de la fievre peſtilentielle doit d'abord agir ſur les nerfs, ſi on fait attention aux cauſes qui le produiſent, 21
Comparaiſon tirée des effets du tabac ſur deux perſonnes, dont l'une n'a pas l'habitude de fumer, & dont l'autre s'y eſt accoutumée inſenſiblement. La fumée du tabac eſt à l'égard de cette derniere, ce que ſont les miaſmes de la fievre peſtilentielle pour les médecins & les gardes-malades, *ibid.* 22
Lorſque la contagion de la fievre peſtilentielle attaque juſqu'aux gardes-malades, on juge avec raiſon que ſa force eſt très-augmentée, *ibid.*
Déterminer l'identité de la maladie: voilà le point eſſentiel dans toutes les fievres. Procédé

cédé que suit l'auteur pour découvrir si une fievre est *commune* ou *non commune* & maligne; si une fievre *commune* est simple ou compliquée; & si telle fievre *non commune* appartient à telle ou telle espece, 24, 25, 26, &c.
Lorsqu'il ne découvre ni la petite-vérole, ni l'angine maligne, ni l'érésipele, & qu'il voit des symptômes de malignité en grand nombre, urgents & opiniâtres, il soupçonne la fievre pestilentielle : & il emploie d'autres moyens pour assurer ses conjectures, 27
Remedes qu'il emploie, selon qu'il y a pléthore, ou saburre dans les premieres voies, 28
Evacuations nécessaires, lorsqu'elles sont indiquées; &, excitées à propos, elles détruisent les symptômes de malignité les plus urgents, 29
Après les évacuations convenables, il faut laisser la fievre se développer, ce qu'elle fait d'elle-même, & ne donner aucun médicament trop actif, 31
Dans les fievres *communes*, les malades désirent des boissons froides; mais dans les fievres malignes, ils veulent plus souvent des liqueurs chaudes. Observation de l'auteur à ce sujet, *ibid.*
Il ne faut ordinairement que trois jours au plus pour qu'un bon observateur détermine si une fievre est *commune* ou *non commune*, lorsqu'elle a été bien traitée dès le commencement. Les symptômes de malignité dis-

paroiſſent-ils par les évacuations requiſes & faites à temps? on a lieu de croire que la maladie n'eſt qu'une fievre *commune*. Mais augmentent-ils, au lieu de diminuer, après ces évacuations? on ſoupçonne avec raiſon une fievre *non commune*, & il faut alors en découvrir l'identité, 32, 33
L'éruption qui accompagne la plûpart des fievres malignes, ſert à les faire diſtinguer promptement l'une de l'autre, & de toute autre fievre, 33 *& ſuiv.*
Lorſqu'il n'y a aucune éruption, & que les ſymptômes de malignité prennent plus d'intenſité, on a tout lieu de penſer à la fievre peſtilentielle, 36
Les ſymptômes de malignité qui peuvent accompagner les huit fievres *communes*, ſe calment bientôt, en employant la méthode que l'auteur recommande. C'eſt le contraire dans la fievre peſtilentielle, 36, 37
Une ſueur chaude & univerſelle apporte ſeule du ſoulagement. Moyens pour l'exciter & l'entretenir, 37 *& ſuiv.*
Signes qui annoncent que la ſueur eſt ſalutaire, 41
La fievre peſtilentielle ſimple peut-être aiſément conduite par les moyens que l'auteur indique; mais il y a des complications qui augmentent le danger, & dans le détail deſquelles il entre, 43

CHAPITRE II.

De la Fievre peſtilentielle ſimple.

L'auteur conſidere d'abord la fievre peſtilentielle ſimple, communiquée par la contagion à un corps ſain, 44
Une obſervation ſur cette eſpece de fievre, 45
Autre obſervation ſur la même fievre, 47
Regles que preſcrit Sydenham dans le traitement de cette fievre, ſuivies par l'auteur, 48
Conſéquences qu'il tire de la ſeconde obſervation, 51, 52
Le ſuccès qu'il eut à l'égard de la malade qui fait le ſujet de la ſeconde obſervation, fit adopter ſa méthode; & elle procura à ceux qui la ſuivirent la ſueur, qui eſt la criſe naturelle de cette fievre, 53, 54
Dans l'année qu'il fut à Rouen, les fievres de printemps furent de plus courte durée parmi les malades de l'hôpital, que parmi ceux de la ville. Raiſon qu'il en donne, 55
Le cas eſt différent, lorſque la contagion attaque une perſonne dont la conſtitution n'eſt pas ſaine. D'autres ſymptômes accompagnent alors les ſymptômes de malignité, & la ſueur ne peut être ſalutaire que lorſqu'on a détruit leurs cauſes, 56

CHAPITRE III.

De la Fievre peſtilentielle compliquée avec Inflammation.

L'auteur conſidere enſuite les effets du germe peſtilentiel compliqué avec une véritable inflammation, 57

La fievre peſtilentielle ne fixa pas l'attention de Sydenham avant le mois de Mai de l'année 1665, *ibid.*

Erreur de ce médecin, qui fut funeſte à une jeune femme. Elle étoit attaquée d'une fievre peſtilentielle compliquée avec inflammation, qu'il traita comme une ſynoque non putride. Circonſtances qui le firent tomber dans cette erreur, 58 *& ſuiv.*

Il la rectifie bientôt, &, ſuivant une autre méthode, ſçavoir la méthode anti-phlogiſtique, il guérit un homme qui étoit dans le même cas que la jeune femme, 62

Quelque temps après, la fievre peſtilentielle exerçant toujours ſes ravages, il la guérit encore par le même traitement anti-phlogiſtique, 64

Cependant, n'ayant pas réuſſi dans quelques cas, il adopta le traitement ſudorifique qui eut un ſuccès conſtant, & depuis il regarda toujours l'évacuation par la peau comme la plus ſalutaire dans la fievre peſtilentielle. Paſſage de ſes ouvrages qui prouve cela, 64 *& ſuiv.*

Danger des forts alexipharmaques chez les personnes jeunes, pléthoriques, vigoureuses, & lorsque la constitution inflammatoire est épidémique, 70

La sueur excessive ne soulage pas comme une transpiration libre & modérée. Preuves tirées du raisonnement & de l'observation, 71 & *suiv.*

Un pouls plein est le meilleur signe dans les fievres pestilentielles. Pourquoi, 75

Utilité de la saignée dans la fievre pestilentielle, durant la constitution inflammatoire, & chez les personnes sanguines, fortes, ou d'une disposition inflammatoire, 76

Le docteur Trillerus a observé une propension considérable & naturelle à la sueur après chaque saignée, dans les fievres vraiment inflammatoires; & il a remarqué que la sueur salutaire étoit suivie d'une sueur critique & universelle, 77

L'auteur en conclut que cela doit, à plus forte raison, arriver dans les fievres inflammatoires pestilentielles, à cause du ferment âcre & volatil, qui dissout la partie visqueuse du sang, *ibid.*

Il n'est jamais nécessaire de faire plus de trois saignées, 78

Exposé succint de la méthode que l'auteur a trouvée la plus heureuse contre la fievre pestilentielle, compliquée avec inflammation, 78 & *suiv.*

CHAPITRE IV.

De la Fievre peſtilentielle compliquée avec putridité.

La conſtitution putride eſt celle qui regne dans les mois de l'été, & le germe de la fievre peſtilentielle s'y unit promptement, 82

Sydenham n'a point vu la contagion peſtilentielle jointe à la ſynoque putride. Il a vu le germe de la fievre peſtilentielle ſe joindre aux véritables fievres inflammatoires non rémittentes, ce qui produiſit cinq nouveaux ſymptômes qui ſont détaillés, 83 *& ſuiv.*

Sydenham a vu auſſi le virus de la petite-vérole, joint à la conſtitution putride, &, par le régime anti-ſeptique, il eſt parvenu à triompher de cette maladie compliquée & terrible, 86, 87

L'auteur explique ſon deſſein, qui eſt de faire l'hiſtoire, dans ce chapitre, des effets d'une véritable contagion peſtilentielle, maligne par eſſence, jointe à une fievre putride, 87, 88

Paſſage d'Huxham, où il fait une courte digreſſion ſur l'épithete *maligne*, & où il accuſe Sydenham d'avoir traité toutes les fievres comme des maladies purement inflammatoires, 88 *& ſuiv.*

L'auteur venge Sydenham, & prouve que cette accuſation eſt mal fondée, puiſqu'il

a fait usage du traitement diaphorétique, de la méthode anti-septique, & des vésicatoires dans certaines maladies, 91, 92
Huxham a fait mention des effets du poison pestilentiel sur les personnes de différente constitution ; mais il n'a pas pris garde aux changements qu'apporte dans ces différentes constitutions le changement des saisons, 92
La fievre putride pestilentielle a deux ordres de symptômes. L'auteur se propose de faire d'abord séparément l'énumération des symptômes particuliers à la contagion & à la putridité, & ensuite de les faire voir existants ensemble, 93
Suivant Sydenham, les symptômes pathognomoniques d'une fievre putride sont au nombre de huit. Passage de Sydenham ou ces symptômes sont exposés, 94 *& suiv.*
Symptômes naturels & ordinaires de la fievre pestilentielle dans un corps sain, dont les premiers doivent dépendre de l'irritation. Ces symptômes sont aussi détaillés, 99 *& suiv.*
Ces derniers symptômes joints aux autres des fievres putrides, présentent le tableau de tous les premiers symptômes naturels de la véritable fievre putride, unie à la fievre maligne, 101, 102
Les autres symptômes recueillis par Huxham ne sont que des variétés, 102
On explique pourquoi la fievre pestilentielle est sur-tout commune & dangereuse dans

l'été, durant les constitutions putrides & bilieuses, 102
Différence considérable qu'apporte le tempérament du malade par rapport au nombre & à la force des symptômes, 103
Observation d'une véritable fievre putride & maligne composée, dont fut attaquée une personne qui jouissoit naturellement d'une constitution saine, 104 & *suiv.*
L'auteur montre ensuite comment ce cas présente une complication, & comment chaque ordre de symptômes ne peut être soulagé que par les remedes qui lui sont propres, 109, 101
Les premiers symptômes furent ceux de la fievre putride, l'auteur remarque à ce sujet que Sydenham est le premier qui en a bien connu la nature, & qui a prouvé qu'elle ne cédoit qu'à l'évacuation par les intestins, 110, 111
Il appelle *malins* les autres symptômes qui se manifesterent, & il prouve qu'ils méritent d'être appellés ainsi, 111
Marche qu'il faut suivre dans le traitement de la fievre putride maligne. Dompter d'abord la fievre putride par les remedes convenables, dissiper ensuite la contagion par les sueurs, & finir par purger, 112, 113
Cette fievre composée, long-temps négligée ou mal traitée, devient très-difficile à guérir. Erreurs qu'on peut commettre dans son traitement. Elles sont de six especes, 113, 114

CHAPITRE V.

Des Effets que produisent, dans la Fievre pestilentielle, le mauvais traitement & le mauvais état du corps.

L'auteur considere enfin la fievre maligne jointe à la putride, avec les changements qui peuvent dépendre du mauvais traitement ou de la mauvaise constitution du corps, ou de ces deux causes réunies, 115

Huxham a eu toutes les occasions les plus favorables d'observer la fievre pestilentielle. Ce qu'il en a écrit, montre aussi qu'il l'a bien connue. Eloge de ce médecin, 115, 116

Quoiqu'il ait très-bien traité de cette fievre, il n'a pas assez divisé son sujet, 117, 118

L'auteur emprunte les propres expressions de ce médecin, pour exposer les symptômes qui caractérisent la fievre putride maligne, en ajoutant les observations qu'il croit nécessaires, 118

Symptômes de la fievre putride maligne, suivant Huxham, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 128, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 143

Les premiers symptômes que décrit Huxham ne sont pas particuliers à la fievre pestilentielle, 121

Lorsque le frisson a lieu au commencement

des fievres, il ne faut pas se presser de donner des médicaments trop actifs, 122
L'abattement des esprits, les défaillances, la respiration laborieuse, l'haleine puante, &c. sont les véritables symptômes de malignité dans les fievres, 123
La grande chaleur, le poids & la douleur au creux de l'estomac, le vomissement d'une bile porracée, le hoquet, les selles puantes, &c. sont les symptômes particuliers à la fievre putride, & qui, joints aux autres, dénotent que la fievre est putride & maligne, 124
Il n'y a que les vomitifs, les purgatifs, les boissons légeres & acides, qui puissent calmer les véritables symptômes de la fievre putride, seuls ou joints à quelque espece de contagion, 125
Sydenham n'en venoit aux sudorifiques dans la peste & la fievre pestilentielle que lorsque la diarrhée & le vomissement étoient cessés. Passage de cet auteur où il s'explique à ce sujet, 125 *& suiv.*
Le vomissement & la diarrhée dont parle Sydenham, sont des symptômes nerveux. Mais les mêmes symptômes dont parle Huxham sont fort différents, & ne peuvent être soulagés par une sueur, 127
Ce que dit Huxham sur les phénomenes qui regardent la langue & la bouche, n'est pas conforme à l'exacte vérité. L'auteur les expose mieux, 128, 129
La langue quelquefois noire comme de l'encre, chez les personnes âgées. Ce symp-

tôme eſt commun dans la jauniſſe des vieillards. Il n'eſt pas mortel. Obſervation qui le prouve, 130
Quelquefois la matiere qui couvre les dents & les levres ſe leve par écailles, & eſt ſuivie d'aphthes. Traitement qu'il faut faire dans ce cas. Une obſervation à ce ſujet, 131, 132 *& ſuiv.*
Degrés de la ſoif. Lorſqu'elle n'eſt pas proportionnée au degré de chaleur & de ſéchereſſe, c'eſt un fort mauvais ſigne, 135, 136
Qualités des urines dans les différents temps de la fievre, 136, 137
L'urine noire n'eſt pas particuliere à la fievre peſtilentielle, 137
Qualités des ſelles qui annoncent plus ou moins de danger, 138
Les taches ſont auſſi des ſignes de malignité compliquée avec la putridité. Elles ſont de différente eſpece. Les unes ſont plus dangereuſes que les autres, 139, 140
Les grandes taches, qui reſſemblent à des meurtriſſures, accompagnées de la lividité & du froid des extrémités, annoncent une mort prochaine, 143
L'auteur paſſe au traitement, en ſuivant encore Huxham, 144
Long paſſage d'Huxham qui roule ſur la néceſſité de la ſaignée, ſes indications, le temps où on doit l'employer, les précautions avec leſquelles il faut la mettre en uſage, & la qualité du ſang que l'on doit tirer, 144 *& ſuiv.*

La saison de l'année, la nature de la constitution de cette saison, aident à déterminer la quantité de sang qu'il est à propos de tirer, 151
La fievre *commune*, jointe à la contagion pestilentielle, exige moins la saignée que lorsqu'elle est simple, *ibid.*
La saignée facilite le vomissement, 153
Passage d'Huxham où il expose la raison pour laquelle on doit saigner dans le commencement. Elle n'est pas indiquée dans les maladies contagieuses, en tant que contagieuses, 153, 154
La rougeole & la coqueluche, deux especes de contagion qui augmentent l'inflammation. Qualités du sang que l'on tire dans ces deux maladies, 154
Il ne paroît pas que le poison de la petite-vérole agisse comme dissolvant puissant & spécifique du sang visqueux. Observations qui prouvent cela, 155
Très-long passage d'Huxham qui roule sur la nécessité de nettoyer de bonne heure l'estomac & les intestins, & sur les moyens qu'on doit employer pour produire cet effet, 157 *& suiv.*
La diarrhée qui survient lorsque les fievres sont dans leur état ou à peu près, est un symptôme fréquent & fort embarrassant. La méthode que propose Huxham réussit très-rarement. Quelle est celle qu'il faut lui substituer ? L'auteur entre à ce sujet dans une légere discussion, 168, 169
Trois fievres *communes*, sçavoir, la synoque

non putride, la synoque putride & la fievre bilieuse, dans lesquelles est fréquente une diarrhée symptomatique, lorsque la maladie est dans son état ou à peu près, mais le même traitement ne convient pas dans toutes, 170
La diarrhée qui survient dans l'état de la synoque non putride, ne doit pas être traitée par les opiats, mais par le vomitif & le purgatif, qui auroient dû être donnés au commencement, 171, 172
Parmi les particularités propres à cette fievre, il ne faut pas oublier celle-ci, sçavoir, que la diaphoresе critique doit survenir vers le quatorzieme jour. En conséquence, il faut la favoriser dans les jours de la diarrhée, par les moyens convenables, 173
La diarrhée retarde la crise naturelle de cette fievre par les sueurs modérées; mais, lorsque l'amas de matiere morbifique est chassé des intestins, elles viennent enfin, & la terminent, 174
Si malgré les vomitifs & les purgatifs réitérés, l'envie continuelle d'aller à la selle a encore lieu, c'est un signe funeste. Autres moyens que l'auteur met alors en usage. 174 & *suiv.*
Il faut ne recourir à sa méthode que lorsque le premier amas morbifique a été expulsé, & il faut aussi faire attention aux effets qu'elle produit; car les uns indiquent qu'on peut continuer avec sûreté les opiats & les

astringents, & d'autres qu'ils ne réussiront jamais, 176 *& suiv.*

Le poison de la fievre pestilentielle joint à la synoque non putride, modérera probablement la diarrhée aussi-tôt que l'amas putride sera chassé des intestins. Raison que l'auteur en donne, 178, 179

Effet différent de la diarrhée dans la véritable fievre putride non rémittente. La diarrhée accompagne fréquemment tout le cours de cette fievre, & elle se termine naturellement par ce symptôme, 179, 180

Lorsque la contagion est jointe à la fievre putride, on soutient les forces & on prévient la dissolution du sang par les acides & les substances nourrissantes convenables, jusqu'à ce que l'amas putride soit évacué par la diarrhée. Vient ensuite la sueur qui enleve la contagion, & cette sueur favorisée fait cesser la diarrhée. Les acides anti-septiques doivent être donnés jusqu'à la fin. Le vin est spécifique dans ce cas, 181, 182

Tous les fort acides sont très-astringents, & coagulent nos humeurs, 182

Les acides convenables corrigent les matieres putrides & bilieuses. Observation à ce sujet, 183 *& suiv.*

L'auteur considere en troisieme lieu la diarrhée qui survient à contre-temps dans l'état d'une fievre bilieuse jointe à la contagion pestilentielle, 191

Différence qu'il y a entre cette fievre & la fievre putride maligne, accompagnée de la même circonstance, 192
Le traitement de la diarrhée qui survient à contre temps dans la fievre bilieuse pestilentielle, est presque semblable à celui qui convient dans la synoque non putride compliquée avec la contagion pestilentielle, 193
Il n'y a aucune espece de fievre, excepté la peste, dans laquelle l'auteur n'ait vu une diarrhée, salutaire chez quelques constitutions. On la reconnoît aisément par ses effets, 194
Mais la diarrhée qui vient à contre-temps, ou qui dure trop long-temps, se reconnoît aussi sans peine par le mal qu'elle produit, sur-tout dans les fievres malignes, 195
Les aphthes soulagent souvent. Ce que l'on doit faire quand ce symptôme a lieu, *ibid.*
Passage d'Huxham, où il assure que la nature se débarrasse le plus souvent de la matiere morbifique, dans les fievres putrides malignes, par les pores de la peau, & où il donne les signes pour distinguer la sueur salutaire de celle qui ne l'est pas, 196
Toute fievre maligne contagieuse a une terminaison particuliere, 197
Il est certain que celle de la fievre pestilentielle est une sueur modérée, chaude, universelle, & qui vient dans le temps convenable, *ibid.*
Le temps propre à l'excrétion de cette sueur

varie ſuivant les circonſtances, qui ſont au nombre de trois, 198 *& ſuiv.*
Une obſervation qui prouve d'une maniere frappante l'effet délétere du poiſon peſtilentiel ſur les nerfs, 203 *& ſuiv.*
L'auteur n'approuve pas que l'on remette à exciter la ſueur, dans les cas ſemblables à celui qui fait le ſujet de cette obſervation, juſqu'au neuvieme ou au dixieme jour, 207
Sens des paroles d'Huxham, lorſqu'il parle de la ſueur critique qui vient le onzieme jour, 207, 208
Dans la ſynoque non putride, à laquelle ſe joint la contagion peſtilentielle, les ſymptômes peuvent indiquer la ſaignée chez les tempéraments ſanguins; & enſuite on évacuera les inteſtins, 208, 209
Lorſque la conſtitution n'eſt pas ſanguine, & qu'il y a au contraire épuiſement, on a auſſi-tôt recours aux purgatifs & aux vomitifs. Mais ſi, après les évacuations, les ſymptômes d'inflammation paroiſſoient, la ſaignée deviendroit néceſſaire, 209, 210
La fievre compoſée, ſçavoir la ſynoque non putride maligne, qui réſulte de la contagion peſtilentielle, jointe à la ſynoque non putride, a des rémittences, mais courtes, & qui, diſparoiſſant enfin, font place à des ſymptômes nouveaux & funeſtes, 211
Méthode que ſuit l'auteur pour les prévenir, 211, 212

Cette méthode a auſſi réuſſi dans les fievres rémittentes, bilieuſes, malignes, 214
Différence qu'il y a entre la ſueur critique & les ſueurs abondantes qui ſortent dans tout le commencement. Moyens de réprimer ces ſueurs pernicieuſes, 214, 215
Paſſage d'Huxham où il recommande des moyens doux pour exciter la ſueur, & où il expoſe ſon ſentiment ſur l'uſage des ſels & des eſprits alcalins volatils, & des véſicatoires, 216, *& ſuiv.*
Cauſes des différentes opinions ſur l'opération des ſels alcalins & des véſicatoires, 220
L'auteur a vu ces remedes faire beaucoup de bien dans certaines maladies, mais jamais dans les maladies bilieuſes, & encore moins dans les putrides. Unique circonſtance où ils puiſſent être avantageux dans les fievres malignes, 221, 222
Autre paſſage d'Huxham où il s'explique ſur le camphre, 222 *& ſuiv.*
Autre paſſage du même auteur où il conſeille le quinquina, & expoſe la maniere de l'adminiſtrer, 227 *& ſuiv.*
Il eſt certain que le quinquina rétablit le ton des ſolides, & prévient la diſſolution du ſang, 229
Quelquefois la ſueur dure trop long-temps, & eſt abondante ſans ſoulager. Cela peut dépendre de quatre cauſes. Le quinquina n'eſt bon pour arrêter cette mauvaiſe ſueur que lorſqu'elle eſt due à la foibleſſe des ſolides ou à la diſſolution du ſang, 230, 231

Paſſage d'Huxham où il recommande l'uſage du bon vin rouge, & en vante les bons effets, 232

RÉCAPITULATION.

Il n'y a que les ſymptômes dûs à un poiſon qu'on puiſſe appeller malins; & pour les détruire, il faut connoître leur cauſe, 236
Les fievres *communes* négligées ou mal traitées prennent l'apparence de malignité. Maniere de les traiter alors, *ibid.*
Les ſubſtances animales putréfiées exhalent une vapeur capable de produire une fievre peſtilentielle, 237
Lorſqu'une perſonne en parfaite ſanté eſt attaquée de cette fievre, il faut exciter promptement une ſueur & l'entretenir, *ibid.*
Pluſieurs perſonnes, qui paroiſſent être en bonne ſanté, ont les inteſtins remplis de mauvaiſes matieres ou ſont pléthoriques. Précautions qu'il faut prendre alors avant de provoquer la ſueur, 238
La ſueur ſalutaire a ſes ſignes qui la caractériſent, 239
La ſueur pernicieuſe a auſſi les ſiens. Ce qu'il faut faire quand ils ont lieu, *ibid.*
L'eſpece de fievre maligne la plus rebelle eſt celle qui naît de la contagion peſtilentielle, jointe à quelqu'une des fievres communes, 240
Quand la contagion eſt jointe à une fievre inflammatoire, il faut d'abord faire le

traitement anti-phlogistique, & ensuite la sueur salutaire vient spontanément, 240
L'auteur croit que la contagion ajoutée abrege la durée de cette fievre. Raisons & autorités sur lesquelles il se fonde, 241
Lorsque la fievre catarrheuse est compliquée avec la contagion pestilentielle, il faut d'abord attaquer le catarrhe. Sans cela, les sueurs ne procureront pas de soulagement, 242
Lorsque la fievre d'hôpital est jointe avec la synoque non putride, les saignées copieuses & fréquentes ne sont pas avantageuses. Il faut avoir recours de bonne heure aux vomitifs & aux purgatifs, 243
Lorsque cette derniere fievre composée est bien traitée dès le commencement, les sueurs viennent souvent spontanément, & font beaucoup de bien, 244
La saignée est rarement nécessaire quand la constitution putride est jointe à la contagion maligne. Il faut corriger la double acrimonie & prévenir la dissolution du sang. 245, 246
Dans ce dernier cas, il s'agit d'évacuer d'abord l'amas putride, & de provoquer ensuite la sueur. Si l'on est appellé trop tard, il faut diriger le traitement selon que la fievre pestilentielle ou la putride domine le plus, 247
La fievre bilieuse maligne doit être traitée, dans le commencement, comme la fievre bilieuse commune. Si elle est mal traitée, elle devient bientôt aussi funeste que la

fievre putride maligne, 248
L'auteur finit par cette remarque importante, ſçavoir, que dans tous les cas où la contagion eſt jointe à une fievre *commune*, il faut donner la premiere attention à la fievre *commune*, & faire le traitement qui lui eſt propre; & qu'enſuite le poiſon contagieux eſt facilement chaſſé du corps par l'excrétion qui lui eſt particuliere, 249

RÉFLEXIONS

SUR

LA NATURE DES FIEVRES.

Motifs qui ont déterminé l'auteur à entreprendre & à publier cet ouvrage, 255

PREMIERE PARTIE.

Des Fievres dans leur Principe

Le reproche qu'on fait aux médecins de ne point réuſſir dans le traitement des fievres, eſt trop général, 257
Quelques-unes des fievres ſont incurables, ou elles le deviennent par l'ignorance, la mauvaiſe conduite & la négligence. *ibid.*
On appelle le médecin trop tard dans les fievres. Suites funeſtes qui en réſultent, 258

Les fievres tuent plus de monde que toutes les autres maladies, 258
La plûpart des fievres dues à quelques abus des six choſes *non naturelles*, 260
Il paroît qu'on ne connoît pas bien encore la cauſe de la fievre. L'auteur ſe propoſe de l'expliquer, en écartant toute conjecture qui ne ſera pas fondée ſur l'obſervation, 260, 261
Paſſage du docteur de Gorter, où il définit la fievre. Sa définition approuvée par l'auteur, 261, 262
Ce dernier croit que l'on peut déduire tous les ſymptômes des fievres du friſſon, & qu'on peut expliquer le friſſon lui-même par les cauſes externes ou manifeſtes, 262
Il explique enſuite de quelle maniere ce friſſon produit ces ſymptômes, en empruntant les expreſſions d'Hoffman, 263
Paſſage des ouvrages de ce médecin qui roule ſur le double mouvement des humeurs qui a lieu dans les fievres, & qu'Hippocrate a auſſi décrit. Le premier mouvement morbifique & quelquefois mortel; le ſecond ſalutaire, 264
Méthode ſimple des anciens, par laquelle ils guériſſoient communément les fievres en peu de temps, 266, 267
Exemple de Galien qui dut à ſes connoiſſances, dans l'art de conſerver la ſanté, le bonheur de n'être jamais attaqué que de la fievre éphémere, & même rarement, quoiqu'il fût d'une conſtitution délicate, 267

C'eſt parce qu'on n'a pas ces connoiſſances, ou qu'on n'en fait pas uſage à propos, que la plûpart des fievres, produites par quelque cauſe externe, deviennent aujourd'hui ſi rebelles & ſi funeſtes, 268
Obſervation de Foreſtus ſur une fievre éphémere dont il fut lui-même attaqué, *ibid.*
Les ſueurs modérées peuvent être bonnes au commencement de la plûpart des fievres. Mais il eſt très-dangereux de les exciter par les forts ſudorifiques. Obſervation qui le prouve, 271, 272
Le froid eſt, de toutes les cauſes externes des fievres, la plus funeſte, 273
Lorſque par quelque cauſe évidente on ſe ſent pris d'un friſſon, ſuivi de chaleur, &c. on doit ſe regarder comme attaqué d'une fievre, & il faut en prévenir le danger par le régime & les remedes convenables, 274, 275
Paſſage de Celſe qui roule principalement ſur le régime qu'il faut ſuivre alors, 275 *& ſuiv.*
Outre les précautions que conſeille Celſe, le malade doit ſe mettre au lit, ſe faire tirer du ſang, lorſque le friſſon eſt ceſſé, & enſuite prendre quelque boiſſon dé ayante chaude, 278, 279
Les *gouttes* échauffantes, de quelqu'eſpece qu'elles ſoient, ſont alors très-nuiſibles. Le docteur Cheyne, qui les conſeille, ſe fonde ſur une fauſſe hypotheſe, 279
Après la ſaignée, il eſt bien de lâcher le ventre avec quelque ſel, 281
Il eſt plus sûr de ne donner au commence-

ment des fievres que des purgatifs très-doux. Il eſt cependant une circonſtance où l'on peut ne pas ſuivre cette regle. Cas ſingulier d'une perſonne dont les inteſtins furent percés par une matiere auſſi âcre que le plus fort purgatif, ſans qu'elle éprouvât ni chaleur, ni aucun autre ſymptôme fiévreux, 281 & *ſuiv.*
Les vomitifs ne ſont néceſſaires au commencement des fievres que lorſque l'eſtomac eſt rempli de mauvaiſes matieres, 284, 285
Paſſage de Wintringham, où il expoſe ſon ſentiment ſur l'uſage des vomitifs, contraire à celui de Sydenham & d'autres praticiens, 286
Faux préjugé qui fait craindre qu'en ſe mettant au lit dès le commencement d'une fievre, elle n'augmente au lieu de diminuer, 287
Autorité de Sydenham qui favoriſe ce préjugé. Paſſage de cet auteur, 288, 289
Quelques partiſans de Sydenham ont encore pouſſé plus loin le régime rafraîchiſſant dans les fievres, 290
Pratique extravagante du docteur Baynard, *ibid.*
Les médecins ſuivoient, du temps de Sydenham, une méthode échauffante, dans le traitement des fievres. Principe d'après lequel ils agiſſoient, 290, 291
Sydenham fit mieux, en adoptant le régime rafraîchiſſant. Mais ils paroît l'avoir porté au-delà des juſtes bornes, 291
Sydenham & Morton ont employé des mé-

thodes opposées. Cependant chacun d'eux vante ses succès, 292
Passage de Borellus, sur l'incertitude des remedes dont on use communément dans les fievres, *ibid.*
Autre passage du même auteur, où il prévient la fausse conséquence qu'on pourroit tirer du premier, 293
L'expérience est un guide infidele dans le traitement des fievres, sans beaucoup de circonspection. Passage de Sydenham, 294
Van Helmont cité à l'occasion des remedes opposés qui soulagent également dans la même espece de fievre, 295, 296
L'auteur revient au conseil qu'il a donné de se mettre au lit dans le commencement des fievres. Il prouve que cette pratique est salutaire, & qu'elle appartient plutôt au régime rafraîchissant qu'au régime échauffant, 297, 298
Si elle ne réussit pas toujours, elle est dans le cas de tous les moyens humains, qui n'obtiennent jamais un succès constant. Il suffit, pour qu'on doive l'admettre, qu'elle réussisse le plus souvent, & sans aucun danger, 299, 300
La confiance que les malades auront dans cette méthode, favorisera encore ses succès, par conséquent il faut l'exciter, 301

SECONDE PARTIE.

Des Fievres dans leur état.

L'auteur ſe propoſe, dans cette ſeconde partie, de prendre l'obſervation pour guide, ainſi qu'il l'a fait dans la premiere, 303

Lorſque les ſymptômes fiévreux durent au-delà du troiſieme jour, il faut avoir auſſitôt recours à un médecin, 303, 304

Qualités que doit avoir le médecin pour ſe bien conduire dans cette occaſion. Difficultés qu'il doit auſſi éprouver pour déterminer le traitement qui convient alors, 304

Courte digreſſion ſur les remedes des empiriques, & particuliérement ſur une *poudre fébrifuge*, 305, 306

Deux maximes générales qu'il ne faut pas perdre de vue dans le traitement des fievres parvenues à leur état, 307

L'une & l'autre expoſées & commentées, 308 *& ſuiv.*

La véritable méthode de traiter les fievres conſiſte à rectifier les mouvements des parties ſolides, 313

Il ne faut pas juger des effets de certains médicaments pris intérieurement, par ceux qu'on leur voit produire ſur les humeurs ſtagnantes hors du corps. Exemple qui le

prouve, & un passage du docteur Lind cité à cette occasion, 313, 314
Passage d'Hoffman qui tend à prouver que le principal effet des médicaments se borne aux premieres voies, d'où il se communique, par la sympathie des parties, au reste du corps, 315
La même chose est encore prouvée par l'effet que produit l'eau froide, lorsqu'on en fait boire aux malades attaqués de fievre ardente, pratique qui a été beaucoup vantée par les anciens, 316, 317
Le vin est excellent pour ranimer les forces vitales. Huxham & d'autres auteurs le recommandent, 318
Passage de Pringle qui roule sur l'usage & les bons effets de cette liqueur, 319
Cependant il faut l'employer avec circonspection. Précaution qu'on pourroit prendre à cet effet, 319, 320
Cette question, sçavoir si la boisson d'eau froide est un moyen sûr de rafraîchir le corps dans les fievres ardentes, est ensuite examinée dans le plus grand détail, 321 & *suiv.*
Passage d'Huxham où il recommande de ne donner l'eau que mêlée à quelque substance savonneuse, 336, 337
Passage de Lommius où il a réuni les indications pour & contre la boisson d'eau froide dans les fievres, 338
Les scarifications profondes ont été un autre remede favori des anciens médecins, 345

Différence essentielle à observer dans l'usage de ces deux remedes, sçavoir l'eau & les scarifications, 342, 343
Description, par Prosper Alpin, de la méthode qu'employoient les Egyptiens pour faire des scarifications aux jambes, 343, 344
Le même auteur a fait usage de ces scarifications avec succès, dans différentes fievres dangereuses, 345
Cas où elles sont avantageuses. Cas où la saignée est préférable, 346
Les anciens saignoient trop. Les médecins du dernier siecle ne saignoient pas assez, 347
Sentiment de Stahl sur l'utilité de la saignée dans les fievres ardentes, 348
La saignée utile dans le commencement des fievres. Les scarifications sont un moyen plus sûr dans le progrès de ces fievres, ou dans leur état. L'auteur en donne les raisons, 349
Oribase, attaqué de la peste, se guérit par les scarifications aux jambes, 351
L'évacuation d'un pus louable, qu'on peut entretenir à la partie scarifiée, est encore avantageux dans les fievres. Cela est prouvé par l'expérience, 351, 352
Cette évacuation soulage aussi plus que celle qui est procurée par les épispastiques, 352
L'application des vésicatoires est souvent nuisible dans certaines fievres où on a coutume de les employer, 353

Description de la méthode de Ab Heer pour élever des *cloches* sur quelques parties du corps, sans cantharides, & en moins de temps qu'avec ces insectes, 353

Fin de la Table.